

LECTURES.CULTURES



ICI ET AILLEURS
CENTRE CULTUREL
EDEN À CHARLEROI :
SUR LE PAVÉ,
LE VIVRE-ENSEMBLE

p.10



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse (Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LE TANGO DES NON ESSENTIELS

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Cela devait être le dernier édit consacré au Covid. On aurait célébré la liberté retrouvée, le retour des spectacles dans les centres culturels, des rencontres dans les bibliothèques, des ateliers et des débats, des films sur grand écran et des fanfares. Oh, bien sûr, on ne s'attendait pas à tomber le masque, mais à tous les coups, on devait se retrouver, rire ensemble, danser, chanter et applaudir. Le Premier ministre avait été clair ; un dernier effort nous promettait un printemps du Tonnerre ! Mais le virus nous joue un nouveau tour, et bien malin qui sait si c'est le dernier. Au moment de boucler ce numéro, alors que les écoles ferment avant même d'avoir pu rouvrir complètement, que les métiers de contact sont une fois encore désignés comme victimes expiatoires et que les magasins dits non essentiels nous recevront sur rendez-vous, la période est plus incertaine que jamais pour tous ceux qui sont empêchés de travailler depuis bientôt six mois.



13 mars © J-F Füeg

Défendre la culture comme bien commun, c'est le mantra de Still Standing for Culture, le rassemblement des artistes, auteurs et créateurs mobilisés face à l'interdit professionnel qui les frappe. Passés la sidération, le déni et la colère, un mouvement citoyen a émergé, loin du repli corporatiste, il porte une réflexion universelle. Il s'agit de penser collectivement la situation, de construire un imaginaire dans lequel l'art fait partie de la vie et ne nécessite pas d'autorisation. L'indifférence ressentie par les professions de la culture, le sentiment d'injustice lorsque tous les rassemblements étaient permis à condition que ce soit pour consommer, la crainte d'un bain de sang social, ont été dépassés au profit d'un débat plus large, portant sur la place que nous voulons laisser à la culture dans nos sociétés.

Alors, on les a vus dans nos rues, sur nos places de villages et devant les théâtres. Des acteurs, des musiciens, des animateurs socioculturels et des circassiens, des fanfares et des plasticiens, des performeuses et des autrices. Ils ont interpellé le pouvoir, ils ont débattu, mais ils nous ont aussi donné cette bouffée d'oxygène dont nous avons tant besoin. Charleroi Danse a organisé des performances et des chorégraphies en ville, le Centre culturel l'Eden des concerts. À Liège, des artistes sont intervenus dans les lieux les plus insolites, associant la population, notamment dans des casseroles épiques, en ouvrant des lieux interdits, parce que dangereux comme des théâtres ou des salles de concert. À Bruxelles, des « artistes sans étiquette » occupent le Théâtre national depuis le 19 mars dans une joyeuse agora aux saveurs de tribune populaire.

Comme une éclaircie sous le ciel de plomb, le gouvernement fédéral a annoncé une série d'assouplissements de la réglementation des aides aux artistes qui laisse entrevoir des avancées dans le débat sur le statut. La Fédération Wallonie-Bruxelles maintient ses aides, le fonds billetterie a pu être activé et les subventions versées, les appels visant à soutenir les opérateurs que la crise met en danger continuent à produire leurs effets, le dispositif de soutien aux artistes par des bourses et des résidences est en voie d'être relancé, les aides à la création sont amplifiées. Une attention particulière est accordée aux acteurs non reconnus.

La culture, c'est le contraire de l'exploitation. S'il n'y avait qu'une chose à espérer de l'hypothétique « monde d'après », c'est que plus jamais elle ne soit considérée comme non essentielle. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau,
Céline D'Ambrosio, Céline Dehon,
Marie-Angèle Dehay, Bénédicte Dochain,
Françoise Dury, Jean-François Füeg,
Sylvie Hendrickx, Florence Richter,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels,
Michel Bougard, Catherine Callico,
Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Cynthia Empain,
Liliane Fanello, Véronique Heurtematte,
Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove,
Bernard Lobet, Philippe Maes,
Marianne Puttemans, Maggy Rayet,
Catherine Renson, Nathalie Trouveroy,
Jacques Van Rillaer.

Relecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°23 (Mai-Juin 2021)

5^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo couverture : La Grande parade citoyenne © Christophe Vandercam



03 ÉDITORIAL

03 Le tango des non essentiels
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Le financement des reconnaissances
des bibliothèques : une avancée certaine
par Diane Sophie Couteau

08 La culture, c'est d'abord une
question de dignité humaine !
par Lapo Bettarini

10 ICI ET AILLEURS

10 Centre culturel Eden à Charleroi :
sur le pavé, le vivre-ensemble
par Liliane Fanello

14 MÉTIER

14 Comment maintenir le cap en
pleine tempête ? Entretien avec de
nouveaux directeurs/trices de centres
culturels et bibliothèques
par Alain Thomas

18 NUMÉRIQUE

18 Outils pour une belle
communication en bibliothèque
par Cynthia Empain

22 PORTRAIT

22 Laurence Ris :
notre cerveau en confinement
par Bernard Lobet

SOMMAIRE



25



35



60

25 ACTION

25 Au CCBW, (a)ménager le territoire passe par la culture

par Thomas Casavecchia

29 Le Comptoir des Ressources créatives (CRC), pour l'art et l'artisanat

par Catherine Callico

33 AUVIO

CD

33 Les échos familiaux

par Benoit van Langenhove

DOCU

35 BPI (Paris) : une bibliothèque-monde

par Philippe Delvosalle

38 LECTURE

SOCIÉTÉ

38 Populisme et démocraties

par Bernard Lobet

41 Vrais médias *versus* fake news

par Thomas Casavecchia

44 L'Homme, un animal (pas) comme les autres ?

par Michel Bougard

47 Planète Terre : stop ou encore ?

par Catherine Renson

PROFESSION

51 L'expérience sensible des bibliothèques

par Jean-Philippe Accart

53 Transformation des bibliothèques : des stratégies pour une vision globale

par Marie-Angèle Dehaye

BANDE DESSINÉE

54 Stars de la musique au Château d'Hérouville

par Marianne Puttemans

57 JEU

57 Jamais sans alliés !

par Pascal Deru

60 JEUNESSE

ACTION

60 La solitude d'Une tribu Collectif

par Laurence Bertels

ENFANT

64 Crocodile, mon héros

par Michel Defourny

ADO

67 Grands espaces

par Maggy Rayet

PORTRAIT

69 Mathilde Brosset, artiste-animatrice

par Isabelle Decuyper

LE FINANCEMENT DES RECONNAISSANCES DES BIBLIOTHÈQUES : UNE AVANCÉE CERTAINE

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

directrice a.i. du Service de la Lecture publique

On compte actuellement 154 réseaux de bibliothèques reconnus, qui représentent environ 500 bibliothèques fixes et 863.000 lecteurs dont la moitié a moins de 18 ans. En termes de public atteint, la lecture publique est le premier opérateur culturel non marchand.

En effet, depuis quelques années, le nombre d'usagers est en augmentation : un accroissement léger certes, mais une progression si rare qu'il est agréable de le relever. Un retour progressif des lecteurs vers les bibliothèques et leurs multiples possibilités ? Il suffit de pousser la porte d'une bibliothèque pour y découvrir une richesse insoupçonnée d'activités. Signe de l'évolution entamée dès avant 2009 et entérinée par le décret du 30 avril 2009, les couloirs des bibliothèques vivent désormais de multiples manières. Si on y croise des usagers à la recherche du dernier Amélie Nothomb, il n'est pas rare d'y rencontrer également un jardinier à la recherche de graines à échanger.

En effet, le secteur de la Lecture publique en Fédération Wallonie-Bruxelles dépend depuis 2010 d'une nouvelle législation : le décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques, son arrêté d'application du 19 juillet 2011 et une circulaire du 20 juillet 2011. Cette nouvelle législation, qui augmente globalement le nombre et la valeur des subventions octroyées, a été accompagnée, de 2009 à 2014, d'un refinancement progressif du secteur. L'optique du législateur n'est plus de

subventionner des bibliothèques qui se professionnalisent (but atteint du précédent décret) mais de subventionner des « opérateurs qui œuvrent au développement des pratiques de lecture de la population en Communauté française », ceci en proposant un plan quinquennal de développement qui est la base de la reconnaissance.

Depuis l'adoption du nouveau décret en 2009, et déjà auparavant pour la plupart d'entre elles, les bibliothèques publiques ont acquis un certain nombre d'atouts qui les assimilent à de véritables opérateurs culturels. Elles ne sont plus associées uniquement à des rayonnages, des mètres de documents, des nombres d'usagers ou de prêts, elles s'ouvrent également sur des missions en rapport avec les besoins spécifiques de leurs usagers. Les bibliothèques ont modifié leur travail de gestionnaire de ressources vers la production de services au public. Elles gèrent des projets, tous plus variés les uns que les autres, mais tous en lien avec le développement des capacités et des pratiques de lecture. Un opérateur direct vivant est celui qui se trouve implanté sur un territoire et agit en synergie avec la population de ce dernier. Les bibliothécaires, par l'évaluation continue de leurs actions, n'hésitent pas à remettre en question leurs pratiques, caracté-

ristique incontestable d'un opérateur culturel. Une bibliothèque publique vit avec la population qu'elle dessert.

DIFFICULTÉS ET BLOCAGES

La période transitoire liée à la nouvelle législation était initialement de cinq ans à partir du 1^{er} janvier 2011 ; elle a été prolongée jusqu'à la fin de l'année 2020. Les bibliothèques reconnues dans le cadre de l'ancienne législation ont donc continué à bénéficier du subventionnement lié à leur reconnaissance dans le cadre du décret 1978.

Depuis 2015, alors que 107 opérateurs ont été reconnus durant les quatre années précédentes (dont neuf qui ne bénéficiaient jusque-là d'aucun subventionnement) et que deux organisations représentatives des utilisateurs agréées se sont vu octroyer un contrat-programme, le processus est gelé. Les conséquences ont été difficilement vécues par le secteur :

- de nombreux dossiers se sont vu refuser cette reconnaissance en raison de la trajectoire budgétaire décidée par le Gouvernement à l'époque et sont restés bloqués dans cette situation ;
- les bibliothèques, encore reconnues dans le cadre de l'ancienne législation, étaient en attente d'une réouverture de la possibilité de rentrer un dossier de demande de reconnaissance ;
- les bibliothèques reconnues voyaient la subvention de fonctionnement et activités de leur premier Plan plafonnée à 60 % la première année, à 70 % l'année suivante puis à 80 %, à 90 % et enfin à 100 % la dernière année du plan ; cette évolution était également bloquée pour des motifs budgétaires, ayant pour conséquence une sérieuse différence de traitement en fonction des cas (certaines étant bloquées à 60 %, d'autres à 90 %) ;
- concernant les renouvellements de reconnaissances, aucun n'a pu avoir lieu : les opérateurs reconnus en 2011 ont vu leur plan quinquennal de développement prolongé d'année en année.



DÉBLOCAGE

D'une manière générale, cette situation a eu pour conséquence une grande confusion et une réelle incertitude pour les opérateurs qui ne savaient pas de quoi leur avenir serait fait.

En janvier 2019, 19 bibliothèques se voient enfin reconnaître sous la nouvelle législation. Ces bibliothèques n'attendaient qu'un feu vert pour passer sous les auspices de la législation 2009. Il s'agissait des bibliothèques de : Bernissart, Celles, Châtelet, Estaimpuis, Genappe, Habay-la-Neuve, la bibliothèque itinérante du Hainaut, Jemeppe-sur-Sambre, Lessines, l'itinérante de Liège, l'opérateur d'appui de Liège, Limbourg, l'opérateur d'appui du Luxembourg, Namur, Quaregnon, Seneffe, Virton, Wavre, Welkenraedt. Il demeurait encore 36 bibliothèques en

attente d'être reconnues sous le même décret et 107 bibliothèques espéraient pouvoir maintenir leur reconnaissance. Il était primordial de débloquent cette situation. Ce fut le cas dès décembre 2020, par la reconnaissance de 21 bibliothèques encore sous l'ancien décret. Ces 21 opérateurs ont été reconnus de manière rétroactive au 1^{er} janvier 2020. Ensuite, début de l'année 2021, une nouvelle salve de reconnaissances a permis aux 15 dernières bibliothèques de rejoindre le réseau de la lecture publique.

Et pour couronner le tout, 39 opérateurs se sont vu accorder le maintien de leur reconnaissance dès le 1^{er} janvier 2021. Il s'agit en quelque sorte d'une nouvelle demande de reconnaissance, chaque bibliothèque rentre auprès de l'administration une évaluation de ses actions et un nouveau plan de dévelop-

pement pour les cinq années à venir sur base d'une actualisation de son analyse du territoire. 75 opérateurs verront leur maintien analysé dans le courant de l'année 2021.

Enfin, chaque bibliothèque publique va recevoir une subvention de fonctionnement à hauteur de 100 %. Jusque-là, cette subvention n'était perçue que partiellement suivant un pourcentage en fonction des années d'avancement du plan de développement.

Ces avancées sont importantes. Elles permettent au secteur d'obtenir une sérieuse bouffée d'oxygène après des années d'attente et d'espoir. Après quelques années de difficultés budgétaires qui bloquaient toute possibilité de reconnaissance ou même de maintien de reconnaissance, un vent léger d'optimisme souffle à nouveau sur la lecture publique. ●

LA CULTURE, C'EST D'ABORD UNE QUESTION DE DIGNITÉ HUMAINE !

PAR LAPO BETTARINI

directeur de La Concertation asbl

Dans les moments les plus sombres de l'humanité, des monstres de toutes sortes sont générés, mais aussi les forces qui s'y opposent en réaction. Au cours de ce qui a été, et est encore au moment de la rédaction de cet article, l'une des conséquences les plus attendues d'un système économique mondial visant à exploiter les ressources naturelles ainsi que les personnes, la culture et les arts sont oubliés dans le tiroir des agendas politiques du déconfinement.

Nous ne parlons pas seulement des lieux officiels de production et de diffusion de la culture et/ou de leurs réseaux et fédérations, mais aussi et surtout de ce qui est le point de départ de la culture : la possibilité de se rencontrer, d'établir un contact humain, de rendre ces moments créatifs et riches, d'un chemin d'émancipation qui peut avoir lieu dans des centres culturels, dans des théâtres, sur des places, dans des cinémas, mais encore dans des bars ou même dans les petits jardins publics en face de chez nous.

REMETTRE LA CULTURE AU CENTRE DE LA VIE

Remettre au centre la culture et les arts ne veut pas seulement dire soigner un secteur culturel/artistique qui est effectivement primordial dans l'économie du pays et qui compte des centaines de milliers de travailleurs et travailleuses, mais surtout garantir aux gens,

ou mieux à chaque individu, la liberté de vivre son identité culturelle avec dignité et mettre à sa disposition les ressources adéquates pour qu'elle ou il puisse l'exprimer en se confrontant avec les autres. En un seul mot, garantir les droits culturels de chaque personne. En réalité, cinq mots (« garantir, droits, culturels, chaque, personne ») qui se traduisent directement – et assez facilement – en un agenda politique et d'administration du bien et de la santé publique en remettant au centre les gens, leurs vécus, leurs besoins et aspirations, de façon ascendante, à l'opposé des décisions qui émanent d'une logique de marché et qui s'imposent de façon descendante.

C'est de là que des nouvelles énergies surgissent : le mouvement spontané *Still Standing for Culture*¹ et toute activité similaire – par exemple *Red Alert*² en 2020 ou *Switch Culture On*³ en 2021 et d'autres manifestations qui ont eu lieu dans divers endroits du pays à différents moments – ont à leur actif

plusieurs interventions depuis la fin du premier confinement. Les deux dernières, l'action générale du 20 février et celle du 13 mars 2021, ont marqué un moment important : dans le respect des restrictions sanitaires, les gens, leurs familles, leurs entourages, sont descendus dans l'espace public avec les professionnel.le.s de la culture et des arts afin de revendiquer leurs droits culturels, qui ont finalement acquis un statut concret dans l'imaginaire et la réflexion collectifs.

En effet, durant ce que nous pouvons officiellement désigner comme des manifestations générales, au même titre que les mobilisations pour le droit au travail ou pour le climat, lorsque les institutions culturelles et les réseaux artistiques ont créé des happenings et des moments phares pour exprimer leur mécontentement sur tout le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles, plusieurs actions/interventions sont nées de l'initiative populaire, et de façon intersectorielle, en utilisant



Le 13 mars 2021, PointCulture se transforme en PointCoiffure © L. Bettarini

comme canaux de communication les réseaux sociaux, le bouche-à-oreille, les affiches aux vitrines des magasins, aux fenêtres des maisons et même les crieurs et crieuses publiques.

CE N'EST QU'UN DÉBUT

En profitant des interstices de liberté au sein des contraintes sanitaires, des cinémas et des théâtres se sont transformés en musées, d'autres structures en salons de coiffure, les centres culturels ont occupé l'espace public ; mais surtout des bruits de casseroles ont résonné avec vivacité dans les rues ; des danses et des dj-sets spontanés ont animé les places, les coins de rue et les parcs. Des performances de tout

type sont apparues et ont disparu en continuation.

Les rangées invisibles de chaussures vides alignées en face des portes d'entrée des lieux culturels nous ont parlé enfin de la privation de cette liberté culturelle et de ces ressources extérieures nécessaires sur le chemin de l'émancipation et de la dignité humaine de chacun et chacune d'entre nous.

On espère que ce n'est que le début. ●

Notes

1. <http://www.stillstandingforculture.be/>
2. <https://astrac.be/mobilisation-massive-pour-redalertbelgium/>
3. <https://www.noculturenofuture.be/switch-culture-on/>

CENTRE CULTUREL EDEN À CHARLEROI : SUR LE PAVÉ, LE VIVRE-ENSEMBLE

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

En quittant Charleroi par la petite ceinture, notre regard tente d'accrocher de-ci de-là les traces d'une mutation en marche. Cette ville longtemps malmenée abrite décidément bien des pépites. Noires bien sûr. Mais le noir ne va-t-il pas avec tout ? Pratique pour qui veut « Faire ville ensemble ». Comme un mantra, ces trois mots insufflent du sens dans chaque action de l'Eden. Présentation d'un centre culturel qui bat au rythme de sa ville et de ses transformations, de ses citoyens et de leurs espoirs.

La fin de l'hiver est habituellement marquée par *le temps fort* de la saison de l'Eden : la Grande Parade citoyenne du Carnaval. C'est en réalité l'un des cinq rendez-vous clés du centre culturel et Centre d'Expression et de Créativité de Charleroi, aux côtés de la Fête de la Musique lors du solstice d'été, des Fêtes de Wallonie, du Grand Bal blanc de novembre et de la Boucle noire en avril. Mais c'est assurément le projet le plus imposant et mobilisateur, celui qui permet d'ancrer résolument l'Eden sur son territoire.

CARNAVAL ENGAGÉ

Plus qu'un événement festif et folklorique, cette Grande Parade est un projet militant que l'Eden porte dans l'optique de faire ville tou.te.s ensemble, et d'affirmer qu'une autre société est possible. « À travers cette parade, nous œuvrons à la redynamisation du folklore du Pays noir et surtout, nous défendons une vision utopique de notre société », explique Fabrice Laurent, directeur de l'Eden. « Nous affirmons que tout le monde peut y trouver une place, quelles que soient ses capacités intellectuelles ou physiques, ses origines socio-culturelles, ses ressources créatives ou financières... Les déguisements, gris-gris et autres décors carnavalesques sont créés à partir de matériaux upcyclés. Afin de polluer le moins possible, notre parade est composée de chars non motorisés. Quant à la musique,

elle est exclusivement produite par des fanfares. »

UN CENTRE-VILLE PAUPÉRISÉ ET VIDÉ DE SES HABITANTS

Le Carnaval de Charleroi est à l'image de sa ville : en pleine mutation. Il y a une dizaine d'années, certains auraient parié sur une mort prochaine de ces festivités... à moins d'un vrai coup de neuf. La nouvelle dynamique est venue du centre culturel, à qui la Ville de Charleroi a confié, en 2016, la coordination de la partie citoyenne et associative. « Un carnaval est dynamique quand il y a beaucoup d'habitants. Mais le centre-ville de Charleroi, qui comptait plus de 25.000 habitants dans les années 1960, n'en compte plus que 10.000 aujourd'hui, dont une bonne partie de boîtes aux lettres », décrit le directeur de l'Eden.



L'équipe de l'ANPU en circuit pour une psychanalyse de Charleroi © ANPU



Block Party © Christophe Vandercam

RENAISSANCE PARTICIPATIVE

Depuis 2016, force est de constater que la Grande Parade citoyenne mobilise de plus en plus de Carolos. Ils et elles étaient 190 en 2016. Quelque 650 en 2020. « L'an dernier, la part citoyenne et associative a même été plus importante, en termes de nombre de participants, que la partie traditionnelle du Carnaval, dédiée aux sociétés de gilles », affirme Fabrice Laurent.

Ce succès, l'Eden le doit en grande partie à sa logique participative, mélangeant ateliers danses, créations textiles, cirque, musique, arts de la rue... « Forcément, à partir du moment où nous co-construisons le tout avec les associations et les citoyens, les Carolos ont envie de venir voir leurs voisins, leurs voisines... », se réjouit Carmela Morici, responsable de l'action culturelle et de la communication. « Et le monde attire le monde. »

DYNAMIQUE INCLUSIVE

Pendant des semaines, voire des mois, des Carolos de tous horizons, dont une trentaine d'associations, s'activent pour créer costumes, masques, chars, pour mettre au point chorégraphies et musiques... : maisons de jeunes, mouvements d'éducation permanente, maisons médicales, espaces citoyens, bibliothèques, académies, retraité.e.s, enfants, adultes, familles, migrant.e.s, personnes en situation de handicap, artistes, écoles de danse, école de cirque... « La Grande Parade est un formidable terrain de jeu sur lequel nous pouvons emmener toutes les disciplines, des gens de tous âges et de toute condition physique et intellectuelle. Chacun vient y chercher ce dont il et elle a besoin, et à son rythme », souligne Carmela Morici. Et si ce terrain semble avant tout festif, l'équipe de l'Eden s'est rendu compte, au fil des saisons, qu'il est aussi le point de rencontre d'une démarche d'édu-

cation permanente. « De nombreuses questions émergent, que nous traitons à 360 degrés tout au long de la saison au centre culturel », poursuit-elle.

PSYCHANALYSE DU PAYS NOIR

À l'Eden, on est plutôt du genre à préférer d'abord faire et expérimenter les choses, puis en tirer les enseignements. Par contre, l'élaboration du contrat-programme 2020-2025, dans lequel s'intègre la Grande Parade, est le fruit d'un long, riche et surprenant travail de fond dans le cadre de l'analyse partagée du territoire.

Citons d'abord l'originale psychanalyse du Pays noir confiée à l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (ANPU). Véritable plongée dans les recoins intimes de la ville et de ses habitants, la psychanalyse urbaine consiste à « coucher celle-ci sur le divan pour en détecter les névroses et proposer des



Boucle Noire invite à une visite des paysages post-industriels de Charleroi © Olivier Bourgi



Avec le brûlage du corbeau, les idées noires des carolos partent en fumée © Simon Gastout

► solutions thérapeutiques adéquates ». « L'approche peut paraître farfelue mais c'est tout un protocole au cours duquel l'équipe de chercheurs de l'ANPU a rencontré habitants, politiciens, chefs d'entreprises, journalistes... », raconte Fabrice Laurent. « Ils ont par exemple aussi visité les archives de la ville car celles-ci sont symptomatiques de la manière dont une ville se considère. Et en l'occurrence Charleroi a un problème avec son histoire ! » Pendant trois années, l'Eden a aussi accueilli la Charleroi Academy. « Cette université populaire a permis de dresser l'état des lieux du territoire carolo, d'analyser les différentes facettes de la ville, de découvrir autant d'initiatives locales que de modèles extérieurs inspirants. La troisième édition se voulait moteur de changement. Les séances ont permis de co-construire les priorités à défendre pour le Charleroi de demain en matière de culture, d'enseignement, d'alimentation, d'économie, d'urbanisme, de gouvernance... »

RÉINVENTER UN IMAGINAIRE COLLECTIF

Qu'est-il ressorti de ces différents processus ? Entre autres le fait que les habitants de « la ville la plus laide du monde » – dixit en 2008 un magazine néerlandais – en ont assez de voir leur ville traînée dans la boue. Ils veulent résolument changer le regard que l'on porte sur Charleroi.

Et le centre culturel a traduit cette volonté d'affirmer une fierté d'appartenance dans son dossier de reconnaissance, déposé en 2018 auprès de la Fédération Wallonie-Bruxelles. « Faire Ville ensemble » et « (Ré)inventer un imaginaire collectif » trônent désormais en haut de la pyramide des enjeux de l'Eden. Trois priorités ont été identifiées : dynamiser les patrimoines et expressions populaires, encourager les nouvelles utopies et les transformations positives, et accompagner les cultures urbaines. « Dans une ville qui a été au départ un fort militaire et qui s'est développée avec l'industrie, que se passe-t-il quand l'industrie se casse la figure ? Il faut réinventer autre chose. Et évidemment, nous défendons l'idée que la culture doit être au cœur du projet de la ville. »

UN TRAITEMENT CATHARTIQUE

À l'issue de la psychanalyse urbaine, l'ANPU a notamment recommandé d'organiser de grandes manifestations à caractère cathartique. « Le carnaval et le brûlage du corbeau, qui en est l'apothéose, est notre manifestation à caractère cathartique la plus emblématique », explique Fabrice Laurent. L'Eden a eu l'idée de compléter la tradition du brûlage du corbeau par une grande récolte d'« idées noires » placées dans le ventre du corbeau. Pendant plusieurs semaines, des sacs sont disposés aux quatre coins de la ville pour récol-

ter les idées noires des Carolos, avant de partir en flammes. En 2021, environ trente sacs ont été remplis. Pour Fabrice Laurent, « c'était clairement l'année où jamais où il fallait le faire ! »

Surtout qu'en lieu et place de la Grande Parade 2021, Covid oblige, les Carolos ont dû se contenter d'une exposition dédiée à la Grande Parade du carnaval, à son histoire, son évolution, et à la manière dont elle s'inscrit au cœur des traditions à travers le monde. Les déguisements et les battements de pavé ont fait place entre autres à des totems incarnant les valeurs de chaque association habituellement présente dans le grand cortège.

En quelques semaines, plusieurs centaines de visiteurs ont tout de même défilé dans la grande salle de l'Eden, sous l'œil bienveillant de Julia, une géante créée avec les habitant.e.s au sein du Centre d'Expression et de Créativité. « Julia se veut à l'image de la société carolo, aujourd'hui à 51 % féminine, et qui revendique son appartenance à la ville. »

BOUCLE NOIRE

Le projet Boucle noire est une autre manière de revendiquer l'âme et l'histoire de la ville, « une sorte de trajectoire poétique et anachronique au cœur du passé toujours présent de Charleroi ». La Boucle noire est un parcours de 23 kilomètres en territoire industriel carolo, créé au départ par un couple d'habi-



La Grande parade citoyenne © Christophe Vandercam

tants épatants, Micheline et Francis, pour leurs amis, et amis d'amis... « Nous avons trouvé l'idée tellement généreuse que nous avons eu envie de la présenter dans notre saison », raconte Fabrice Laurent. « Depuis lors, chaque année, nous organisons un parcours artistique sur cette boucle. » Quatre ans plus tard, la Boucle noire est devenue une randonnée additionnelle au GR 412 qui traverse la Wallonie, et aujourd'hui la proposition touristique la plus demandée à l'Office du Tourisme de Charleroi.

ÉCOUTER LES SIGNAUX FAIBLES

« En fait, beaucoup de gens ont des idées de projets pour faire bouger les choses à Charleroi. Il faut simplement essayer de les faire ramer dans le même sens. » L'Eden se considère comme une sorte d'adjuvant et de catalyseur. « Nous sommes à l'écoute des besoins des gens et des associations et essayons de les traduire en actions », décrit Fabrice Laurent.

UN TERREAU URBAIN

C'est comme ça qu'accompagner les pratiques urbaines fait de plus en plus sens à l'Eden. Le centre culturel revendique même cette spécificité urbaine. « L'Eden se veut le reflet de Charleroi et de son bouillonnement culturel. Dans



Soirée Slam © Olivier Bourgi

la mesure où la ville compte de plus en plus d'associations et de porteurs de projets actifs dans les cultures urbaines, il est logique que ces pratiques prennent une place de plus en plus significative au sein de notre programmation. »

Quand l'Eden a ouvert ses portes à de nouveaux partenaires, le premier à s'être manifesté a été le club de Roller Derby, les Blackland Rockin'K-Rollers, qui désirait juste organiser une soirée « roller disco ». Depuis lors, d'autres pratiques ont rejoint la liste des projets soutenus par l'Eden, comme les Hip-Hoppers Lovers de Temps Danses Urbaines (TDU) et leur festival le Hip-Hop A6000, ou encore le collectif Goslam City qui cherchait un lieu où organiser des scènes ouvertes régulières. « Cela fait maintenant sept ans qu'il y a du slam à l'Eden. Et dans la foulée, notre centre culturel organise énormément d'ateliers d'écriture, notamment dans les AMO », poursuit Fabrice Laurent. Le terreau est là, et pour fédérer tout cela, l'Eden anime chaque année, à l'occasion des Fêtes de Wallonie, l'espace public carolo avec

sa Bloc Party, point de rendez-vous de toutes les pratiques urbaines.

CHANGEMENT DE PARADIGME

La « simple » soirée roller disco d'il y a quelques années a clairement marqué le début d'un changement de paradigme pour l'Eden. « C'est quoi la culture ? Cette soirée démontrait finalement que la culture, ce n'est pas que les arts de la scène. Mais elle peut prendre des formes différentes », commente Fabrice Laurent. « Le rôle d'un centre culturel, c'est de prendre en considération toutes les expressions culturelles et artistiques qui font sens sur un territoire, qu'elles soient émergentes ou déjà bien implantées. Depuis lors, une sorte de cercle vertueux s'est installé. Aujourd'hui, nous continuons bien sûr d'avoir beaucoup de propositions théâtrales ou musicales, mais nous recevons aussi de plus en plus de propositions interdisciplinaires, de choses qui sortent du cadre parce que nous-mêmes sortons de plus en plus du cadre. Et on aime bien ça ! » ●

COMMENT MAINTENIR LE CAP EN PLEINE TEMPÊTE ?

PAR ALAIN THOMAS

directeur du Centre culturel de Bertrix

Au moment où nous rédigeons cet article, cela fait tout juste un an que notre secteur a été placé en léthargie. Une onde de choc sans précédent a secoué le monde culturel dans son ensemble : fermeture des salles, des espaces de lecture, des stages, ateliers, conférences, expositions... perte de perspectives, démobilitation des équipes, rupture des liens que nous tissions avec nos usagers, qu'ils soient lecteurs ou spectateurs. Dans ce contexte incertain, voire anxiogène, de nouveaux visages ont repris les rênes à la direction de centres culturels ou de bibliothèques. Comment ont-ils/elles vécu ces situations qui ont accentué le délicat passage de témoin ? Comment gardent-ils le cap en pleine tempête ? Comment parviennent-ils à se projeter dans leur métier alors que l'horizon culturel reste toujours bouché ? Nous avons trouvé intéressant de leur donner la parole afin qu'ils puissent à la fois être entendus, mais aussi qu'ils partagent avec leurs autres collègues du secteur leur approche de ces beaux métiers qu'ils ont choisis.

DES HISTORIQUES PROFESSIONNELS DIFFÉRENTS, MAIS LA MÊME ENVIE DE SE LANCER UN NOUVEAU DÉFI, EN LIEN AVEC UNE PASSION POUR LA CULTURE ET LA LECTURE

Trois directeurs/trices de centre culturel et une directrice de bibliothèque se sont prêtés au jeu des questions/réponses et ont échangé positivement



Façade en rouge du Centre culturel de Dinant lors de l'action Red Alert

sur leur approche du métier, leurs pratiques, leurs difficultés mais aussi leurs espoirs. Tous les quatre ont en commun d'avoir connu des parcours professionnels qui n'étaient pas directement liés au métier qu'ils ont choisi d'exercer aujourd'hui. À défaut d'être d'anciens « pros » du secteur, ils ont en commun une passion pour la lecture, la culture, loisirs qu'ils pratiquaient et pratiquent assidûment.

Pouvez-vous nous rappeler quels sont votre parcours et votre motivation pour ce nouvel emploi ?

Noémie Lepoint, bibliothécaire de la commune de Bernissart possède un master en langues et littératures françaises et romanes à finalité didactique au niveau du livre et de l'édition. Après avoir enseigné le français durant cinq

ans au degré supérieur (4/5/6/7) général, technique et professionnel, elle était désireuse d'allier sa passion pour la lecture et sa vie professionnelle. Elle a postulé pour l'emploi qui s'ouvrait à Bernissart et est entrée en fonction en septembre 2020, veille du second confinement. « Comme j'ai été en contact avec des étudiants, j'ai pu mesurer leurs difficultés à apprécier la lecture, même lorsque je leur proposais des nouvelles courtes, quelques pages seulement, certains me demandaient d'enregistrer le texte. Aujourd'hui, à la tête d'une bibliothèque, je suis toujours aussi motivée et j'ai l'envie de développer les outils actuels que sont les audio-livres, les autres supports enregistrés qui permettraient aux jeunes de faire un premier pas vers la lecture en écoutant cela dans le bus, sur le chemin de l'école... Je constate également que la BD et surtout les mangas les attirent et nous avons déjà un fonds important que je compte encore développer. »

François Mawet, nouveau directeur du Centre culturel de Durbuy, a travaillé ces huit dernières années dans un centre d'intégration des personnes étrangères en tant que chargé de projet. Dans le cadre de ce travail, il a collaboré régulièrement avec les CC de Verviers et de Dison. Il a suivi en parallèle d'autres formations. Désireux de réorienter sa carrière et de s'implanter dans une autre région, il a postulé pour la direction du CC de Durbuy. « Mon intérêt pour la culture était lié à une vision un peu idéalisée que j'en avais, celle un peu bateau de la transmission des œuvres, de la mise en contact



Photo de l'écran zoom lors de la réunion avec les directeurs.

avec l'art mais je me suis vite aperçu, au travers du nouveau décret, qu'il y avait un pan moins connu mais tout aussi motivant lié à la citoyenneté et à l'éducation permanente. Sans idéaliser ce métier, philosophiquement, il m'intéressait parce qu'il y a un lien logique fort entre la réalité professionnelle et les "valeurs" que le secteur met en avant. » Une cohérence entre les pensées et les actes qui s'articulent autour de l'analyse partagée du territoire et les enjeux. « Tout cela a conforté mon envie de me lancer à fond dans ce métier, même si mes journées sont bien plus remplies qu'auparavant ! »

Jessica Donati, nouvelle directrice du Centre culturel régional de Dinant, est licenciée en cinéma et arts visuels. Très tôt elle s'est intéressée à la culture, elle a beaucoup fréquenté les académies dans sa jeunesse et s'est essayée à diverses formes artistiques. Depuis dix ans, elle était agent de développement au sein de la Fondation rurale de Wallonie où elle animait des réunions de participation citoyenne, notamment sur base de diagnostics. « Avec mon mari, nous avons acheté un bâtiment qui bénéficie d'une petite salle, ce qui nous a permis d'y développer des petits projets culturels, de la musique notamment. C'est donc naturellement que j'ai eu envie de me réorienter professionnellement en postulant d'abord à Durbuy



Action Still standing sur la Croisette à Dinant

puis à Dinant, mais honnêtement, je ne m'attendais pas à relever un tel défi professionnel. Reprendre une structure aussi complexe qu'un centre culturel régional (25 Equivalents temps plein) après une longue direction de plus de trente ans est une vraie gageure ! Et le Covid est encore venu exacerber tout cela. Chaque jour équivaut à un lot de difficultés qu'il faut tenter de résoudre et pour décompresser, je vais marcher une heure, cela me permet d'évacuer le stress. »

Luc Delhaye présente un parcours qu'il qualifie de différent de la moyenne puisqu'à 50 ans, il vient de l'industrie, du privé. « Mon passé professionnel est radicalement différent en termes de gestion, d'approche des problèmes. Je me suis donc vraiment lancé un défi car je connaissais la Maison de la Culture d'Arlon, d'une part pour la fréquenter assidûment en tant que spectateur mais aussi parce qu'au niveau de mes loisirs, il y a dix ans, j'ai créé sur Arlon une école de théâtre qui compte une centaine d'élèves. Lorsque Fernand Houdart a annoncé son départ, j'ai foncé. La culture a cette force à mes yeux, qu'elle dit des choses essentielles en racontant des histoires, cela m'a toujours fasciné. »

Des premiers mois intenses, synonymes d'une plongée dans le bain culturel, qui a été accentuée par la crise du Covid. Comment se sont déroulés ces premiers moments durant lesquels vous avez en parallèle découvert votre métier et dû affronter toutes ces difficultés ?

Luc : « Du fait de mon profil "industriel", les premiers mois ont constitué un choc pour tout le monde au niveau des rythmes. Nous avons pris nos marques et nous nous sommes tous adaptés au mieux. Pour ce qui est du Covid, je le considère plutôt comme



Action Still standing dans la salle du Centre culturel de Dinant

- un atout, parce que cela permet d'aller en profondeur dans les choses en se requestionnant sur le pourquoi on les fait et voir ensuite si on peut les faire mieux. La partie négative du Covid, je peux la résumer par "qu'est-ce que l'on s'emmerde sans culture" et aussi par cette question : pourquoi un traitement politique inégalitaire par rapport au milieu économique ? Nos vies sociales sont mises entre parenthèses, c'est désolant. »

Jessica : « Je me retrouve assez bien dans ce que décrit Luc. Mes débuts ont été assez chaotiques avec un membre du comité de direction qui a démissionné, une animatrice en départ... À peine arrivée, le Covid nous met à l'arrêt, mais j'en ai profité pour lire tout ce que je pouvais sur le secteur et ma structure. En comité de direction, nous sommes arrivées à deux nouvelles aux côtés d'un "ancien". Nous avons décidé d'améliorer notre fonctionnement en faisant appel à un consultant extérieur en management participatif. On travaille avec lui deux heures par semaine, un travail passionnant que le Covid permet. Lorsque l'on découvre ce sec-

teur à la seule lecture du nouveau décret et des autres documents, on se dit que tout cela est très idéaliste, y compris au niveau des pratiques des animateurs en place pour qui c'est parfois aussi une nouvelle approche du métier. Je constate qu'il y a malheureusement peu d'accompagnement prévu pour les équipes. »

Noémie : « Même si le travail en bibliothèque est différent, je me sens également en phase avec les difficultés à aborder un nouveau métier. Pour ma part, il me semble que j'ai un plus grand espace de liberté, nous avons un plan quinquennal mais il est basé sur notre historique, sur une réalité de terrain, plan réalisé par mon prédécesseur mais dans lequel je me retrouve facilement. Au niveau gestion du temps, par rapport à l'enseignement, j'ai un temps professionnel plus cadré car il n'y a plus ce temps dédié à la préparation des cours de français qui se greffait sur ma vie privée. De plus, le fait que les animations aient été suspendues en période Covid m'a permis de maîtriser plus aisément la partie administrative (gestion de l'équipe, de la comptabilité,

des projets communaux et autres rapports financiers), tout cela constitue un écolage très chronophage et plus difficile à réussir si j'avais dû mener tout de front. Arrivée lors de la deuxième vague, j'ai pu bénéficier de tous les protocoles déjà mis en place par mon prédécesseur. Je crains d'ailleurs moins de faire des erreurs parce que nous vivons tous une situation inédite et avançons ainsi à tâtons, mais en commun. La bienveillance et la solidarité sont de mise. Au niveau du passage de témoin, j'ai été bien formée et informée par mon prédécesseur, ce qui a facilité les choses avec l'équipe également. »

François : « J'ai débuté à zéro. Je n'avais jamais dirigé une équipe et en plus, quand j'ai été engagé, j'étais le plus jeune de l'équipe, elle avait vécu des choses difficiles, changements de direction, analyse partagée du territoire et dossier de reconnaissance construits dans l'urgence et très énergivores, plus de direction depuis le mois d'avril et donc pas mal d'attentes ; d'où une certaine démotivation, un autre travailleur est parti... Face à toutes ces difficultés, mon premier état d'esprit s'est résumé à ne pas vouloir lutter contre le courant mais d'abord rester à la surface et conserver mon énergie si je ne voulais pas me noyer. Je n'ai donc pas voulu révolutionner les choses et tout chambouler ni même voulu lancer de nouveaux grands chantiers. J'ai sincèrement avoué n'être ni le sauveur ni l'expert qui allait tout régler seul, indiquant que je préférerais jouer le collectif et le long terme. Mon cas est particulier puisque je n'ai pas bénéficié d'un "écolage" ou d'un passage de témoin, la direction étant vacante. Au niveau du contrat programme, je rebalise tout pour voir ce qui est jouable concrètement et retisser de la confiance en nous-mêmes et aussi vis-à-vis des instances. Maintenant, chaque jour je découvre des choses qui me sont inconnues comme le cadastre de l'emploi qui n'avait pas été rempli et pour lequel j'ai des délais très courts. J'apprends de ce fait sur le tas, je me trompe sûrement mais j'ai l'humilité de le reconnaître. »

Quels seraient les aides ou appuis qui auraient pu être mis en place par la FWB ou qui pourraient utilement aider les nouveaux directeurs dans le futur ?

Luc : « Au niveau de la FWB, j'ai beaucoup de travail pour renouer un dialogue entre l'historique de notre maison qui n'était pas en phase avec toutes les exigences du nouveau décret et le développement de notre volet diffusion, très poussé ici sur Arlon. Les exigences sont importantes et mon rôle est de démontrer la nécessité d'avoir des moyens en adéquation qui permettent de mener de front le volet diffusion et les missions territoriales compliquées à réaliser. Dans mon métier précédent, lorsque j'avais un problème, on se mettait autour de la table avec les politiques et les partenaires et on trouvait rapidement une solution. Ici, dans mes relations avec les instances quelles qu'elles soient tout est compliqué. À la crise de la Covid est encore venue se greffer une autre source d'inquiétude et d'instabilité, c'est l'annonce de la Province qui se désinvestit au niveau de notre bâtiment. Elle cherche à le remettre à la ville, ce qui n'est pas une mince affaire. »

François : « Pour ce qui est de la FWB, ce n'est pas là que j'ai eu le plus d'aide pour le moment. Comme je l'ai indiqué, mon CA ne se réunit plus pour l'instant et lorsque je me retrouve face à une difficulté que je ne peux résoudre seul, je me tourne vers d'autres directeurs ou vers les membres de mon bureau qui généralement sont très empathiques et m'éclairent. J'ai aussi beaucoup reçu d'aide et d'informations au niveau du service juridique de l'ACC (Tatiana). Je peux poser des questions et j'ai une réponse dans l'heure. » Une aide efficace et précieuse que confirment Jessica et Luc.

Nos quatre interviewés ressentent tous aussi un manque lié au Covid. Les difficultés qu'ils doivent affronter au quotidien accentuent le stress lié à leur poste de direction mais, surtout, les fermetures au public les coupent d'une forme



Billetterie avec protections au Centre culturel de Dinant

de ressourcement qu'ils auraient trouvé en situation « normale » au contact de leurs usagers. Un travail humain qui les a précisément motivés à se lancer dans ce métier.

Luc : « Lorsque j'entends les professionnels des arts de la scène, je remarque que depuis le début du confinement et encore aujourd'hui, ils se plaignent du manque de contact avec le public, c'est l'argument principal qu'ils mettent en avant et ils n'évoquent pas la perte de recettes comme le fait le monde des affaires. C'est une caractéristique de notre secteur et c'est ce qui m'attire toujours dans ce métier. » ●

OUTILS POUR UNE BELLE COMMUNICATION EN BIBLIOTHÈQUE

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Pôle professionnel, Bibliothèque centrale Riches-Claire de la Région de Bruxelles-Capitale

Nous le savons tous, la communication est primordiale pour assurer le succès de nos activités. L'idéal est bien entendu de disposer d'un infographiste au sein de son service mais il s'agit là d'une perle bien rare dans nos bibliothèques. C'est donc à nous, bibliothécaires, de faire au mieux avec ce dont nous disposons. Voici donc quelques pistes (payantes et gratuites) afin de créer une communication attirante.

Avant toute chose, il faut bien réfléchir à l'aspect que prendra votre communication et aux images utilisées. Pensez à avoir une identité propre à votre institution via une déclinaison de couleurs, un motif ou encore une typographie propre. Si votre pouvoir organisateur dispose d'une charte graphique, suivez-la au mieux de vos capacités.

Pour les images, si vous ne les avez pas créées vous-même, attention au droit

d'auteur ! Il existe plusieurs solutions pour trouver des images libres de droits. La première est la recherche Google images dans laquelle vous pouvez cliquer sur Outils puis Droits d'usages et enfin Licences Creative Commons (pensez tout de même à vérifier les conditions). N'hésitez pas non plus à traduire vos recherches en anglais, cela augmentera considérablement vos résultats. D'ailleurs, pour ceux qui veulent effectuer leurs recherches en anglais, il existe un site CC search

(<https://search.creativecommons.org/>) qui vous permet de limiter la recherche en fonction des licences (domaine public, créditer l'auteur...).

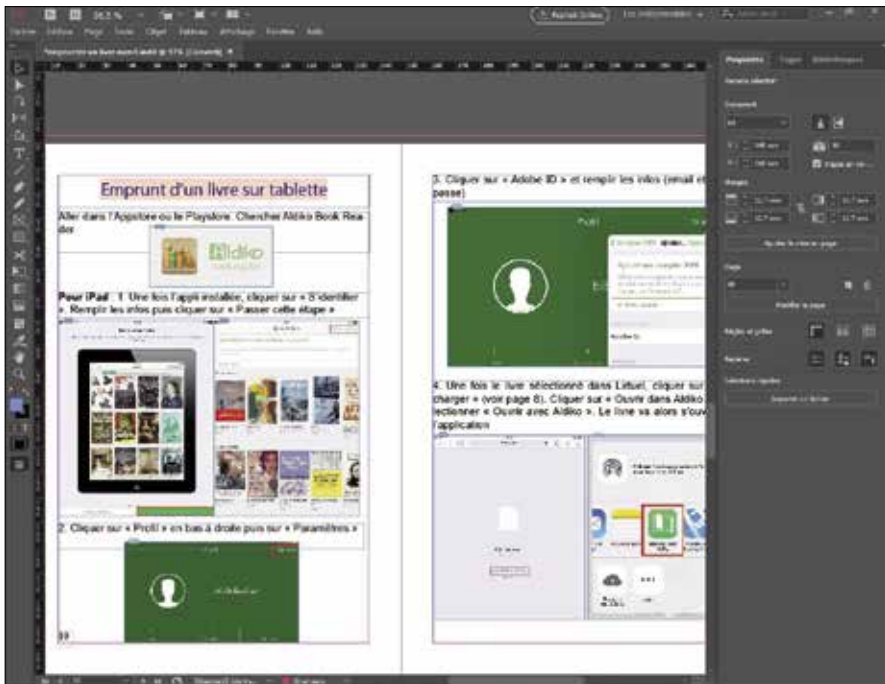
Il existe aussi des sites dédiés aux recherches d'images gratuites. Pixabay est le plus connu. Mais vous pouvez aussi consulter pxhere. Vérifiez bien toujours si vous devez créditer l'auteur ou si ce n'est pas nécessaire. L'information se trouve sur la page de téléchargement.

Dernière ressource qui peut vous permettre de donner une identité à vos communications : Freepik. Ce site est surtout intéressant pour les images vectorielles. Si vous utilisez la version gratuite, il faudra soit créditer Freepik, soit l'auteur de l'image. Lors du téléchargement, vous recevez un fichier .zip dans lequel se trouve cette information, l'image au format jpeg et parfois la typo à utiliser.

Les typographies justement ! Elles sont très importantes. Nous avons tous déjà été confrontés à une typographie illisible ou qui induit en erreur. Attention d'ailleurs à ne pas en utiliser plus de trois différentes par publication. L'idéal est de garder la même pour le nom de votre institution et de les différencier en fonction des activités. Une typo un peu plus « fun » pour une activité jeunesse, plus cursive pour une conférence sur la littérature épistolaire... Dafont est un site qui vous fournit énormément de typographies. Attention de nouveau à vérifier les droits d'usage ; favorisez les 100 % gratuit et domaine public. Soyez aussi vigilant-e aux accents. Certaines typographies ont été créées par des anglophones et ne vous permettent donc pas d'utiliser ceux-ci. Sur le site, vous pouvez prévisualiser la typo, donc essayez d'utiliser des mots avec accents et ç.



Créditer l'auteur



InDesign



Affiche Nielsen inspirée du livre via Photoshop

L'INCONTOURNABLE SUITE ADOBE

Tous les spécialistes vous le diront, rien de mieux qu'InDesign et Photoshop pour créer vos flyers, affiches et revues. Mais pourquoi ces deux-là ? Photoshop va vous permettre de travailler les photos. Nous avons tous et toutes lu des magazines aux beautés irréelles dont les corps ont été digitalement retouchés. Eh bien, la plupart de ces retouches sont faites par Photoshop ! Rassurez-vous, on ne vous demandera pas d'atteindre

ce niveau mais vous pourrez au moins supprimer un détail disgracieux, une bouteille malencontreusement posée ou encore changer l'arrière-plan d'une photo. Vous pourrez aussi effectuer des montages de plusieurs photos préalablement retravaillées sur le logiciel. Quant à InDesign, il s'agit d'un logiciel de pure mise en page. Vous pourrez donc créer une brochure alliant des textes sur plusieurs colonnes avec des photos insérées dans le texte. Mais il y a plusieurs obstacles à ces logiciels, dont le prix est le plus important. En ef-

fet, la suite Adobe est payante (1.016 €/an et par licence !). Si vous ne voulez « acheter » que InDesign et Photoshop, il vous en coûtera 720 €/an et par licence.

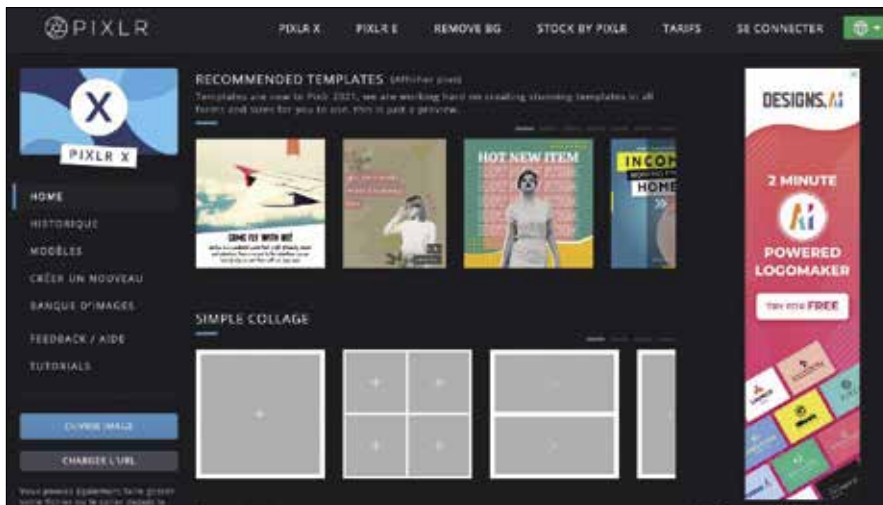
De plus, l'utilisation de ces deux logiciels n'est pas « naturelle », il s'agit d'outils très spécifiques, créés pour des professionnels. Une formation préalable est donc indispensable pour démarrer. Heureusement, certains EPN ou écoles peuvent fournir ces formations de base à un prix raisonnable. Une fois ces outils plus ou moins maîtrisés, « the sky is the limit », amusez-vous !

LES ALTERNATIVES PLUS OU MOINS GRATUITES

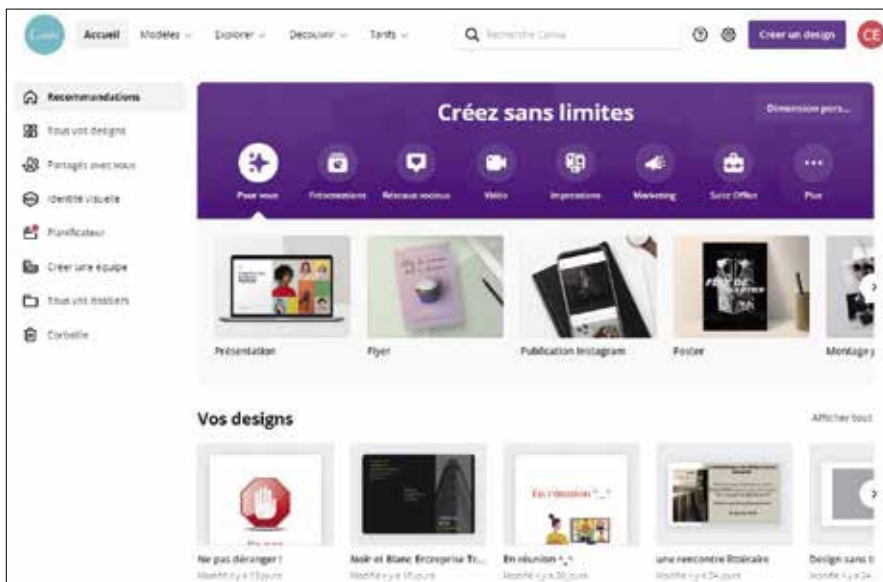
Pour ceux qui sont effrayés par l'outil Adobe, il existe heureusement des alternatives plus faciles d'utilisation.

Retouches images : Pixlr – Logiciel en ligne, PIXLR est une alternative à Photoshop. Pour une utilisation de base, le logiciel est gratuit mais si vous voulez approfondir les possibilités (et supprimer les publicités), il faudra payer 7,99 €/mois. Pour l'utilisation gratuite, vous ne devez même rien installer, vous pouvez l'utiliser dans votre navigateur ! Pixlr va vous permettre de créer des montages d'images mais surtout de modifier vos photos. Il vous propose aussi des « templates » que vous pouvez modifier avec vos propres informations ; sans oublier une banque d'images intégrée.

Une des utilisations les plus utiles est la suppression du « fond » d'une image. Imaginons que vous ayez trouvé une image Stop mais que le signe soit entouré d'un fond blanc. Pixlr va vous permettre de l'enlever afin de pouvoir intégrer uniquement le tableau sur votre affiche. Pour cela, il faut choisir l'onglet Remove BG sur le haut de la page. Ouvrez votre image en allant la chercher sur l'ordinateur. Pixlr fait le reste ! Sachez tout de même que plus le background est contrasté, mieux c'est. Il sera plus facile de supprimer un fond uni qu'une photo dont l'arrière-plan est un papier peint fleuri. ▶



Pixlr



Canva

- Pixlr va de plus en plus vous permettre de retoucher vos photos en modifiant la luminosité, effaçant des détails ou encore lui donnant un style (rétro, sépia, sunny, etc.). Vous pourrez aussi recadrer vos photos ou y ajouter du texte (très utile lorsqu'il faut créditer l'auteur).

Mise en page : Canva – Canva est lui aussi un site internet ; il est donc aisé de l'utiliser partout, sans devoir préalablement demander l'installation d'un logiciel. Il vous offre une version gratuite (plus que suffisante) ou payante (7,99 €/mois). Je vais commencer par les fonctions gratuites pour ensuite détailler l'intérêt de la version payante.

Canva va donc vous permettre de

mettre en page toutes vos communications, qu'elles soient papier ou sur réseaux sociaux. En effet, comme son nom l'indique, le site vous permet de travailler à partir de canevas ou templates. Vous devez créer une story Instagram ou un post Facebook ? Pas besoin de chercher les dimensions, Canva vous donne le bon format immédiatement ! Vous devez créer un triptyque, il n'y a plus qu'à remplir les pages avec vos informations !

Et si vous n'avez pas d'idée pour la présentation ? Canva vous fournit des modèles ! Il suffit alors de choisir le style qui correspond à votre événement et tout est clé en main : illustration, typographies, taille des caractères et cou-



Post Facebook créé par Canva

leurs harmonieuses. Mais vous pouvez aussi dévier de ceci en insérant vos propres images ou la typographie spécifique à votre institution. Et ce système de modèles est identique pour tous les types de publication disponibles sur Canva.

Vous pouvez aussi partir d'une page totalement blanche, Canva va vous permettre de choisir un style (combinaison de couleurs et typographie), un élément (formes, grilles, stickers, images vectorielles...), un arrière-plan ou encore des photos. Attention toutefois à bien vérifier que chaque élément choisi soit bien gratuit afin d'éviter de mauvaises surprises à la fin du travail.

Vous voyez donc qu'avec la version gratuite, les possibilités sont nombreuses. Pour ce qui est de la version payante, vous n'aurez plus à vous soucier de chercher des éléments gratuits, ils sont tous compris dans le prix. Mais vous pourrez surtout créer une identité visuelle propre à votre institution que vous pourrez récupérer à chaque création de communication. Il sera donc inutile de retélécharger votre logo, vos couleurs ou vos typographies. Tout se trouve au même endroit.

Autre fonction intéressante : la création d'équipe. Avec votre abonnement, vous pouvez en tout travailler à cinq pour une même institution. Mais en plus de ces cinq personnes, vous pouvez partager vos designs avec d'autres membres de Canva afin de leur permettre d'y travailler.

Mise en page : Lucidpress – Lucidpress est un bon mix entre Canva et InDesign. L'utilisation est moins instinctive mais vous pouvez aussi vous inspirer de designs pré-crés. Par contre, vous avez beaucoup moins d'offres d'éléments à ajouter (certains pourraient dire gadgets). En effet, pas de stickers, de grilles, etc.) mais une offre plus classique de formes. Point négatif : le site est en anglais et vous n'aurez droit qu'à trois créations gratuites avant de devoir passer à l'option payante (10 €/mois).

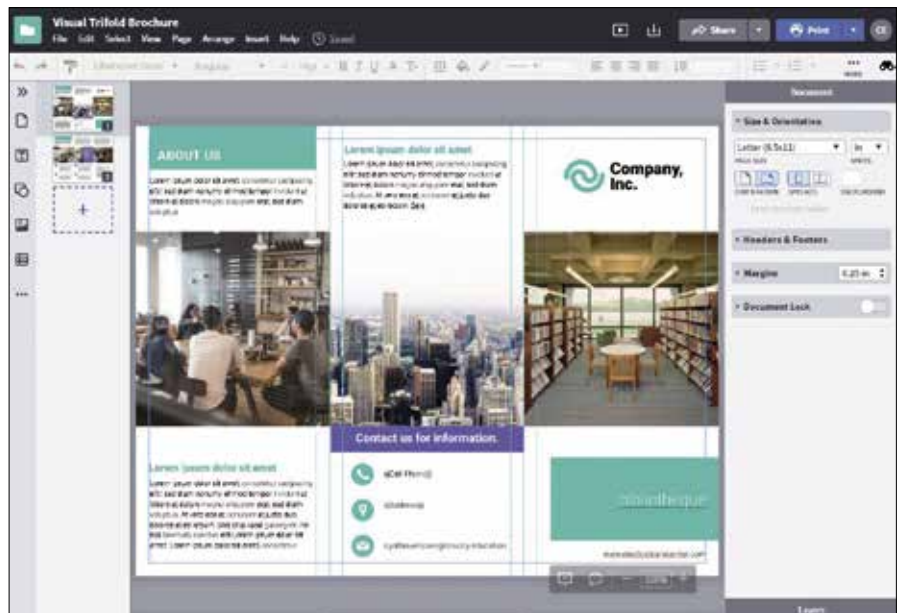
LES PETITS SITES BIEN UTILES

En dehors de ces sites ou logiciels de retouche ou mise en page, il est intéressant de se constituer une farde de favoris qui vont grandement vous faciliter la tâche. Une simple recherche Google vous permettra de les trouver.

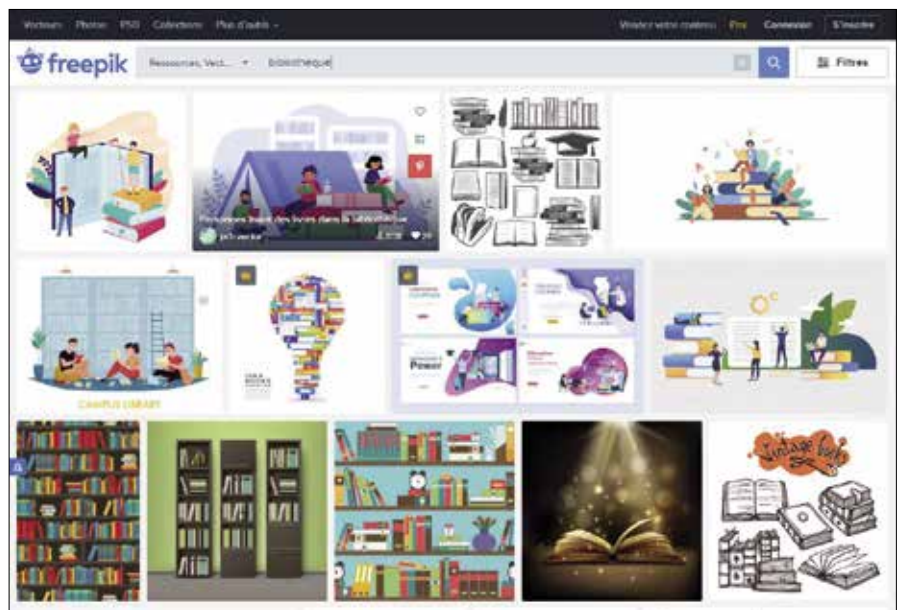
Si vous prenez vos photos à l'aide d'un iPhone, sachez que le format de celles-ci sera HEIC qui n'est reconnu sur aucune plateforme (ou très peu). Un convertisseur vers jpeg sera donc nécessaire. De même, un convertisseur de PDF en jpeg sera votre meilleur ami. On va vous transmettre beaucoup de documents en PDF que vous devrez ensuite peut-être intégrer dans vos documents et il sera bien plus facile de le faire avec un fichier image.

Si votre ordinateur n'est pas équipé de Winzip ou 7Zip, sachez que vous pourrez ouvrir ces fichiers en ligne. Cela vous sera bien utile si vous utilisez Freepik. Même si vous travaillez avec Canva, il peut toujours être utile de conserver les dimensions des différents posts de réseaux sociaux afin d'éviter les mauvaises surprises lors de la publication. Celui-ci est très complet et mis à jour chaque année : <https://www.wayweb.be/guide-2020-la-taille-des-images-sur-facebook-twitter-instagram-youtube-linkedin/>.

Et pour finir, voici un site assez complet qui vous permettra de convertir plusieurs types de fichiers (images, PDF, ebooks, etc.) mais aussi de créer des hashtags : <https://www.online-convert.com/fr>.



Lucidpress



Freepik

Comme vous pouvez le constater, créer une bonne communication ne demande pas d'être expert mais de s'intéresser aux différents logiciels et de les utiliser régulièrement. Il faut tout de même bien se rendre compte que cela prend du temps mais que « le jeu en vaut la chandelle ». Prenez un post Facebook par exemple. Une information passera bien mieux si elle est sous forme d'image et colorée que si on écrit

juste trois lignes. Une fois l'habitude prise et votre identité visuelle créée, votre communication n'en sera que plus efficace ! ●

LAURENCE RIS :

NOTRE CERVEAU EN CONFINEMENT

PAR BERNARD LOBET

journaliste

Laurence Ris est biologiste de formation. Depuis son doctorat en neurosciences, elle s'est intéressée à la plasticité cérébrale, c'est-à-dire la capacité de notre cerveau à s'adapter à son environnement, que ce soit naturellement au cours de l'apprentissage mais aussi dans les pathologies, à la suite de lésions, ou encore dans des conditions particulières de stress, comme celles qui nous préoccupent depuis un an.



Qu'est-ce qui vous a amenée à vous spécialiser dans l'étude du cerveau ?

Quand j'ai commencé mes études, c'était plutôt la génétique qui m'intéressait. J'ai rencontré le professeur Émile Godaux à l'Université de Mons qui m'a vraiment transmis la passion pour les neurosciences et m'a permis de commencer une thèse dans ce domaine. Ensuite, mes collaborations scientifiques ont mis au jour certains axes de recherches liées aux lésions du cerveau.

Depuis les mesures prises contre la pandémie de Covid-19, comment nos cerveaux ont-ils réagi à cette situation ?

D'anciens mécanismes ont été sollicités. Des situations de stress et d'incertitude, on en connaît tous. Le cerveau est habitué à les gérer. Mais dès le début de la pandémie, je me suis dit : on va très bien s'en sortir si ça s'arrête en mai et qu'ensuite la vie reprend son cours normal. Si la situation s'éternise, des problèmes pourront apparaître car le cerveau a du mal à vivre longtemps dans des périodes d'incertitudes. Or cela dure et on ne voit toujours pas la lumière au bout du tunnel actuelle-

ment. Nous nous trouvons plus que jamais dans l'incertitude et nous avons du mal à répondre à la question : quand et comment pourrons-nous sortir de cette situation ?

Quelle est la partie du cerveau qui prend en charge le doute et active une recherche d'information pour y répondre ?

C'est essentiellement le cortex préfrontal qui va gérer l'incertitude. En fonction de l'environnement, c'est lui qui va nous aider à prendre des décisions sur la base des informations qu'il possède. S'il en manque, cela peut le paralyser complètement. Et donc, en situation non pas de dépression mais plutôt d'abattement, lorsqu'on n'arrive plus à décider de ce qu'on va faire de sa journée par exemple, c'est parce que le cerveau possède un mécanisme de défense qui fait que lorsqu'il ne trouve pas la solution, il se replie complètement sur lui-même.

Et c'est une autre partie du cerveau qui est activée lorsqu'un danger menace ?

Oui. En principe, ce système fonctionne bien et existe chez les animaux depuis toujours. Il nous a permis de survivre à

toutes les menaces rencontrées au cours de l'évolution. Mais à nouveau, cela va bien fonctionner s'il s'agit de menaces ponctuelles. Notre cerveau va bien réagir à la menace et va nous permettre de nous adapter. Le problème surgit lorsque cette menace devient récurrente et persistante. Les mécanismes de compensation vont alors jouer en notre défaveur et vont commencer à induire des symptômes physiologiques dans notre corps. On aura de plus en plus de mal à supporter ce stress.

Le stress, en principe, est ponctuel et on s'adapte, mais qu'en est-il de l'anxiété ?

C'est le contraire du stress. L'anxiété nous fait imaginer des menaces qui n'existent pas encore mais qui pourraient arriver parce qu'on n'arrive plus à définir les limites du danger. Le cerveau se met dans une position d'attente. Il est aux aguets. C'est extrêmement fatigant car on va s'inhiber, s'empêcher d'agir parce que l'angoisse de ce qui pourrait arriver nous étirent. En temps de pandémie, on n'arrive plus à se projeter vers l'avenir, que ce soit pour des loisirs ou même sur le plan professionnel. Cette anxiété va surtout toucher les jeunes qui sont prêts à se lancer dans

la vie active et qui se retrouvent totalement paralysés. Ils se disent : ça va mal aller, je ne trouverai pas de travail, je ne pourrai pas partir à l'étranger, etc. Cette anxiété frappe tous les âges, mais nous avons créé un site qui, depuis mai 2020, s'adresse plus particulièrement aux enfants et aux jeunes adultes pour mesurer ce phénomène et proposer des solutions. Il s'appelle *Home Stress Home*. Ce site est né de la collaboration avec deux collègues de la faculté de psychologie : Mandy Rossignol qui s'intéresse aux adolescents et Justine Gaugue, spécialiste de la petite enfance. Quant à moi, je m'intéresse aux étudiants. Nous avons rassemblé nos expériences et nos expertises pour proposer un site adressé à tous les jeunes, de 3 à 25 ans.

Prendre soin de soi est important en cette période de confinement. Comment ce site peut-il y contribuer ?

L'an dernier, au premier confinement, l'accès aux psychologues était limité. L'idée est d'apporter quelques outils à domicile. Pour les tout-petits, ce sont les parents qui font l'évaluation, ensuite des pistes de solutions sont proposées. Mais à partir de 7 ou 8 ans, les questionnaires sont adressés directement aux enfants et ils reçoivent un retour. En fait, souvent tout va bien ! Le questionnaire permet de se situer par rapport à la moyenne de la population et, le cas échéant, de ne pas s'inquiéter pour sa santé mentale. Dans d'autres cas, les gens peuvent être alertés. On les invite alors à prendre contact avec des professionnels qui pourront les aider.

Vos jeunes étudiants, comment gèrent-ils l'anxiété ? Est-elle forte ? Est-elle généralisée ?

Difficile à dire. Par définition, les personnes qui répondent au questionnaire sont sensibilisées et ressentent un mal-être. En auditoire, j'ai réalisé des coups de sonde rapides. Près de la moitié ont répondu qu'ils n'étaient pas bien. La majorité déclare avoir le moral assez bas. Il faut dire que ce sont les premières années. Ce sont eux qui vont souffrir le plus. Sur le site *Home Stress Home*, où



Laurence Ris ©

ne vont par définition que ceux qui se sentent stressés, les taux d'anxiété et de dépression chez les jeunes adultes atteignent 80 % des participants.

L'anxiété augmente-t-elle en fonction des tranches d'âge ?

Chez les tout-petits, on est à 10 % d'enfants qui présentent un niveau d'anxiété considéré comme problématique. Chez les ados de 13-14 ans, on monte à un tiers. Chez les 15 à 17 ans cela monte encore, on arrive à 50-60 %, et donc chez les jeunes adultes, on arrive à 80 %. Ces résultats correspondent aux jeunes qui ne vont plus à l'école ou seulement un jour sur deux, à qui on a supprimé les activités extrascolaires, aux étudiants qui n'ont plus de vie sociale, qui n'ont pas d'autre activité que les études. C'est le bilan actuel du site après neuf mois de fonctionnement. Il y a eu deux vagues de prises de données : une première pendant le premier confinement (mai-juin). Durant l'été, la fréquentation du site a fortement diminué. Une deuxième prise de données comprend la période de la mi-octobre à la fin décembre.

Et entre les deux confinements, lequel a été le plus anxiogène ?

Les gens sont plus anxieux maintenant que pendant le premier confinement. À l'époque, on voyait l'été arriver et on pensait que les choses allaient se tasser. Les cours en semi-présentiel ont repris en septembre. Cela s'est arrêté brutalement en novembre et personne n'a pu annoncer si ce serait pour trois ou six mois. Ensuite, il y a la fatigue. Des étudiants n'ont pas fini leur année scolaire correctement et ils se sont relancés dans une année déjà perturbée.

Le cerveau peut-il se satisfaire d'une lumière au bout du tunnel sous forme de vaccin ? Cette perspective aide-t-elle à calmer l'angoisse ?

S'il y avait une certitude, cela aiderait beaucoup. Les informations sur les vaccins et la pandémie ne sont hélas pas vraiment rassurantes. À court terme, notre cerveau, en manque d'informations sûres, part à leur recherche. L'apprentissage c'est ça : on découvre qu'on a une lacune. On va chercher l'information pour la combler. Le

- doute et l'incertitude nous permettent d'avancer et d'évoluer. Si l'on n'avait jamais de doute, on n'apprendrait jamais rien. Le problème apparaît lorsque l'information recherchée ne permet pas de combler la lacune. Le cerveau est un outil prédictif qui assure notre bien-être proche ou lointain. Exemple : on découvre une menace à l'orée du bois. Le cerveau prédit que si on va vers le bois, c'est dangereux. Dans le cas de la Covid-19, c'est plus complexe. Il n'y a pas de menace tangible. Le discours est le suivant : il faut préserver la communauté même s'il n'y a pas de danger imminent pour soi. À court terme, pas de souci, mais à plus long terme, c'est plus difficile à tenir.

Par rapport à la pandémie, notre cerveau se comporte-t-il exactement de la même manière que depuis que l'humain existe ?

S'il devait se produire des changements de connexions ou de nouveaux mécanismes de réaction, cela prendrait des dizaines de milliers d'années. Si on prend un homme de Néandertal et qu'on le transporte à notre époque, on pourrait lui apprendre à vivre dans notre monde. Son cerveau a tout ce qu'il faut pour s'adapter à un environnement comme celui-ci. Du point de vue des connexions et de la structure, tout y était déjà. On est quand même bien faits ! Ce qui évolue, en revanche, c'est la société, les mœurs, les interactions humaines. C'est plus au niveau collectif qu'il y a adaptation qu'au niveau cérébral individuel.

Si je vous entends bien, notre cerveau ne risque pas d'apprendre grand-chose du confinement.

Non, il ne va pas y avoir de gain spectaculaire d'apprentissage. Si l'on pouvait gagner quelque chose, ce serait collectivement, à condition de mettre en place des stratégies qui permettraient une meilleure résilience à ce type d'événements.

Quelles sont les pistes de solution pour les personnes angoissées par la situation actuelle ?

Le site *Home Stress Home* propose d'abord de l'information sous forme de psychoéducation (l'importance du sommeil par exemple, de l'hygiène de vie). Ensuite, il faut apprendre à gérer ses émotions, car elles ont un rôle important (on se sent triste, en colère ou alors dépassé). Pour les parents qui ont de jeunes enfants, il est important de comprendre leurs émotions et d'en discuter avec eux. Il n'est pas toujours facile de mettre des mots sur ce que l'on ressent et de commencer à table à s'adresser à l'enfant en lui demandant : « Et toi, comment te sens-tu ? Tu n'es pas trop déprimé.e ? » Le site permet d'amener au dialogue. Enfin, il existe des outils reconnus comme pouvant aider en cas d'anxiété ou de dépression modérées : la méditation, la relaxation. Ce sont des audios. Le site propose d'écouter la voix de psychologues professionnels qui donnent des clés pour se relaxer.

Et ça marche chez tout le monde ?

Non. Il faut trouver ce qui convient. Ce ne sont pas des « one shot ». On ne suit pas une séance de relaxation le lundi dans l'espoir que tout ira bien pendant le reste de la semaine. C'est la répétition des séances qui amènera des bienfaits. Bien entendu, si le niveau d'anxiété dépasse un certain seuil, c'est un accompagnement professionnel qu'il faut envisager. Une boîte à outils avec des adresses est proposée sur le site.

Un dernier mot sur vos émerveillements de scientifique. Qu'est-ce qui vous a le plus marquée dans toutes vos recherches ?

Dans le cerveau, tout est dans tout. On peut étudier les neurones, leurs transmissions, leur fonctionnement, mais si on ne tient pas compte du fait qu'ils sont entourés d'autres cellules (gliales)

qui vont les influencer, leur apporter de l'énergie, réguler la manière dont ils fonctionnent, on aura compris les neurones mais on sera passé à côté de quelque chose d'important. C'est ce qui me frappe le plus. Lorsqu'on discute avec des chercheurs qui étudient d'autres pathologies, finalement on en revient toujours à se dire : ce que tu étudies pourrait me concerner. Par exemple, dans les maladies de Parkinson et d'Alzheimer, on parle de protéines qui s'agrègent et qui pourraient être le point commun de toute une série de pathologies. En recherche, il faut se spécialiser pour devenir très bon dans un domaine mais en même temps il faut garder les yeux ouverts sur ce qui se passe à côté pour ne pas rater quelque chose d'important. ●

INFO :

home-stress-home.com

AU CENTRE CULTUREL DU BRABANT WALLON, (A)MÉNAGER LE TERRITOIRE PASSE PAR LA CULTURE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Toutes les photos © Centre culturel du Brabant wallon

Au sein du Centre culturel du Brabant wallon et de la Maison de l'urbanisme qui y est adossée, la question de l'écologie et la gestion raisonnée de l'environnement sont transversales dans les activités proposées depuis plus de 30 ans.

Deux fois par mois, le rendez-vous est donné. En ligne, sur Facebook, un intervenant cause « (a)ménagement du territoire », dans un « mini-midi de l'urbanisme », à l'invitation de la Maison de l'urbanisme du Brabant wallon. « Normalement nous organisons six midis par an, explique Karima Haoudy, coordinatrice au sein de la Maison de l'urbanisme du Brabant wallon.

la place des femmes dans l'espace public. On aborde en fait tous les sujets qui concernent l'aménagement du territoire, mais aussi la question de son ménagement. Pour nous, c'est un enjeu crucial : ménager le territoire. Thierry Paquot, un célèbre urbaniste considère qu'il faut non seulement aménager le territoire pour construire, mais aussi le ménager. Cela signifie donc qu'il faut que l'on puisse prendre soin de ses ressources. Tant patrimoniales que naturelles. »

MIDIS DE L'URBANISME

« Les midis de l'urbanisme, c'est vraiment une des marques de fabrique de la Maison de l'urbanisme du Brabant wallon. » C'est peu de le dire puisque le format existe depuis aussi longtemps que l'institution elle-même, soit 1989. L'idée à travers ces rencontres est d'amener un espace de débat autour des enjeux de l'aménagement du territoire du Brabant wallon, mais aussi plus largement de la Wallonie voire du monde. « C'est assez logique puisqu'il nous arrive de traiter de questions globales comme la crise climatique, la mobilité, ou encore la question de

Lors de ces débats, concrètement, les différents sujets sont traités avec une réelle diversité des points de vue. Avec trois ou quatre orateurs et parfois même plus, tout le monde ne partage pas la même vision du monde. « Un promoteur immobilier, un architecte, un militant associatif, un élu ; cela permet d'avoir une vraie pluralité des opinions. L'objectif, bien sûr, est d'exposer l'ensemble des arguments pour que le citoyen qui assiste à ces conférences puisse se forger son propre avis. »

L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE, C'EST LAFFAIRE DE TOUS

Autre objectif, rendre ces sujets suffisamment didactiques pour le plus grand nombre. « Le contenu doit être intelligent, mais aussi intelligible puisqu'il concerne tout le monde. On peut par exemple penser à des sujets comme l'avenir de la mobilité, l'auto-solisme (l'utilisation individuelle de la voiture, ndlr) ou encore l'enlaidissement du paysage. »

Inévitablement, ce genre de thématique attire un public averti. « Mais nous touchons aussi des habitants néophytes qui ne connaissent pas forcément la réglementation en matière d'urbanisme, qui ne sont pas experts. Nous essayons justement de montrer que c'est une matière vaste, avec un aspect sociétal. ▶



Midi de l'urbanisme sur le thème *Et la nature dans tout ça*



Amour en vers

- Mais il y a aussi tout l'aspect réglementaire lié au Code de l'urbanisme. Enfin, il y a toute la dimension "usage". Notre cadre de vie a une influence sur nous, mais nous avons aussi une influence sur notre cadre de vie. Je prends toujours l'exemple assez emblématique de l'utilisation de la voiture, combien son utilisation a pu dessiner nos villes. Nos choix de mobilité, de loisirs, d'habitat ont un impact sur l'aménagement du territoire. On essaie vraiment de montrer que l'aménagement du territoire c'est l'affaire de tous. »
- C'est notamment pour cela que la Maison de l'urbanisme du Brabant wallon est rattachée à un Centre culturel. « En 1989, quand Louis Leduc a fondé l'organisme, il ne voulait pas que le sujet ne soit réservé qu'aux techniciens. Il avait la volonté d'élargir les frontières, de rendre l'aménagement du territoire beaucoup plus participatif et inclusif. Il voulait également rendre compte que même la culture a une in-

fluence sur la façon dont nos territoires sont façonnés. »

« MINI IS BEAUTIFUL »

Depuis mars 2020, la crise sanitaire a bien entendu contraint la Maison de l'urbanisme à revoir sa copie. « On a dû resserrer la jauge présenteielle. Dans un premier temps, nous avons maintenu les séances à 15 personnes pour limiter les risques. À côté de cela, nous essayions de diffuser la séance à un public élargi grâce à une captation en direct. »

Ce fut par exemple le cas du Midi intitulé « Et la nature dans tout ça », qui abordait la question. Mais, crise sanitaire aidant, il a fallu revoir la formule. « On a pensé aux mini-midis. Il s'agit donc de séances beaucoup plus courtes. Désormais, les rencontres se font plutôt avec un seul acteur de l'aménagement du territoire. »

S'il ne s'agit plus d'un débat à proprement parler, le public est en revanche invité à réagir et à poser ses questions en direct. « On s'adapte au format parfois assez étroit du numérique, mais c'est la seule porte qui nous est donnée aujourd'hui, donc on l'emprunte évidemment », relativise la coordinatrice. Un médiateur interroge alors un acteur clé de l'aménagement du territoire, un élu, un architecte, un promoteur immobilier, etc.

« Prochainement, on va rencontrer Didier Samyn qui travaille pour Natagora et qui parlera de comment il est possible de développer la biodiversité dans le bâti, dans l'architecture, comment faire de l'architecture un réceptacle pour développer la biodiversité. Là, c'est des débats en direct, donc les personnes peuvent poser leurs questions via les réseaux sociaux, Facebook et LinkedIn, soit au fur et à mesure, soit en amont pour ceux qui n'ont pas la main numérique. Même si le présen-

tiel nous manque énormément, ça nous permet quand même de garder le lien avec notre public.

On a aussi eu plusieurs séries qui abordaient l'impact de la crise du Covid sur l'aménagement du territoire, notamment un débat sur la collapsologie, la résilience territoriale : comment pouvons-nous développer un urbanisme résilient qui réponde aux crises pandémiques, climatiques et politiques ? Comment nos villes peuvent-elles être suffisamment agiles pour répondre à ces chocs, qui sont amenés à se répéter ? La résilience est en tout cas de plus en plus à l'ordre du jour. »

D'un autre côté, ce changement d'échelle a aussi permis de faciliter l'organisation. « Le format distanciel et plus court permet d'éviter toute une organisation pratique. D'habitude, il faut préparer le catering, les lieux, etc. C'est sûr que le numérique facilite tout ça, mais il ne faudrait pas que cette situation s'éternise et qu'on ne verse plus que dans cette voie-là. Elle peut être complémentaire, mais ce qui nous manque vraiment c'est un réel échange de points de vue. La construction d'un débat se fait de manière plus cohérente quand il se déroule en présentiel. À l'avenir, peut-être qu'on développera donc les deux systèmes en parallèle, mais on a surtout hâte de retrouver notre public. »

PRESCRIPTEURS, LES (MINI-)MIDIS ?

Certains midis ont eu un fort retentissement. « Ce fut le cas de celui organisé sur le thème de la biodiversité. Encore une fois, les points de vue étaient fort différents : autour de la table, on retrouvait Natagora, une chercheuse et une représentante de l'Intercommunale du Brabant wallon chargée du développement économique. Ce débat a été répercuté par plusieurs associations. Mais notre but est de permettre à tous d'avoir une compréhension claire de cette notion d'aménagement du territoire. On ne dit pas comment agir. On joue avant tout un rôle de sensibilisation et d'information. »



Amour en vers au Festival écoresponsable du CCBW



Activité avec le collectif Maison de Jeunes verte

La Maison, comme les sept autres maisons de l'urbanisme du territoire wallon, a par ailleurs organisé des « arènes du territoire », des débats en huis clos avec des acteurs clefs de l'aménagement du territoire en Brabant wallon. « Les thématiques portaient principalement sur la question de l'artificialisation des sols et de l'étalement urbain, un très gros enjeu dans la province. Et dans la Région. Tout le monde autour de la table vise un objectif de zéro artificialisation des sols, mais tout le monde n'est pas d'accord sur la façon d'y parvenir, loin de là... On veut tous sauver notre planète et l'ours sur sa banquise, mais le comment pose problème. Face à la hausse démographique due au vieillissement de la population et à l'éclate-

ment des cellules familiales, comment répondre au besoin de logements dans une optique de développement durable et équitable, couvrant les inégalités sociales ? Tout le monde n'a pas les moyens de répondre à ce défi et au contingent de la réduction de son empreinte carbone. Le tout sans culpabiliser. »

« Dans la continuité de ces arènes en huis clos, on espère pouvoir mener ce débat à plus grande échelle et en public. Et, bien sûr, toujours au travers du prisme de la diversité des points de vue, des antagonismes. On a reçu de nombreux mails d'habitants de la province demandant à participer à ces arènes. » Mais les midis de l'urbanisme et les arènes ne sont pas les seuls projets mis sur pied par la Maison de l'urbanisme. ►

- Elle propose également une revue *Espace-Vie* qui paraît six fois par an, avec une extension digitale. « La revue aborde des sujets comme l'urbanisme circulaire, les forêts urbaines, mais met également en lumière à quel point le coronavirus est venu raviver des préoccupations écologiques avec le développement du commerce local, de réseaux de proximité. D'un autre côté, on a assisté à une survalorisation de la villa isolée. Les villes étant vues comme des plus grands foyers de contamination, on a craint un retour en force de l'étalement urbain. Or des grandes villes peuvent aussi supporter des chocs pandémiques sous réserve qu'elles aient des espaces publics verts de qualité. On s'est vraiment emparé très tôt de ces enjeux autour de la crise sanitaire et de ce qu'elle révèle comme préoccupation écologique. »

LA CULTURE EN MARCHANT

Autre projet : « Marcher avec » est l'incarnation même des liens entre culture et aménagement du territoire. Un projet porté par l'artiste Jérôme Giller, durant l'été 2020, qui a proposé cinq balades qui ont sillonné le Brabant. « Ces marches permettaient d'aborder notre rapport au monde, au paysage, à l'étalement urbain, l'érosion de la biodiversité, etc. Ici encore, l'idée était d'initier des débats entre les marcheurs. Ça a donné lieu à une publication. La marche est un vecteur artistique à part entière. On veut prochainement organiser une rencontre entre cet artiste et Hélène Ancion qui travaille pour Inter-Environnement Wallonie et qui a rédigé un ouvrage remarquable sur le "stop béton", pour mêler l'approche artistique et l'approche technique. »

Car il ne faut pas l'oublier, la structure de la Maison de l'urbanisme fait partie intégrante du Centre culturel du Brabant wallon. Et ce dernier, lui aussi porte une attention toute particulière à l'écologie.

« Nous organisons des événements tous publics, en collaboration avec le collectif MJ Verte, composé depuis 2017 d'une soixantaine de maisons de



Projet Sentes

jeunes du Brabant wallon et d'autres partenaires du territoire belge francophone qui s'inscrivent dans une démarche durable et globale », explique Hélène Many, chargée de communication du centre. « Parmi les actions du collectif, on retrouve notamment une charte déjà signée par trois cents personnes, dont des maisons de jeunes, bien sûr, mais aussi des citoyens qui ont envie de s'investir dans des pratiques écocitoyennes. »

À cette charte vient aussi s'ajouter un label MJ Verte. Les maisons de jeunes qui y participent s'engagent alors pour plus de durabilité en utilisant par exemple du mobilier recyclé, en valorisant certains déchets et en mettant en place des potagers, des grainothèques, des repair cafés pour vélos, des ateliers de produits DIY, du travail avec des fournisseurs locaux, etc.

Une philosophie que l'on retrouve dans de nombreuses activités organisées par le centre. « L'événement dans lequel nous sommes le plus impliqués avec ce collectif, c'est un festival écoresponsable "L'amour en vert", qui est vraiment l'événement fédérateur, la vitrine du collectif. »

Le festival, 100 % vert, comme son nom l'indique, se déroule au Vieux château de Walhain. Au programme :

pas d'électricité, concerts acoustiques, éclairage aux lampions, toilettes sèches, déco de récup', produits locaux, etc. Et la mobilité douce est bien évidemment encouragée. « Le but est de montrer aux jeunes que l'on peut s'amuser en respectant l'environnement et en favorisant les économies d'énergie. Malheureusement, la quinzième et la seizième édition ont dû être organisées en ligne. Nouveau nom pour l'occasion : "L'amour en vert-uel". »

« Sentés » est un autre projet organisé depuis 2012. L'idée est de développer des sentiers d'art contemporain dans différents villages de l'est du Brabant wallon. « Il s'agit cette fois d'un partenariat avec le Groupe d'action locale (GAL) Culturalité en Hesbaye brabançonne. Un nouveau sentier est créé chaque année. L'œuvre réalisée doit être durable dans le temps et aussi dans le choix des matériaux. Le projet s'inscrit vraiment dans la "Slow culture", loin de la société de consommation et en encourageant la mobilité douce puisque les sentiers se parcourent à pied ou à vélo. Le parcours permet aussi de sensibiliser le public au respect de l'environnement et de la biodiversité. Le prochain sera inauguré en octobre à Beauvechain. » ●

LE COMPTOIR DES RESSOURCES CRÉATIVES (CRC), POUR L'ART ET L'ARTISANAT

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos © C. Callico

Le Comptoir des Ressources Créatives est un acteur de premier plan dans les secteurs de l'art et de l'artisanat liégeois. De l'accompagnement professionnel à la mise à disposition d'espaces de travail à faible coût, également vecteurs de revitalisation de quartiers urbains. Découverte des lieux avec Julie Hanique, cofondatrice et coordinatrice.

Le premier Comptoir des Ressources Créatives a émergé à Liège en 2012, dans un contexte culturel agité. Dès 2008, le secteur culturel de Liège s'était mobilisé pour le titre de capitale culturelle européenne, or la candidature de Mons s'est imposée au terme d'un accord politique. Cela a secoué le milieu culturel liégeois, qui a fait pression sur les pouvoirs publics pour réclamer la possibilité d'être candidat. Une grande pétition a circulé, soumise à la consultation populaire. Les citoyens se sont investis dans le mouvement, et mon collègue Gérard Fourné a voulu structurer cette énergie. Notre asbl est née dans ce contexte. Notre réseau est aujourd'hui étendu à Namur, Charleroi, Mons et Verviers.



Quelle est la philosophie du projet ?

Nous gérons sept lieux dans trois quartiers : Saint-Léonard, Sainte-Marguerite et le centre. L'idée est de représenter les métiers de la création liés à l'art et à l'artisanat dans une approche interdisciplinaire. À partir d'une expérience et de propositions émanant du terrain, nous mettons en commun les ressources et les énergies afin de construire des solutions collectives, mutualisées ou coopératives, qui respectent la singularité de chacun.

Les profils concernés revêtent différents statuts ?

Au départ, il s'agissait surtout de musiciens et d'artistes plasticiens, mais peu à peu on a parlé de créateurs et créatrices, à savoir « toute personne qui vit ou aspire à vivre de sa création ». On travaille aussi avec des compagnies

de théâtre, des ébénistes, des couturières... On privilégie un mélange de statuts : certains artistes sont liés à SMART, d'autres fonctionnent en asbl, ou cumulent diverses activités... Ainsi, beaucoup de créateurs sont également profs ou jouent dans un groupe et ont des contrats SMART sur le côté, par exemple en web design.

Vous proposez donc un accompagnement sur mesure ?

Oui, on aide par exemple des asbl culturelles dans la recherche de subsides – où et comment les trouver – ou bien pour se structurer, engager des personnes, monter un budget... La méthode est importante, car il ne s'agit pas de refaire un truc existant. On part de ce qui existe déjà et on va plutôt encourager l'artiste à se rendre dans un fablab au lieu d'en monter un, ou si un service de prêt de matériel est fermé le week-end, on va le



- trouver et lui proposer plus de souplesse. On travaille beaucoup sur l'intelligence collective, les compétences partagées. Il faut que le projet ait du sens et un impact sur un grand nombre de personnes. C'est le cas du projet KulturA, basé sur 90 programmeurs et différentes formules. On propose aussi une « Arrière-boutique » de services avec un répertoire de prestataires en accompagnement et formation, en rédaction, en

communication, son, visuel, coaching... Et des rencontres sont organisées lors du Pitch café, qui permet de présenter six projets en sept minutes. Les participants sont coachés en amont. Le public les soutient, leur donne des conseils, il ne s'agit pas d'élire un projet.

Le Comptoir intervient également dans la logistique, du transport partagé à la mise à disposition de bu-

reaux et ateliers à faible coût ?

Oui, nous proposons aussi des services matériels, comme des véhicules partagés : deux camionnettes et un vélo-cargo adaptés aux métiers de la création, ou encore une scène mobile au travers du projet No Sono. Et nous avons des accords avec la régie foncière de la Ville de Liège, pour une mise à disposition de bâtiments qui vont être démolis et



que l'on retape un minimum, dans le cadre d'occupations précaires. On y pose des kits mobiliers et des dispositifs de chauffage électrique, que l'on peut déplacer facilement. Ce dispositif s'insère dans le projet Rhiz(H)ome de soutien à la professionnalisation de jeunes créateurs et de projets émergents. Sur place, des « créateurs accompagnants » développent leur activité et encadrent les résidents selon leurs besoins.

Parallèlement, la coopérative immobilière Dynamo Coop participe à cet élan en investissant des lieux à vocation culturelle ?

Marc Moura, cofondateur de Smart et de Dynamo Coop, a d'abord acquis le bâtiment mythique du Cirque Divers, qui date des années 1970, où il a installé ses bureaux et le projet pluridisciplinaire KulturA. Puis les Ateliers Dony, et plus récemment le bâtiment de Télénord. L'idée est que chaque artiste, coopérateur ou non, y bénéficie d'un espace à loyer bas.

Le CRC a trouvé place rue des Brasseurs, dans un lieu plus adapté à ses activités le 9 mars 2020, juste avant le confinement imposé. Cela a eu des conséquences sur le mode d'action ?

Le télétravail rend très difficiles le travail en équipe, la possibilité de créer de l'informel dans l'idée de collaborer, mutualiser nos forces et capacités. Or avoir un lieu à soi est essentiel pour les créateurs. À cela s'ajoute l'incertitude face au futur. Les différents CRC ont rapidement développé une FAQ pour notre réseau et les partenaires. Par rapport aux droits (résilier une assurance, trouver d'autres subsides, l'accès au droit passerelle...) et en fonction des divers profils concernés : asbl, indépendants, guichet des entrepreneurs, etc. On a passé beaucoup de temps à recontacter les gens par téléphone et visioconférence. On a aussi revu les loyers au cas par cas pour les personnes qui n'occupaient plus les bureaux et ateliers depuis un certain temps.

Dans la foulée, le secteur culturel et associatif local s'est mobilisé, notamment au travers de l'action Solidarité Culture Liège.

Ce qui fait la force du milieu culturel liégeois, c'est la synergie entre les petites structures et associations. En mai 2020, le mouvement Solidarité Culture Liège s'est créé et un « appel à la solidarité et considération pour le tissu culturel et associatif liégeois », a recueilli 1.400 signatures. L'appel a permis de souligner les pertes considérables des plus petites structures. Suite à cette mobilisation, la Ville et la Province de Liège ont octroyé des aides exceptionnelles. On a aussi rencontré la ministre de la Culture et la FWB, et une aide a été débloquée pour le secteur non subsidié et les plus précaires d'entre nous, en particulier les écoles de danse, dont le statut entre sport et art n'est pas clair. Le groupe Solidarité Culture Liège est appelé à durer, en vue d'actions collectives. ▶

► **En tant qu'acteur culturel, le Comptoir est en contact avec divers projets et lieux, et notamment des centres culturels et bibliothèques ?**

Régulièrement, l'on réfléchit ensemble à des solutions. Le dispositif de scène mobile (No)Sono permet ainsi à tout lieu d'organiser des événements de cette manière. De même, on travaille en partenariat avec BIP, la Biennale de l'Image Possible, organisée par le centre culturel Les Chiroux, qui favorise les rencontres entre photographes et artistes visuels. En 2020, on pensait y monter des ateliers. Nous avons aussi des échanges réguliers avec la bibliothèque du quartier Saint-Léonard à côté du Ravi (Résidences-Ateliers Vivegnis International), en rapport avec l'aménagement de l'espace public, des installations artistiques et du vandalisme.

Depuis peu, vous sondez également les acteurs culturels bruxellois ?

Le Comptoir est surtout subsidié par la Région wallonne, en tant qu'association qui stimule l'activité économique des métiers de la création. On a aussi des partenariats avec les pouvoirs locaux et avec le service Culture de la FWB pour un service d'accompagnement et des missions d'investigation sur le territoire bruxellois. On avait ainsi prévu une rencontre avec des créateurs à la Maison Malibrans à Ixelles, pour sonder leurs besoins et les aider dans leur parcours. On a aussi des contacts avec l'atelier partagé Micro Factory à Anderlecht, en vue de synergies. ●



LES ATELIERS DONY, INCUBATEUR CRÉATIF LOCAL

Historiquement lié à la contre-culture liégeoise, le quartier Saint-Léonard, au nord de Liège, fait l'objet d'une revitalisation urbaine depuis le début des années 2000. De nombreux lieux postindustriels réaffectés hébergent désormais des ateliers d'artistes et espaces culturels, comme l'Espace 251 Nord ou le Créahm. En son sein sont implantés les Ateliers Dony, ouverts depuis mars 2014 dans un vaste entrepôt. Soit 1.400 m² d'ateliers de production pluridisciplinaires : sérigraphie, graphisme, tannerie, ébénisterie, céramique, vitrail, photographie, boulangerie, savonnerie... où les interactions foisonnent.

Propriété de la coopérative Dynamo, le lieu est géré par le Comptoir des Ressources Créatives. Il se veut également ouvert sur le quartier et organise vernissages, projections, ateliers, portes ouvertes, marchés... Par ailleurs, dans la rue Saint-Léonard perpendiculaire, le magasin éphémère Léon proposait jusqu'il y a peu les créations du cru, dans le même espace que L'Amicale des Boulangers, aujourd'hui déplacée dans les murs de l'ancienne boutique d'électroménager Télénord.

Marianne Fagnoul, une des forces vives du quartier et du fameux Carnaval du Nord, vend les produits de la boulangerie artisanale. En marge de son métier de costumière, ralenti depuis le confinement. Elle s'attelle depuis peu à une collection de pochettes et accessoires, en collaboration avec la « tanneuse de poissons » Caroline Caucheteur, qui partage un espace, avec son partenaire, architecte, dans les Ateliers Dony. « Caroline, en accord avec les pêcheries de la région, récupère les peaux des poissons d'élevage, puis les tanne, colore, expérimente pour réaliser des créations inédites dans un cuir fin et résistant », souligne la couturière, qui se réjouit de cette nouvelle expérience.

Dans l'atelier à côté, Benoît Varlet conçoit de la maroquinerie sur mesure et souligne la dynamique de partage au sein des Ateliers : « On y rencontre différents corps de métiers, on collabore sur certaines pièces et on s'échange parfois les clients », sourit-il.

De son côté Nathalie Teuwen, styliste et modéliste, a collaboré avec différentes enseignes et pense à lancer sa propre marque depuis qu'elle dispose d'un atelier propre, et à bas coût. « Après mes études à l'Institut Bischoffsheim, j'ai travaillé chez Champagne & Caviar, une marque de vêtements sexy pour des spectacles, et quand la société a fermé, j'ai hérité des machines, etc. Ici, je continue à faire des retouches pour les magasins Jules et à produire des costumes de cérémonie, notamment en wax pour les mariages coutumiers congolais. » Elle confirme : « Ici, il y a beaucoup d'interactions, on s'échange des pièces qui traînent, on intervient sur certains projets et cet environnement est très stimulant. »

En face, l'auteur de BD et illustrateur et professeur à Saint-Luc Liège Philippe Sadzot se dit aussi très enthousiaste « des échanges amicaux et professionnels », ajoutant qu'il a ici trouvé « la stabilité, avec la possibilité de louer un espace pour travailler, stocker, et qui se trouve dans le quartier où il vit. Je collabore souvent avec le pôle "bois" et avec l'atelier de sérigraphie, on a imprimé des supports de communication pour d'autres ateliers ».

Les Ateliers Dony, fondés sur une base coopérative se révèlent un exemple pertinent de modèle économique-culturel tendant de plus en plus vers l'autonomie. « Si, à un moment, le lieu n'a plus de subsides, ponctue Julie Hanique, il continuera à exister car les gens se connaissent et sont capables de le gérer et de s'organiser avec le propriétaire. L'idée est de consolider ces modèles. »

INFOS :

www.comptoirdesressourcescreatives.be
www.facebook.com/ateliersdony/
solidaritecultureliege.be

LES ÉCHOS FAMILIERS

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Joce Mienniel

The Dreamer

Drugstore Malone © 2021

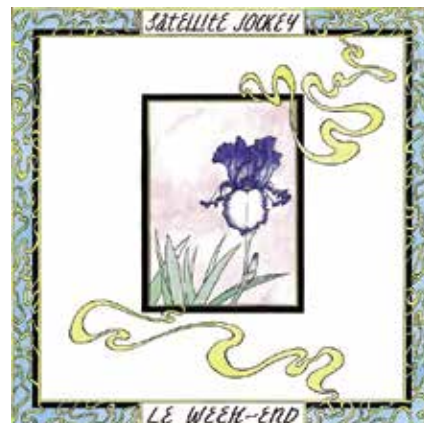
Joce Mienniel appartient à la race des touche-à-tout : flûtiste classique de formation, saxophoniste, compositeur, orchestrateur, producteur, arrangeur, c'est un artiste hors norme et qui embrasse les musiques du monde aussi bien que la musique contemporaine, tout en savourant la gastronomie et la peinture, la danse ou l'art numérique. Son dernier disque, *The Dreamer*, nous entraîne dans une longue épopée cosmique entre rêve, fantasmagorie et onirisme. Au fil de l'album passent les souvenirs d'*Einstein on the Beach* de Steve Reich, de Pink Floyd (avec reprise de *Money*) et Michael Nyman (*The Garden Becoming a Robe Room* tiré de la B.O. du film *Meurtre dans un jardin anglais*).

Satellite Jockey

Le Week-end

Another Record/Creature Production/
Pop Club © 2020

Après s'être adonné à la musique acoustique des années 1960, le groupe Satellite Jockey, bâti autour de Rémi Richarme, fait volte-face. Avec leur départ de la Bretagne pour Lyon, exit l'influence de la pop anglo-saxonne psychédélique au profit d'un revival de la pop électro mécanique estampillée années 1980, agrémentée d'un bain de couleurs plus funky. À la première écoute, on croirait des musiciens à la nostalgie curieuse pour la new wave tricolore à la Elli & Jacno. Ensuite, on se délecte à un jeu de citations musicales où les références jouent avec humour et érudition. C'est léger, désinvolte, mais pourtant bien en phase avec notre réalité actuelle (*Paix sociale*).



- **Sergueï Rachmaninov**
Symphonie n° 1 – Danses symphoniques
 Philadelphia Orchestra – Yannick Nézet-Séguin (direction)
 DG – © 2018 & 2019 © 2021

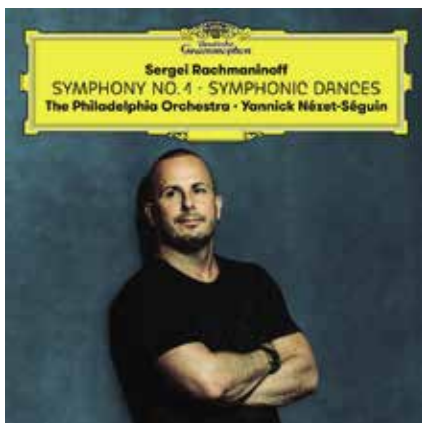
L'Orchestre de Philadelphie a une longue et illustre histoire avec Rachmaninov. Le compositeur russe a enregistré ses concertos pour piano avec l'orchestre, et il lui a offert la création de sa *Troisième symphonie* et de son ultime œuvre pour orchestre, les *Danses symphoniques* (1940). C'est dire l'importance du son de l'orchestre de Philadelphie dans la précision et l'opulence de l'écriture de Rachmaninov, mais aussi dans ses obsessions pour les couleurs sombres, les sonorités de cloches et surtout le thème catholique du *Dies Irae*. Pour Yannick Nézet-Séguin, l'actuel directeur musical de l'orchestre, le maître mot de son interprétation est le rythme et l'impulsion. Ces danses sont aussi une chronique à peine dissimulée des épreuves et des tribulations du compositeur au travers des trois âges de l'homme. La *Symphonie n° 1* fut un échec cuisant lors de la création le 15 mars 1897. Ce désastre provoquera pour son jeune auteur une profonde dépression d'où il ne sortira qu'avec la composition de son *Deuxième concerto pour piano*. Cette symphonie, chargée à ras bord d'intentions, nécessite un chef virtuose qui croit en la valeur de la partition. Tel est le cas ici.

Urban Village
Udondolo
 No Format © 2020

Pendant l'apartheid, des Sud-Africains noirs ont été regroupés dans le ghetto de Soweto pour y travailler. Avec eux, ils ont apporté des musiques de leurs villages d'origine. Cela a contribué à créer un village urbain tentaculaire où toutes les cultures locales se rencontrent et dialoguent. Après avoir vécu la libération de l'apartheid dans les années 1990, Urban Village est fier d'exploiter les espaces culturels qui se sont ouverts à la fin du règne de la minorité blanche. Issus de Soweto, les musiciens d'Urban Village ont d'abord été nourris des musiques house et dance de leur génération. Puis leurs oreilles se sont ouvertes aux sons zoulous plus traditionnels qu'ils entendaient joués par leurs voisins plus âgés. Et ce mélange intergénérationnel s'est transformé en quelque chose de nouveau traduit dans un premier album entre folk et pop. Les plus anciens y retrouveront des sonorités qui faisaient florès à la fin du siècle dernier avec l'isicathamiya, le chant zoulou de Ladysmith Black Mambazo, le Maskandi ou le très dansant Marabi. *Udondolo* nous transporte à travers toutes les couleurs de Soweto vers de nouvelles sources d'une fraîcheur musicale réjouissante.

Ludwig van Beethoven
Missa solemnis
 Polina Pasztircsák (soprano), Sophie Harmsen (mezzo), Steve Davislim (ténor), Johannes Weisser (baryton)
 Freiburger Barockorchester, RIAS Kammerchor, René Jacobs (direction)
 Harmonia Mundi © 2019 & © 2021

Créée il y a près de deux siècles, la *Missa solemnis* de Beethoven reste difficile d'approche. Par l'emploi de structures aux phrases imprévisibles, de contrastes de ton, d'humeur, de texture et de couleur, d'une écriture réputée inchantable pour le chœur et d'une vision théologique très personnelle, cette œuvre est un Himalaya où plus d'un chef s'est égaré en route. « Beethoven était toujours déiste, comme les enfants de son époque à qui on disait que Dieu est partout, autour de nous, dans la nature », nous dit René Jacobs. « Il aimait d'ailleurs se promener la nuit en regardant les étoiles en imaginant Dieu derrière tout cela. Mais il était aussi agnostique, et pas prêt à accepter n'importe quel dogme. C'est pourquoi cette œuvre est forte de mille symboles et s'appuie sur un concept extrêmement intellectuel. » Dans sa besace, le chef gantois nous propose le chant magnifique des solistes, un sens général de la ligne, une clarté rythmique, une transparence des textures et un brio pur des forces en présence et par là nous offre une magnifique occasion de reconsidérer l'élan visionnaire et peut-être légèrement irrévérencieux pour l'Église de Beethoven. ●



BPI (PARIS) : UNE BIBLIOTHÈQUE-MONDE

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
rédacteur à PointCulture

Deux documentaires – le récent *Bibliothèque publique* de Clément Abbey (2021) et *Atelier de conversation* de Bernhard Braunstein (2017) – donnent à voir une institution culturelle foisonnante et accueillante, la Bibliothèque publique d'information, depuis les points de vue de ses usagers.

LE SON DE LA RUCHE

Un indice nous met la puce à l'oreille dès le premier plan de *Bibliothèque publique* – ou même *avant* ce premier plan filmé, dès le premier carton du générique du film : au milieu du brouhaha d'une foule, on distingue hors champ le son d'une béquille venant à intervalles réguliers s'appuyer sur le sol ; puis, quelques secondes plus tard, « l'homme à la béquille », légèrement courbé et portant un lourd sac à dos sur l'épaule, entre lentement dans l'image et vient s'asseoir devant un des moniteurs vidéo de la BPI. Au plan suivant, le premier contact que nous avons avec un autre utilisateur de la bibliothèque, filmé de plus près mais de trois quarts dos, passe par le son du tapotement de ses doigts sur les touches d'un clavier d'ordinateur... Le documentaire de Clément Abbey produit par le Centre Vidéo de Bruxelles sera un film qu'il conviendra autant d'écouter que de regarder.

Dans la conception moderne de sa mission (qui est celle de la Bpi, sinon depuis sa création en 1977, du moins depuis plusieurs décennies) ne limitant pas le champ du savoir aux seuls livres mais l'ouvrant à la presse, à la musique, à l'audiovisuel, au numérique, etc., la bibliothèque est un lieu où un rapport très particulier s'établit entre le son, la

musique et le silence. Un lieu où des centaines de milliers, voire des millions de sons peuvent s'écouter, mais « en silence », individuellement, au casque, dans le respect des autres usagers. Une femme qui rêve de partir s'installer en Italie et est venue consulter des cours d'italien parle au cinéaste de sa découverte de chanteurs d'opéra baroque (« Et là, ça a été comme un monde de confettis, ça a été génial ! »), son visage s'illumine quand elle réécoute la musique dans ses écouteurs, elle chantonne à voix basse, ses mains s'animent et battent la mesure, elle se mue en chef d'orchestre. Un homme envoie par

courrier électronique un de ses propres morceaux à une femme qu'il a rencontrée la veille au soir. Un pianiste classique de passage à Paris vient y jouer Beethoven et Bach au casque, sur un des deux pianos de la bibliothèque. Dans un tout autre registre, plus étonnant, une vieille femme écoute sur YouTube « La Chanson du pyro-barbare » (« Massacre, déchiqueter / Au fil de son hachoir / C'est un pyro-barbare ») ! Par un dispositif aussi simple qu'efficace et intelligent – d'abord faire entendre le son « extérieur », dans l'espace partagé des salles de consultation, puis le son individuel, dans les écouteurs de



Bibliothèque publique © Clément Abbey, Centre Vidéo de Bruxelles 2021



Bibliothèque publique © Clément Abbey, Centre Vidéo de Bruxelles 2021

- chacun –, le cinéaste touche du doigt la relation très singulière entre l'intime et le public qui se tisse en ce lieu très particulier. Qualité d'intimité, de confiance et de confiance encore soulignée dans le film par le caractère chuchoté des entretiens et des moments de parole (toujours ce respect des autres usagers, aussi de la part du cinéaste et de son équipe) et par ce que les différentes personnes acceptent de livrer d'elles-mêmes (leur roman en cours, leur musique, le courriel qu'ils sont en train d'écrire, leurs rêves, leurs passions, etc.). Exprimé par les mots de Clément Abbey lui-même : « Je voulais explorer chez les usagers cet élan vers l'autre, vécu seul au milieu de tous, car je pressentais chez beaucoup une tension entre de fortes émotions privées, d'une part, et l'environnement public dans lequel elles étaient vécues, d'autre part. Au fil des rencontres, nous avons approché chez chacun une parcelle de sacré et d'intime au sein de cet espace profane et anonyme. »

UNE VILLE DANS LA VILLE

L'amatrice de musique baroque, amoureuse de l'Italie, n'aime pas Paris où « tout le monde est dans sa sphère, on se connaît par groupes et on se rencontre par identités, on ne vit pas ensemble, on se croise mais on ne se parle pas ». Un jeune homme, supporteur du Cercle dijonnais, amateur du ballon rond habitué à la défaite, qui utilise un ordinateur de la bibliothèque pour taper le manuscrit de son roman sur le foot regrette que ce sport soit « exclu de la pensée » : « Soit c'est du résultat, soit c'est du néant. Alors que c'est autre chose : de la joie, des couleurs, manger un sandwich. Des choses qu'on peut retrouver ailleurs, mais pas aussi horizontales. »

Même s'ils se croisent plus qu'ils ne se parlent (il y a quand même ces deux amis qui se sont connus là en 1982 et s'y retrouvent plusieurs fois par semaine depuis plus de trente ans), les personnages du film représentent un échantillon bi-

garré et justement assez « horizontal » de la population parisienne : étudiants, passionnés, artistes, sans-abri, visiteurs d'un jour ou de tous les jours. Il y a sûrement des usagers de la Bpi qui n'y sont que dans la perspective d'une mission précise à mener à bien avec efficacité (des études ou une recherche clairement circonscrite dans sa temporalité et son objet), mais Clément Abbey semble avoir pris le parti de se focaliser sur les autres, souvent doués et passionnés, mais qu'on sent légèrement en décalage et en porte-à-faux par rapport aux attentes de la société au dehors. « Une bibliothèque, c'est aussi une perte. Je me sens comme une souris blanche devant un Himalaya », raconte un de ces personnages habités par des soifs de connaissance, des intensités de curiosité, des besoins de vertige qui débordent souvent des cadres socialement acceptés de l'emploi du temps – la semaine pour travailler, le week-end pour les hobbies –, du plan de vie ou de carrière – un âge pour étudier, un âge pour gagner sa vie.

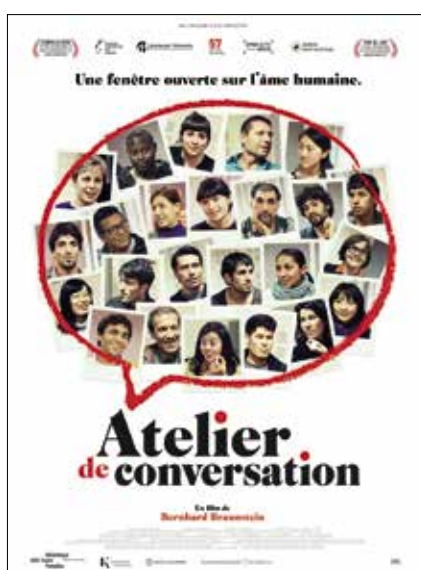


Atelier de conversation © Bernhard Braunstein

UNE PIÈCE DANS LE MONDE

Un autre documentaire, *Atelier de conversation* (Bernhard Braunstein, 2017) est aussi tourné à la Bpi mais il n'est pas sûr qu'un spectateur non averti s'en rende compte avant quelques plans d'ensemble au bout de trois quarts d'heure de film. Même si les deux films partagent l'idée de dresser le portrait d'une institution publique en partant de ses usagers, le parti pris en termes de sujet – et dès lors en termes de choix cinématographiques – de Bernhard Braunstein est assez différent de celui de Clément Abbey. Le documentaire du réalisateur franco-autrichien est à la fois plus resserré (sur une seule pièce, une seule activité de la Bpi) et – dans un paradoxe apparent – encore plus ouvert vers la géographie extérieure (le monde plutôt que Paris).

Il y a un plan au bout de cinq minutes, dont les vingt secondes d'immobilité silencieuse semblent durer beaucoup plus longtemps et qui pose particulièrement bien le propos du film : y est cadrée une pièce relativement exiguë, sans vue vers l'extérieur, fermée par des rideaux sur deux de ses côtés, douze chaises rouges assez *design* disposées en cercle... Bien loin des quelques plans larges de salles de lecture dans le film de Clément



Abbey où l'on compte parfois jusqu'à une centaine de personnes, cet espace clos, à taille humaine, coupé du reste de la bibliothèque, de l'effervescence de Beaubourg et de Paris est « la chambre à eux » dans laquelle chaque semaine a lieu cet atelier de conversation où des hommes et des femmes de tous horizons, parfois arrivés à Paris il y a des années, parfois quelques mois à peine, viennent apprendre le français ou en perfectionner leur connaissance orale par la parole et l'écoute. S'y croisent

des banquiers, des étudiantes, des *ex-pats* aisés, des réfugiés kurdes, afghans, irakiens ou syriens. Il y a peu d'autres cadres ou situations où ils se seraient adressé la parole ou accordé de l'attention. De l'achoppement de ces vécus tellement différents – et de ces niveaux de langue aussi contrastés – naissent parfois des incompréhensions, parfois des silences lourds de sens (comme lorsqu'en trois prises de parole, on passe du discours néolibéral d'un étudiant en école de commerce prônant le soutien à l'économie par la relance de la consommation à la survie sous tente racontée par un réfugié afghan). La simplicité apparente du film fait écho à la simplicité de ces ateliers et permet, par la sobriété cinématographique mise en place, de donner toute l'attention à la beauté de ces moments d'échange. ●

POPULISMES ET DÉMOCRATIE

PAR BERNARD LOBET

journaliste



Qu'est-ce que le populisme ? Sous cette étiquette sont rangés pêle-mêle les mouvements d'extrême droite, la gauche radicale, les anti-masques ou encore les eurosceptiques. Certains confondent aussi populisme et démagogie. La plupart du temps, le peuple est considéré comme un corps politique homogène, qui s'oppose à une élite par définition corrompue. Les responsables politiques qui adoptent une vision populiste se posent en porte-voix de ce peuple qui aurait toujours raison, en particulier contre les corps intermédiaires, les experts ou les élites.

Pour y voir plus clair, plongeons-nous dans le *Que sais-je ?* qui vient de paraître sous la plume du politologue Pascal Perrineau. Il fait le point sur les études les plus récentes, jette un regard panoramique sur les formes de populisme à travers le monde et dans les médias sociaux. Cette idéologie faible a le don de s'insinuer dans des options politiques diverses et parfois opposées. Il existe des populismes de gauche et d'autres de droite. L'utilisation de la notion floue de « peuple » a servi et continuera à servir à d'innombrables projets politiques. Le plus important, selon le politologue, à l'heure où la démocratie subit diverses crises (économiques, sociales, de représentation...), est de prendre en considération les bonnes questions auxquelles les discours populistes n'ap-

portent pas les meilleures réponses. Comment repenser l'autorité, la représentation démocratique, la souveraineté populaire, la place des nations dans le monde, l'expression critique et versatile des citoyens dans une démocratie qui a besoin de confiance durable ?

L'ESPRIT DÉMOCRATIQUE DU POPULISME

Depuis une trentaine d'années, les médias répètent que le populisme serait démagogique et autoritaire, xénophobe et nationaliste. Et si le populisme était plutôt le symptôme de conflits sociaux qui obligent à repenser la démocratie, en fonction d'une crise de la représentation et des institutions établies ?

Afin de mieux appréhender un concept fourre-tout, le sociologue Federico Tarragoni se penche sur l'histoire de l'apparition du phénomène au départ de trois expériences fondatrices : celle des *narodniki* russes (qui cherchent à fonder une démocratie idéale), le People's Party des États-Unis et le populisme latino-américain (où l'utopie démocratique est opposée au gouvernement représentatif en place). Il s'en dégage une conviction forte : le populisme se démarque de la démagogie, du totalitarisme et du nationalisme. Il vise un peuple virtuel, qui reste toujours « à faire » sur la base d'une division originariaire du social

entre dominants et dominés. Il est un mode d'action politique qui destitue la démocratie libérale représentative et achoppe ensuite sur une série d'écueils : leader charismatique, institutionnalisation, polarisation sociale accrue. L'auteur plaide pour un populisme de gauche qui aurait fait le deuil de trois notions : la nation, la souveraineté, la volonté du peuple. Les luttes sociales d'aujourd'hui devraient, selon Federico Tarragoni, pouvoir être rassemblées par leur commune opposition au néolibéralisme.

NÉOLIBÉRALISME

L'économiste David Cayla, dans *Populisme et néolibéralisme*, estime que l'origine des mouvements populistes est à rechercher dans l'articulation complexe entre l'idéal démocratique, qui implique que les peuples décident, et une gouvernance néolibérale qui entend faire des marchés et de la concurrence les arbitres des principales évolutions sociales. Ce néolibéralisme n'est pas le produit d'une idéologie claire, mais d'un faisceau de doctrines fondées sur quelques grands principes adoptés sans recul par les décideurs en tous genres. En pratique, un certain art de gouverner s'est progressivement imposé en se présentant à tort comme héritier du libéralisme et en mettant à son service une pensée économique éprise de modèles indifférents à la complexité sociale. Selon

l'auteur, il est urgent de concevoir un modèle démocratique véritablement émancipateur car c'est en repensant nos politiques en profondeur qu'on répondra au défi des populismes autoritaires. L'« économiste atterré » David Cayla prône une rupture avec la gouvernance néolibérale, le libre-échange et la mise en concurrence de tous contre tous.

LE SPECTRE TOTALITAIRE

Le spectre totalitaire de Roger Sue nous parle, à la manière de Camus dans *La Peste*, d'un virus invisible mais hautement contagieux, symbolisant une société malade de son chômage, de son économie, de ses élites, de ses institutions. La société civile s'est profondément transformée en quelques décennies. Elle a développé une économie de la relation, du service, de la réciprocité, du « bon coin », de l'échange des connaissances et du bien commun qui sert de référence. C'est une articulation totalement nouvelle à laquelle le politique est resté sourd, ne répondant à aucune de ces aspirations à une nouvelle citoyenneté et au renouveau démocratique. Face au risque totalitaire, la société civile doit se repenser comme corps politique, fondement du contrat social, et s'engager dans ses propres organisations, les fameux corps intermédiaires. L'objectif est de recréer un espace commun et de redonner du sens à une citoyenneté partagée, sans laquelle la démocratie vire à la tyrannie.

L'ULTRA-DROITE

Deux journalistes (Jean-Michel Décugis, Marc Leplongeon) et une romancière (Pauline Guéna) ont uni leurs plumes pour décrire ce qu'ils appellent *La Poudrière*. Ils sont allés à la rencontre de groupuscules sans chef mais prêts à en découdre très violemment. Il s'agit d'environ trois mille personnes, parmi lesquelles on trouve de vieux skinheads, des survivalistes, des identitaires, des néonazis, des hooligans ou encore des théoriciens du « grand remplacement », une théorie complotiste selon laquelle il existe un processus délibéré de substitution de la population française et européenne par une population non européenne. Le sentiment d'injustice et d'incompréhension, la violence, la marginalité, l'attrance pour les armes sont autant de points communs de cette ultra-droite. Les services de renseignement français surveillent la menace de près. Ils craignent les « entreprises individuelles terroristes », autrement dit les loups solitaires. Ce décryptage des dossiers policiers et judiciaires nous instruit sur les réseaux, les complots, les multiples obsessions de l'ultra-droite. Une question angoissante pointe une fois le livre refermé : suffit-il vraiment d'une étincelle pour faire exploser cette poudrière ? On ose espérer que la guerre civile n'aura pas lieu.

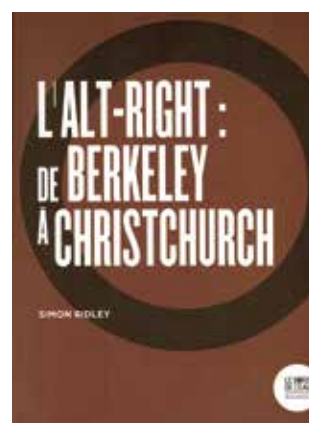
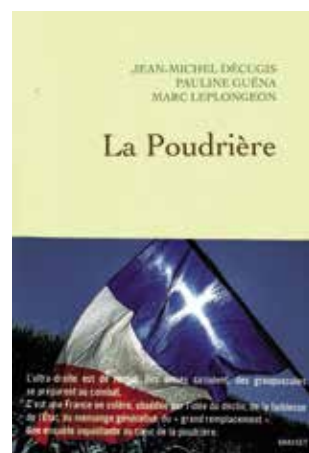
Dans *La bête a-t-elle mué ?*, Julien Dohet et Olivier Starquit font le point sur les nouveaux visages de l'extrême droite. Celle-ci a une vision de la société et un

corpus idéologique cohérents au fil de l'histoire : le rejet des Lumières et de leur idéal égalitaire et de progrès au profit d'une hiérarchie inégalitaire, naturelle et immuable. Les deux syndicalistes de la FGTB évoquent ensuite les changements survenus au tournant des années 2000, en se focalisant sur l'évolution de l'extrême droite belge des vingt dernières années. Un dernier chapitre insiste sur la nécessité de muscler la social-démocratie, en recul depuis quarante ans. Et de citer cette phrase de George Orwell : « Quand l'extrême droite progresse chez les gens ordinaires, c'est d'abord sur elle-même que la gauche devrait s'interroger. »

Autre forme d'ultra-droite, l'*alt-right*, droite alternative américaine, correspond à la mutation technologique d'une ancienne forme de racisme, de sexisme et de divers préjugés, renouvelés et fortifiés grâce au médium digital et à sa mise en réseau du monde. Cette idéologie se définit par son extrémisme et sa globalité. Elle a pour cadre l'université. Le sociologue Simon Ridley, dans *L'alt-right : de Berkeley à Christchurch*, nous rappelle les violences dont ont été le théâtre El Paso, Christchurch et Charlottesville.

L'ULTRA-GAUCHE

La violence n'est pas l'apanage des mouvements de droite, comme nous le rappelle Christophe Bourseiller dans sa *Nouvelle histoire de l'ultra-gauche*. Il y est question des zadistes, « Black





► blocs », situationnistes, gauches communistes, marxistes libertaires, anarchistes-communistes et beaucoup d'autres encore. Par-delà ces désignations foisonnantes, cette nébuleuse forme un seul et même courant qui prend son origine vers 1920 et se positionne à gauche de l'extrême gauche pour en faire la critique. L'ultra-gauche s'oppose à toute forme d'autoritarisme et cultive la violence révolutionnaire. Ses militants se retrouvent parmi les infiltrés, les provocateurs et les casseurs qui affrontent les policiers dans les manifestations, ferrailent au nom des Gilets jaunes, des sans-papiers, des altermondialistes, etc.

L'ŒIL DE L'ÉTAT ET L'OISEAU BLEU

Pourquoi, malgré des intentions parfois sincères, les États modernes ont-ils si souvent malmené leurs populations ? James C. Scott répond dans *L'Œil de l'État*. Ce livre écrit en 1997 vient d'être traduit. L'anthropologue s'intéresse à tout ce que la modélisation d'État tente de réprimer. Il parle de « haut-modernisme » pour qualifier les « grandes utopies d'ingénierie sociale du XX^e siècle », qui ont en commun de chercher à simplifier la nature et la société pour les rendre lisibles et les ordonner au service d'un pouvoir. Et d'évoquer, en exemple, la sylviculture développée au XVIII^e siècle, qui rend la forêt « scientifique » plus facile à gérer... mais aussi plus fragile, du fait de la monoculture, l'uni-

formisation des poids et des mesures, la planification urbaine avec le Paris d'Hausmann ou l'exemple de Brasília. Pourquoi, malgré les moyens colossaux mis en œuvre, les grands projets de développement ont-ils si tragiquement échoué ? À partir d'une large palette d'études de cas, Scott dénonce ces entreprises de planification autoritaire qui finissent par appauvrir et étouffer le monde physique et social. Ces projets tendent à négliger les mécanismes et les processus informels d'ajustement pourtant essentiels à la préservation d'ordres sociaux viables. À l'encontre de ces approches autoritaires, Scott défend le rôle de formes de savoirs plus modestes, étroitement liées à l'expérience pratique et davantage capables d'adaptation aux circonstances.

Autre risque pour la démocratie : Twitter. Samuel Laurent a découvert Internet à 12 ans. Il est devenu blogueur à 24 ans. Il s'est inscrit sur Twitter en 2008 et a créé les décodeurs du journal *Le Monde*. En 2019, après deux années de harcèlement, il quitte l'oiseau bleu sauf pour y trouver de l'info et faire de la publicité pour son travail. Il constate que Twitter est devenu le lieu où l'information se fabrique mais aussi une plateforme qui permet de manipuler les opinions, de faire connaître voire d'élire des démagogues. Ce réseau est prompt à « écarter les nuances, les faits et le contexte au profit de la condamnation morale, de l'indignation permanente, du harcèlement en bande organisée ». ●

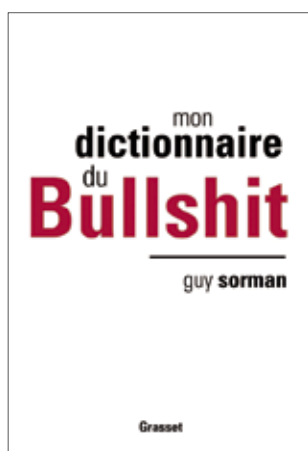
- **Pascal PERRINEAU**, *Le populisme*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2021, 122 pages, 9 €.
- **Federico TARRAGONI**, *L'esprit démocratique du populisme*, La Découverte, 2019, 371 pages, 23,85 €.
- **David CAYLA**, *Populisme et néolibéralisme. Il est urgent de tout repenser*, De Boeck Supérieur, 2020, 300 pages, 19,90 €.
- **Roger SUE**, *Le spectre totalitaire. Repenser la citoyenneté*, Les Liens qui libèrent, 2020, 172 pages, 15 €.
- **Jean-Michel DÉCUGIS**, **Pauline GUÉNA**, **Marc LEPLONGEON**, *La Poudrière*, Grasset, 2021, 235 pages, 19,10 €.
- **Julien DOHET**, **Olivier STARQUIT**, *La bête a-t-elle mué ? Les nouveaux visages de l'extrême droite*, Bruxelles, Cahiers d'Action Laïque, 2020, 101 pages, 10 €.
- **Simon RIDLEY**, *L'Alt-right : de Berkeley à Christchurch*, Le Bord de l'eau, 2020, 183 pages, 22 €.
- **Christophe BOURSEILLER**, *Nouvelle histoire de l'ultra-gauche*, Cerf, 2021, 388 pages, 24 €.
- **James C. SCOTT**, *L'Œil de l'État. Moderniser, uniformiser, détruire*. La Découverte, 2021, 540 pages, 28 €.
- **Samuel LAURENT**, *J'ai vu naître le monstre : twitter va-t-il tuer la #démocratie ?*, Les Arènes, 2021, 233 pages, 19 €.

A lire aussi :

- **Jean-Pierre JOUYET**, *Lenvers du décor*, Albin Michel, 2020, 317 pages, 21,85 €.

VRAIS MÉDIAS VERSUS FAKE NEWS

PAR THOMAS CASAVECCHIA
journaliste au *Soir*



Les médias traditionnels sont en danger face à des outils numériques qui les remplacent de plus en plus. Les réseaux sociaux et leurs algorithmes axés sur la viralité permettent la diffusion très large de toutes les idées, y compris les plus folles.

HISTOIRE DES MÉDIAS

La tâche n'est certainement pas simple : résumer cinq cent mille ans d'histoire des médias et de la communication en moins de cinq cents pages relève de l'exploit. Et Jacques Attali le relève haut la main. Au fil de ces petites histoires qui font la grande, l'intellectuel retrace l'histoire de l'information. Ceux qui la fabriquent, ceux qui la diffusent et ceux qui l'utilisent.

On se rend compte rapidement que, pour l'auteur, l'information libre, accessible à tous, comme on la vit depuis plus d'un demi-siècle risque finalement de n'être qu'une parenthèse dans l'histoire de l'humanité. Celle-ci est en effet largement menacée. Les réseaux sociaux et plus largement les GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft) risquent bien d'enfoncer le dernier clou de leur cercueil. Comme beaucoup de penseurs, Jacques Attali plaide ici pour leur démantèlement. À grand renfort d'algorithmes, ces plateformes enferment chacun dans ses certitudes et sacrifient bien souvent la vé-

rité sur l'autel de la viralité. Pour l'auteur, il ne fait aucun doute que ces acteurs sont très largement responsables de l'épidémie de « fake news » que le monde a connue ces dernières années ou encore de l'inquiétant succès des mouvements complotistes.

L'analyse que fait Jacques Attali de l'histoire des médias est troublante de vérité. Et l'avenir qu'il nous promet est en tout cas plutôt sombre. Pour ne pas dire apocalyptique. Financièrement, on imagine mal comment les médias et la presse pourraient en effet échapper à la catastrophe annoncée.

HOLOGRAMME OU MIRAGE ?

Les GAFAM, eux, ont encore de beaux jours devant eux. Facebook, Microsoft et Google sont par exemple déjà en train de promettre une nouvelle révolution dans les modes de communication : la réalité mixte. Pour l'auteur, dans un avenir plus ou moins proche, on pourra par le biais de la réalité augmentée et de la réalité virtuelle vivre des événements à distance en direct. Et même se voir transporter dans des événements fictifs holographiques impossibles à distinguer de la réalité. Si les hologrammes constituent effectivement une des prochaines avancées de la réalité mixte, difficile d'abonder totalement dans son sens tant ces technologies sont encore loin de se

substituer à la réalité.

À la lettre « G » de son *Dictionnaire du Bullshit*, Guy Sorman aborde lui aussi la question des GAFAM. En revanche, contrairement à Jacques Attali, son ton est bien plus laudatif. Alors qu'il est de bon ton de critiquer les sociétés géantes, de l'informatique, l'essayiste, souligne l'aide précieuse qu'ont représentée ces entreprises lors des très longs mois de confinement.

D'ailleurs, au fil des pages, Guy Sorman va souvent à contre-courant de ce qu'il appelle la pensée unique. « Bullshit » est ici à prendre au sens d'idées reçues. À la manière d'un Flaubert, Guy Sorman s'attaque, non sans humour et une certaine ironie aux idées reçues qu'il juge bien souvent idiotes.

Il s'éloigne ainsi des considérations très actuelles quant au déclin. De la société, de la famille, de la morale. Selon lui, la crise est permanente. Il tacle ainsi les intellectuels qui ont pignon sur rue et répètent à l'envi que l'immigration, le féminisme ou l'irrespect de la jeunesse font peser les pires risques sur nos sociétés.

Son dictionnaire est tout personnel ; en pourfendant la pensée « bullshit », l'auteur estime possible qu'il amène au lecteur ses propres biais. Fidèle à ses convictions (ultralibérales), il se montre à la fois très progressiste sur les questions sociales et particulièrement acide sur les volontés d'un État fort.

Il se montre aussi particulièrement provocateur, un peu ►



► « troll » comme on dirait sur la toile. Sur les mouvements collapsologues, ou les manifestations pour le climat par exemple, il peut même se montrer sec. « Sainte Greta », pour lui, une ado manipulée par ses parents militants et que s'empresse d'adouber l'ensemble du monde écologiste européen. L'auteur parle même de « millénarisme théologique vert ».

Ce dictionnaire, essentiellement rédigé en pleine période Covid, est particulièrement rafraîchissant et se laisse dévorer un sourire au coin des lèvres.

LES THÉORIES DU COMLOT, PLUS POPULAIRES QUE JAMAIS

Tout aussi distrayant, quoique beaucoup plus inquiétant, *Incroyables, mais faux !* se penche quant à lui sur les théories du complot. Ce n'est un secret pour personne : la Terre est plate, les fumées d'avion empoisonnent le monde entier, JFK a été assassiné par la CIA, tout comme Marilyn Monroe ou encore Bob Marley. Hitler, lui, ne s'est pas suicidé, mais a coulé des jours heureux sur les plages sud-américaines. Absurde ? Oui, complètement. Et pourtant, ces théories fumeuses trouvent toujours des adeptes.

Dans ce recueil de théories du complot, Vincent Quivy, journaliste et historien prolifique à qui on doit de nombreuses biographies, mais aussi un ouvrage décortiquant les théories du complot entourant l'assassinat de JFK, se penche sur toutes les théories les plus popu-

lares du moment. Moqueur, le journaliste explique les origines de ces histoires à dormir debout. Et souvent, le point de départ de ces théories consiste en des personnes à l'expertise un peu douteuse qui analysent des documents et arrivent à lire entre les lignes. Souvent même un peu trop.

Il est certain que ce recueil n'aidera personne à comprendre les mécanismes qui sous-tendent l'apparition et le succès de théories du complot parfois drôles et toujours farfelues. Toutefois, pris pour ce qu'il est, *Incroyable, mais faux !* distrait, amuse parfois et... interroge souvent. Comment expliquer que des théories qui ne reposent souvent sur rien de concret trouvent un public ? Cet ouvrage, comique dans un sens, pourrait même faire rire aux éclats si certaines théories – comme celle du pizzagate – n'étaient pas si dramatiquement populaires et ne conduisaient à des drames. L'attaque du Capitole américain par des supporters de Trump, des suprémacistes blancs et des partisans de QAnon l'a encore démontré en janvier dernier.

Si de nombreuses théories fumeuses peuvent faire lever un sourcil de surprise et impriment des rictus en raison de leur absurdité, ce qui surprend le plus, c'est la prise de conscience, d'à quel point ces théories sont ancrées dans la culture populaire. Qui n'a jamais entendu parler des reptiliens qui prennent l'apparence humaine et tirent les ficelles du monde ? Preuve s'il en fallait que ces théories continuent leur bonhomme de chemin. Qu'ils croient ou non à

leurs théories, ceux qui véhiculent ces idées de complot ont souvent recours à des techniques de manipulation bien connues, à des arguments fallacieux. Et la propagation de ces arguments est très accélérée par les nouvelles technologies de communication et d'information.

Pour Luc de Brabandere, les sophistes n'ont jamais vraiment disparu. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir un journal ou d'allumer la télévision. Les exemples de recours aux sophismes et aux arguments fallacieux sont légion dans le débat public. En revanche, Internet leur a offert un terrain de jeu extrêmement conséquent.

L'ouvrage du philosophe est d'ailleurs un guide parfait pour apprendre à déceler les éléments qui, dans un discours, tentent de balayer tout esprit critique afin d'imposer des arguments. Avec force exemples, *Petite philosophie des arguments fallacieux* permet au lecteur de ne pas se laisser duper si facilement.

Le livre n'est pas qu'un almanach des différentes formes de tromperies, il est également une réflexion très accessible sur la manière dont tout un chacun peut se protéger contre ces arguments fallacieux et quel travail sur soi est nécessaire pour ne pas succomber à ces faux arguments.

Dans un second temps, l'auteur se penche sur l'impact qu'ont eu les nouvelles technologies et particulièrement Internet sur le recours à ces arguments. Pour l'auteur, le Web « a changé les règles du jeu ». Avec lui sont apparus les « cyber-sophistes ». Il appartient

donc à chacun de devenir « cyberphilosophe ».

On dit souvent que le réseau n'est ni bon ni mauvais, mais, pour le philosophe, la toile est tout et son contraire. Le pire y côtoie le meilleur, le vrai y prend autant de place que le faux. Selon lui, Internet est donc bon *et* mauvais.

Les algorithmes aujourd'hui permettent par exemple de cibler précisément les personnes auxquelles on veut transmettre une fausse information. Ainsi, les nouvelles technologies permettent un renouveau de ces pratiques ancestrales. Un phénomène d'autant plus fort que le phénomène des bulles de filtres empêche beaucoup de remises en question. Difficile d'exercer son esprit critique quand les algorithmes regroupent tous les internautes en fonction de leurs croyances. Leurs biais sont alors confortés et ils prendront ce qu'ils aiment pour le vrai au lieu d'aimer ce qui est vrai.

LES ENFANTS, PREMIÈRES VICTIMES ?

Puisque l'on peut désormais faire parvenir de fausses informations sur l'Europe aux internautes les plus eurosceptiques, ou des théories du complot à des personnes extrêmement hostiles à l'État, Internet est devenu ce que l'auteur appelle « une arme de persuasion massive ».

Si l'on ajoute à cela le fait que, sur Internet, l'assentiment donne bien davantage de poids que les arguments eux-mêmes, on prend conscience que distinguer le vrai du faux n'a que peu d'importance pour les plateformes du Web. Seul

compte le temps de cerveau disponible.

Et les enfants n'échappent malheureusement pas à cette bataille pour accaparer notre attention. C'est tout le sujet abordé par Fabien Lebrun dans un pamphlet qui va à contre-courant des discours habituels sur les risques que les écrans font courir aux plus jeunes. Dans *On achève bien les enfants*, l'auteur dénonce la destruction pure et simple de l'enfance par les écrans.

Pour lui, les écrans (télévisions, smartphones, jeux vidéo et ordinateurs) ont été imposés par le capitalisme numérique au détriment, notamment, des plus jeunes. Il commence par dresser le constat d'une surexposition précoce des enfants aux écrans et aux effets néfastes que cette exposition peut avoir sur leur développement : retard de la parole, troubles cognitifs, addiction, troubles comportementaux, troubles du sommeil, etc. L'auteur cite de nombreuses études en référence, mais force est de constater que la plupart d'entre elles sont datées et que les sources citées sont rarement scientifiques.

En outre, après plus d'un an de crise sanitaire, il semble difficile de critiquer avec autant d'aplomb les écrans. Avec les confinements successifs, c'est bien souvent via ces écrans que les jeunes ont pu garder contact avec leurs camarades et leurs proches. Au-delà du confinement, Fabien Lebrun note avec horreur que les écrans chez les jeunes sont bien souvent synonymes d'amusement. « Car la quasi-totalité du temps consacré aux écrans par les enfants

relève de divertissements faits d'échange de photos, d'envois de SMS et de discussions sur réseaux sociaux. » En outre, nos jeunes consomment en ligne films, séries, jeux vidéo et divertissement. Difficile de ne pas partager ce constat. Mais peut-être le jeu, le divertissement culturel et les interactions sociales ne sont-ils pas aussi problématiques que semble le penser l'auteur. Et particulièrement lorsque la quantité et la qualité des contacts sociaux sont réduits à peau de chagrin. Toutes les critiques avancées par l'auteur ne sont pour autant pas à jeter avec l'eau du bain. S'il peut parfois sembler excessif, il rappelle qu'il existe un consensus scientifique sur les risques liés aux écrans et à leur abus. Il peut donc constituer une efficace piqûre de rappel.

Par ailleurs, Fabien Lebrun s'attaque dans la dernière partie de son livre à un autre sujet : l'exploitation des enfants pour la construction de ces écrans. Que ce soit en Chine ou au Congo, il dénonce le travail forcé des enfants dans les mines, permettant la création des appareils high-tech consommés chez nous ainsi que leur assemblage. Des faits qui sont largement documentés, mais qui suscitent étonnamment peu d'indignation dans nos contrées. ●

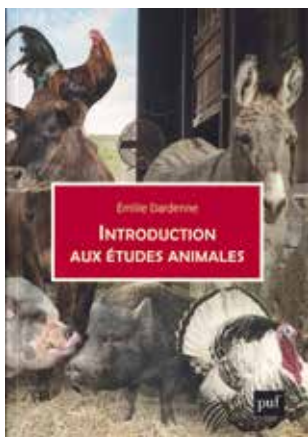
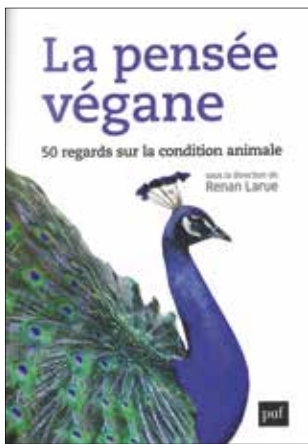
- › Jacques ATTALI, *Histoires des médias : des signaux de fumée aux réseaux sociaux, et après*, Fayard, 2021, 499 pages, 23 €.
- › Guy SORMAN, *Mon dictionnaire du Bullshit*, Grasset, 2021, 396 pages, 24 €.
- › Vincent QUIVY, *Incroyables mais faux ! Histoires de complots de JFK au Covid-19*, Seuil, 2020, 342 pages, 22,50 €.
- › Luc DE BRABANDERE, *Petite philosophie des arguments fallacieux*, Eyrolles, 2021, 165 pages, 14 €.
- › Fabien LEBRUN, *On achève bien les enfants : écrans et barbarie numérique*, Le Bord de l'eau, coll. « Altérité critique », 2020, 173 pages, 16 €.

À lire également :

- › Anne-Cécile ROBERT, *Dernières nouvelles du mensonge*, Lux, coll. « Lettres libres », 2021, 212 pages, 14 €.
- › Jean-Antoine DUPRAT, *Fake news : mode d'emploi*, « L'Esprit du temps », 2018, 209 pages, 19 €.
- › Patrick CLERVOY, *Vérité ou mensonge*, Odile Jacob, 2021, 294 pages, 21,90 €.

L'HOMME : UN ANIMAL (PAS) COMME LES AUTRES ?

PAR MICHEL BOUGARD
historien des sciences



À l'entrée « Homme » de son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1817), le naturaliste français Lamarck écrivait : « On dirait que l'homme est destiné à s'éteindre lui-même après avoir rendu le globe inhabitable. » Déjà ! C'est aussi le XIX^e siècle qui a vu la publication de *L'Origine des espèces* par Charles Darwin (1859) avec la fin d'un être humain « possesseur de la nature ». Aujourd'hui, c'est une autre question existentielle qui est posée à l'homme : quelle est sa place dans la nature, vis-à-vis du monde animal et de sa propre animalité.

Une réponse à ces interrogations est peut-être à trouver dans la superbe exposition sur *Les origines du monde* (au musée d'Orsay jusque février 2021 et au musée des Beaux-Arts de Montréal de mars à juin 2021). Le catalogue éponyme de cette exposition rassemble les contributions d'historiens des sciences et de l'art autour de cette nature dévoilée à la fois par la science et l'art. Un des thèmes abordés est la découverte du temps de la nature, c'est-à-dire la mise en évidence de l'antiquité du monde, celle des temps géologiques comme celle de la préhistoire humaine. Dans ce dernier contexte, on doit signaler l'essai de la préhistorienne Marylène Patou-Mathis (CNRS), véritable

histoire de « l'invisibilité des femmes » qui a réservé à celles-ci un rôle biologique, passif et marginal, mythe sexiste qui s'est aussi imposé dans les recherches sur la préhistoire de l'humanité. Dans son essai, la préhistorienne française montre que les femmes de la préhistoire chassaient comme les hommes, fabriquaient autant des outils que des parures, et construisaient des habitats. La préhistorienne veut défendre une « archéologie du genre » en déconstruisant les argumentaires sexistes qui sont plus idéologiques que scientifiques, le patriarcat n'ayant aucune assise anthropologique.

L'ANIMALITÉ HUMAINE

Dans son ouvrage désormais célèbre, *La libération animale* (1975, 2012), le philosophe australien Peter Singer explique pourquoi on devrait toujours dire « les êtres vivants non humains » pour désigner les « animaux », et « êtres vivants humains » pour nous désigner. L'ensemble des êtres vivants étant composé d'animaux (et de végétaux !). Depuis peu, diverses recherches interdisciplinaires (« animal studies ») ont entrepris de mieux comprendre nos représentations des animaux et les relations entretenues par les êtres humains avec eux. Dans son essai (*Introduction*

aux études animales), Émilie Dardenne veut combler un vide en espérant mettre au jour le fait que l'identité des animaux autres qu'humains, mais aussi leurs rôles et les catégorisations dont ils font l'objet, sont le fruit de constructions sociales et idéologiques : les animaux sont des compagnons, des ressources alimentaires, des victimes, etc. Les divers chapitres abordent la domestication et l'élevage, l'éthique animale, le droit animalier, la question du bien-être animal, les mouvements de défense des animaux.

En lien direct avec le respect des « êtres vivants non humains », il y a bien sûr le véganisme. Professeur de littérature à l'Université de Californie, Renan Larue a réuni les contributions d'une cinquantaine de philosophes, sociologues, théologiens, psychologues, juristes et militants de la cause végane. L'essai rassemble ainsi des textes dont les titres couvrent l'alphabet, de A à Z, d'abolitionnisme à zoopolis. L'objectif est de proposer les aspects variés du véganisme, sous l'angle de disciplines différentes, comme autant de regards sur la condition animale. Bien au-delà du cadre des pratiques alimentaires (et loin aussi des débats animés autour des pratiques véganes), les questions soulevées par les auteurs veulent éclairer la nature singulière

de notre espèce, les dangers sanitaires et environnementaux qui la guettent, et aussi nos éventuels devoirs vis-à-vis des « autres habitants vivants de notre planète ».

CE QUE LA NATURE NOUS DIT, ET CE QU'ON DIT DE LA NATURE

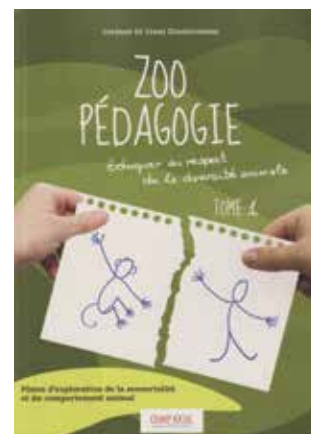
C'est à un autre discours, plus étonnant, que vous devez vous attendre à la lecture du nouvel ouvrage de Laurent Huguelit (*Mère*). Ce dernier, chamane (suisse) et adepte du bouddhisme, s'est rendu en Amazonie péruvienne (début de 2016) avec le projet d'y faire une retraite en pleine forêt, isolé du reste du monde. Cet isolement s'accompagna de restrictions comportementales et alimentaires, ainsi que de la prise de plantes médicinales et « visionnaires » préparées par des chamanes indiens. C'est au cours de ces séances « sous influence » que l'auteur dit que « Mère Forêt » se serait adressée à lui « avec une voix douce et végétale » en lui demandant d'écrire pour elle afin que son message soit entendu dans le monde des hommes. Voilà ! Tout ce qu'a écrit L. Huguelit dans ce livre, ce serait la forêt amazonienne qui l'aurait dicté à l'auteur. On vous laissera juge de considérer ce récit comme une belle fable sur la nature ou comme une expérience chamanique provoquée par des hallucinogènes. Revenons à l'actualité éditoriale avec plusieurs livres qui ont comme points communs l'association de l'art et de la science, ainsi que la défense de la diversité indispensable des formes de vie dans la na-

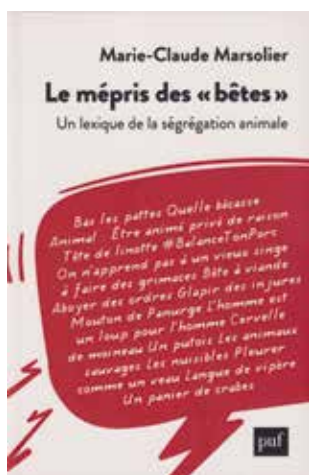
ture. Avec beaucoup d'humour, la biologiste Marie-Claude Marsolier propose un essai sur la ségrégation animale. Elle explique comment notre langue marque une opposition fondamentale entre les humains et les (autres) animaux. C'est ainsi qu'à l'aide de métaphores et d'expressions diverses nous avons pris l'habitude de présenter les « bêtes » comme des êtres sans valeur, stupides, méchants et sales. La biologiste met aussi en évidence que les termes dévalorisants utilisés va de pair avec l'acceptation des violences physiques dont les animaux sont victimes.

LA BEAUTÉ DANS LA NATURE

Une autre biologiste, Christiane Nüsslein-Volhard (prix Nobel de médecine en 1995), se penche sur l'évolution de l'esthétique en biologie. Son projet est de comprendre comment les couleurs et les formes rencontrées dans la nature sont apparues et ont pu se modifier, et quelles fonctions ces caractéristiques esthétiques occupent dans la vie sociale des animaux. Même si la « beauté » n'est pas un concept scientifique (notamment parce qu'elle n'est pas mesurable), on peut penser, avec l'autrice, que le ressentiment qu'on éprouve face à la beauté des plantes et des animaux exerce une fonction équivalente dans la nature à celle de l'art dans la culture humaine. La beauté dans la nature peut aussi se rencontrer de façon inattendue. Marion Zilio, docteure en esthétique et critique d'art, l'a trouvée chez les larves !

Elle vient de livrer un essai qui est à la fois esthétique, éthique, politique et économique, nourri d'art et d'entomologie. Un ouvrage qui vous fait aimer les grouillements larvaires. Sans doute parce que ceux-ci sont au cœur des transformations permanentes de la vie et que la putréfaction dont les larves sont le symbole est l'image même de cette vie (re)naissant de la mort. C'est ainsi que les formes les plus hideuses de la nature peuvent donner naissance au plus beau. Autres mal-aimés de la nature : les lichens. On les décrit souvent comme « lépreux », « pustuleux ». On les marginalise parce qu'ils ne sont ni des plantes ni des animaux. Vincent Zonca les présente comme des « êtres vivants qui se situent en marge, en résistance ». Dans son essai, cet écrivain associe ses centres d'intérêt (l'écologie et l'art contemporain) pour nous offrir ce qu'il a pu apprendre sur les lichens. Mi-algues, mi-champignons, les lichens ne se laissent enfermer dans aucune catégorie et nous invitent à revoir notre conception du vivant. Après les larves et les lichens, voilà que les protistes s'invitent dans les publications récentes. Ces êtres microscopiques unicellulaires qu'on trouve partout jouent un rôle essentiel dans les grands équilibres de la nature. Catherine Jessus et Vincent Laudet proposent de découvrir la vie, l'œuvre et les travaux du zoologiste Édouard Chatton (1883-1947) qui fut fasciné par la beauté étrange et mystérieuse de ces protistes. Ce livre est merveilleusement





► illustré par les dessins réalisés par Chatton, des originaux qui sont à la fois des documents scientifiques et de véritables œuvres d'art, des documents colorés, fruits d'un subtil mélange de beauté et d'exactitude expérimentale.

ZOOPÉDAGOGIE

Zoologiste et pédagogue, Corinne Di Trani Zimmermann a toujours voulu inciter les citoyens à se rapprocher de la nature à partir de la fréquentation de zoos. Elle vient de publier le premier tome de *Zoo pédagogie* qui entend éduquer au respect de la diversité animale à partir de diverses pistes d'exploration sensorielle du comportement animal. Une invitation à réapprendre à percevoir la nature à l'aide de tous nos sens et de reconnaître la diversité comme une nécessité. Cette diversité est aussi présente dans la sexualité animale. Spécialiste de l'évolution des comportements (CNRS), Emmanuelle Pouydebat a demandé à l'illustratrice Julie Terrazoni de collaborer à un ouvrage qui est devenu un brillant essai de zoologie doublé d'un splendide livre d'art. Le thème du livre est le monde de la sexualité animale où tout, des organes génitaux jusqu'aux comportements lors de la reproduction, n'est que diversité. Vous partirez ainsi à la découverte des pénis géants, doubles, à crochets, voire les détachables. Vous apprendrez aussi, entre autres, que le sexe du canard colvert a la forme d'un tire-bouchon et que cet oiseau est un des plus grands « violeurs » de la gent ani-

male. Et vous serez bien surpris.e de constater la multitude de pratiques sexuelles chez les « êtres vivants non humains », mettant ainsi en exergue ce constat bien connu : « Tous les goûts sont dans la nature ». ●

► Collectif (sous la direction de Laura BOSSI), *Les origines du monde. L'invention de la nature au XIX^e siècle*, Musée d'Orsay-Gallimard, 2021, 384 pages, 45 €.

► Marylène PATOU-MATHIS, *L'homme préhistorique est aussi une femme : une histoire de l'invisibilité des femmes*, Allary, 2020, 352 pages, 21,90 €.

► Émilie DARDENNE, *Introduction aux études animales*, PUF, 2020, 312 pages, 22 €.

► Renan LARUE (dir.), *La pensée végane : 50 regards sur la condition animale*, PUF, 2020, 656 pages, 29,50 €.

► Laurent HUGUÉLIT, *Mère. L'enseignement spirituel de la forêt amazonienne*, illustrations d'Angéline Bichon, Mama, coll. « Chamanismes », 2019, 484 pages, 25 €.

► Marie-Claude MARSOLIER, *Le mépris des « bêtes ». Un lexique de la ségrégation animale*, PUF, 2020, 176 pages, 17 €.

► Christiane NÜSSEIN-VOLHARD, *De la beauté des animaux*, Samsa, 2021, 128 pages, 19 €.

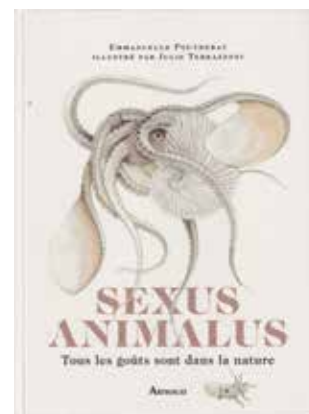
► Marion ZILIO, *Le livre des larves : comment nous sommes devenus nos proies*, PUF, coll. « Perspectives critiques », 2020, 204 pages, 17 €.

► Vincent ZONCA, *Lichens : pour une résistance minimale*, Le Pommier, coll. « Symbiose », 2021, 328 pages, 22 €.

► Catherine JESSUS & Vincent LAUDET, *Les vies minuscules d'Édouard Chatton*, CNRS, coll. « Étonnant vivant », 2020, 288 pages, 29 €.

► Corinne DI TRANI ZIMMERMANN, *Zoo pédagogie : éduquer au respect de la diversité animale*, Champ social, 2020, 200 pages, 22 €.

► Emmanuelle POUYDEBAT, *Sexus animalus : tous les goûts sont dans la nature*, illustré par Julie Terrazoni, Arthaud, 2020, 184 pages, 19,90 €.



PLANÈTE TERRE : STOP OU ENCORE ?

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire, Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg

Quel est notre futur ? Quel est celui de notre planète ? Quel est l'avenir de l'espèce humaine ? Nul ne sait répondre avec certitude à ces interrogations. Nous avons cependant tous conscience que les voies que nous avons exploitées et surexploitées jusqu'à présent ne sont pas soutenables, sur le long terme et pour le plus grand nombre. Plusieurs livres récents ont analysé cette problématique sous divers angles et points de vue. Chaque livre présenté ci-après nous aide à prendre conscience, à comprendre et à agir en meilleure connaissance de cause.

ANTHROPOCÈNE

Un lecteur qui s'interroge sur l'avenir de l'humanité, sur les problématiques écologiques actuelles et futures s'enrichirait sans doute par un arrêt sur le catalogue des éditions du Seuil et en particulier sur la collection « Anthropocène ». Cette collection a été lancée en 2013 par son futur directeur, Christophe Bonneuil, avec un ouvrage inaugural : *L'événement anthropocène*. Pour son auteur, historien des sciences, chargé de recherches au CNRS, avec le début du XXI^e siècle, l'humanité est entrée dans une

nouvelle ère, celle d'une révolution thermo-industrielle imposée par l'espèce humaine à toutes les espèces. Convaincu que ce modèle civilisationnel est insoutenable sur le moyen et le long terme, Bonneuil a choisi d'interroger, au moyen des livres qu'il publie dans cette collection, les enjeux écologiques globaux, l'avenir de la planète. Chercheurs, scientifiques, acteurs d'alternatives et de luttes socio-écologiques s'y côtoient, analysant le climat, les maladies chroniques, la biodiversité, la gestion des déchets, en Europe et dans la plupart des régions du monde.

Fin 2020, deux titres incontournables et totalement différents ont trouvé place dans cette collection qui compte à présent vingt-trois titres.

Le premier est une anthologie de textes, d'articles et d'interventions d'un philosophe pluriel et visionnaire, décédé en 2007. Sélectionnés et présentés avec soin par les deux spécialistes de son œuvre, l'une sociologue, l'autre historien, les extraits choisis révèlent la vision prophétique de son auteur. André Gorz (1923-2007) est également connu sous plusieurs pseudonymes (Michel Bosquet, Gérard Horst, Gerhardt Hirsch). Sous ces quatre identités, il

a publié de nombreux livres. Il a également fondé la revue *Le Sauvage*, dès 1973. C'est dans cette dernière qu'il publia un article qui a donné le titre au présent recueil. Les propos qu'il y tient sont aujourd'hui d'une incroyable actualité (alors qu'au moment de leur publication ils n'ont pas marqué les esprits). Faisant part de sa prise de conscience écologique, Gorz y met en avant un terme qu'il fut un des premiers à utiliser : « décroissance ». Il affirme que « plus la remise en question de nos modes de production et de consommation tardera, plus l'effondrement de cette civilisation sera brutal et plus sera irréparable la catastrophe planétaire qu'elle prépare ». Il insiste sur l'impératif de rompre avec l'accumulation qui a érodé la norme du « suffisant ». Il fait également émerger la notion de « mégamachine industrielle », c'est-à-dire la fusion entre les technosciences et les dominations politiques qui font obstacle à l'autolimitation, à l'autonomie. Ce mariage crée les conditions de l'aliénation des individus dans leurs phases de consommateurs et dans celles de producteurs : « Il n'existe presque aucun domaine dans lequel les gens produisent ce qu'ils consomment et consomment »



ment ce qu'ils produisent. » Malgré un cheminement réflexif complexe, la lecture de cette anthologie est aisée. Le mérite en revient au travail de sélection, d'agencement et de présentation de Françoise Gollain et Willy Gianinazzi. Ainsi, par une structuration adroite, le lecteur voyage avec beaucoup d'intérêt de l'écologie à l'éco-socialisme, en passant par l'organisation du travail et l'évolution des sciences et des techniques. Un autre titre de la même collection aborde également la notion de « mégamachine ». Il s'agit du livre rédigé par un philosophe et historien allemand, dramaturge à ses heures et journaliste indépendant, qui suscite depuis quelques mois un réel intérêt. Pour cet auteur, la « mégamachine » est un système global composé des structures économiques, politiques et idéologiques. Ces structures sont interdépendantes et sont responsables de la crise civilisationnelle dans laquelle nous nous trouvons. Pour donner à comprendre la genèse et le fonctionnement de cette mégamachine, Fabian Scheidler part de la préhistoire. Il explore l'évolution du pouvoir militaire, économique et idéologique, avec un arrêt soutenu sur le développement de la métallurgie. Il s'attache ensuite à démontrer que l'économie monétaire est née d'une logique de guerre et d'esclavage et non d'une noble intention de libre-échange. De ce fait, elle constitue dès sa naissance une source de difficultés et de tensions. Il analyse également les rapports sociaux et les domina-



tions. Dans le récit qu'il fait de l'histoire sociale, le philosophe explique par la suite comment la mégamachine s'oppose au déploiement de démocraties à part entière et n'en tolère que des formes limitées. Le tableau de la condition humaine et celui de l'état de la planète est donc bien sombre. Cependant, Scheidler laisse émerger, en dernière partie d'ouvrage, des possibilités de changements. La crise sanitaire pourrait devenir le moment charnière qui, par les limites à l'expansion qu'il met au jour, ouvrirait une voie de sortie. Plusieurs éléments sont cependant nécessaires pour échapper aux engrenages de la mégamachine : sortir de l'accumulation du capital, démilitariser la société, renoncer à l'idée de dominer la nature, établir une véritable démocratie, etc. Cette fresque historique est un gros pavé qui se lit avec facilité. Très bien documentée, complétée d'une riche bibliographie, d'une chronologie et de nombreuses notes, elle synthétise un vaste panel de livres d'histoire, de thèses de sociologie, de psychologie sociale et de politique. Il ne s'agit donc pas d'étude scientifique originale. Il s'agit en revanche d'un ouvrage d'écologie politique qui donne à comprendre, dans un langage simple. Construit comme un récit fait de rebondissements ou comme une dramaturgie en plusieurs actes, il rend accessibles des notions complexes.

EXTINCTION

L'essai publié de Bruno David en ce début 2021

envisage de façon didactique nos comportements quotidiens et nos usages de la planète. L'ouvrage nous invite à évoluer, à penser différemment, à agir sur la biodiversité : questions énergétiques, évolution des transports et des déplacements, développement des logements, enjeux liés à l'eau, productions alimentaires, etc. Abordant les conséquences de nos choix sur notre propre santé (physique et mentale), l'essai ne fait pas l'impasse sur la pandémie actuelle. Il analyse également les liens entre les menaces sur la biodiversité et des marqueurs symboliques et culturels. Aviez-vous remarqué que le récent *Mulan* produit par Walt Disney entoure son héroïne de six espèces animales alors que *Blanche-Neige* (1937) et *Pinocchio* (1940) évoluaient aux côtes de vingt espèces ? Les phrases brèves, les chapitres courts s'enchaînent et conduisent ensuite à se pencher sur les « extinctions » précédentes, sur les moments de crises et de ruptures et... sur une possible sixième extinction. Possible, oui. L'auteur, paléontologue et biologiste marin mais également chroniqueur sur France Culture et vulgarisateur scientifique habile, pense que cette sixième extinction est néanmoins évitable. Les conditions pour y parvenir sont multiples et urgentes. Elles sont collectives et individuelles. Nous devons agir rapidement, nous sommes tous concernés. La seule certitude est qu'il n'existe pas de planète B. Notre voie de salut sera donc sur la Terre...

Comme Bruno David, Corine Pelluchon estime que « notre civilisation va à la ruine » et qu'il est possible de redresser la barre. La similitude s'arrête cependant à ces deux diagnostics. Pour la philosophe, notre salut pourrait naître d'une réorientation des Lumières car celles-ci « se caractérisent par l'affirmation de l'autonomie de la raison et la résolution des individus à prendre en main leur destin ». Toutefois, il convient de les réinterpréter, compte tenu des contextes écologique, technologique et géopolitique actuels. Il est impératif de dépasser les anthropocentrismes et les dualismes, en particulier ceux qui opposent la nature et la culture, et de prolonger les apprentissages des XVII^e et XVIII^e siècles. Les Lumières du XXI^e siècle doivent s'appuyer sur un projet écologique et sur des modèles de développement moins destructeurs et moins violents. Les richesses et les ressources doivent être réparties de manière plus équitable. Les individus doivent procéder à un remaniement psychique et intellectuel. Les institutions démocratiques doivent accompagner ces transformations. Dans ce contexte, Pelluchon souligne que la construction et les institutions européennes sont des éléments déterminants dans les mutations à initier. Cette étude est une analyse philosophique présentée avant tout comme un plaidoyer pour un renouvellement des Lumières plutôt que comme un manifeste écologiste. Si les démonstrations philosophiques sont détaillées avec soin, les propositions pour initier des change-

ments salvateurs, auraient pu s'enrichir d'exemples plus concrets.

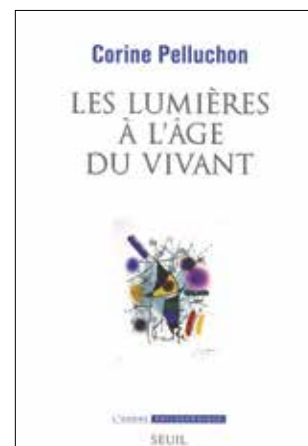
PANDÉMIE ET POLITIQUE DE SANTÉ

Si au niveau de votre questionnement sur la pandémie vous n'êtes pas encore au stade de la saturation, trois chercheurs vous proposent de saisir l'occasion de l'actuelle crise sanitaire pour réfléchir aux notions de « tris ». Loin des traditionnels et divertissants jeux de triage, que les ludothécaires s'appliquent à ranger en « B301 » des bibliothèques et ludothèques, le livre se penche, tout d'abord, sur le tri des malades et le tri des populations. Il aborde ensuite de manière plus détaillée la gestion et la politique de santé en France. Il développe également une argumentation intéressante sur les alternatives possibles aux triages, aux exclusions et aux priorités en matière de santé communautaire et de santé publique en général. Enfin, de manière directe et claire, il met en évidence les liens à établir entre l'écologie, les situations environnementales et le développement de pathologies. La pandémie d'aujourd'hui nous conduit nécessairement à interroger nos façons de produire, de consommer, de définir des politiques sociales, etc.

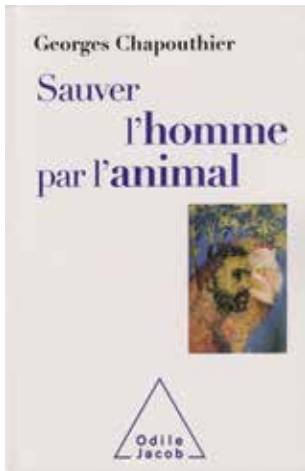
UNE PROSPÉRITÉ SOUTENABLE ?

À la fois très critique sur la situation actuelle et sur les choix qui ont été récemment opérés localement ou mondialement, Arnaud Zacharie réunit en un ouvrage riche des propositions

concrètes pour amorcer une transition écologique et sociale qui permette une prospérité soutenable et partagée. Pour son auteur, la crise sanitaire actuelle pourrait être salvatrice à condition que les gouvernements en fassent une opportunité de changement(s). Passant tout d'abord en revue les conséquences marquantes de la mondialisation, il suggère ensuite d'instaurer un Green Deal qui, s'il est suffisamment financé et est mis en œuvre démocratiquement, serait notre seul espoir pour un avenir meilleur. Ce pacte pour le futur doit être mené en Europe, aux États-Unis, ainsi qu'à l'échelle planétaire. Il doit apporter des adaptations sur les plans énergétique, agro-écologique et industriel. Pour réussir cette transition, renforcer la protection sociale du plus grand nombre, garantir une justice fiscale et assurer au niveau mondial un travail décent pour tous sont des prérequis indispensables. Le financement de ce Green Deal fait l'objet d'une analyse économique détaillée, rédigée de manière pédagogique. La mise en œuvre d'une transition démocratique fait l'objet, en fin d'ouvrage, d'une étude précise. Que le lecteur partage ou non les points de vue défendus généralement par Arnaud Zacharie dans son travail pour le CNCD-11.11.11 ou dans ses conférences, ce petit livre, qui s'inscrit parfaitement dans la lignée de la collection « Liberté j'écris ton nom » qui l'héberge, offrira un vent d'espoirs, et l'ouvrage est bien nourri d'exemples concrets et contextualisés.



► **SAUVER L'HOMME PAR L'ANIMAL**



Neurobiologiste et philosophe, ancien directeur de recherches au CNRS, Georges Chapouthier vient de proposer une thèse très originale dans son essai *Sauver l'homme par l'animal* : rendre l'homme plus « humain » en réveillant la partie « animale » qui est en lui. En d'autres termes, pour sauver l'homme de sa violence et de sa folie destructrice, la culture ne doit pas le couper de la nature, mais, au contraire, l'aider à retrouver ses « émotions animales ». Le célèbre éthologue Frans De Waal évoque parfois cette idée dans certains de ses essais, et de même pour certains artistes ou écrivains qui suivent leurs intuitions généreuses sur ce thème des rapports entre l'homme et la nature (G. Chapouthier est aussi poète sous le nom de Georges Friedenkraft). S'appuyant sur des découvertes très récentes à propos du comportement des animaux, G. Chapouthier expose les formes variées de belle compassion chez de nombreuses espèces, ou encore l'intelligence des chiens qui comprennent bien les humains (pour rappel, humains et chiens vivent ensemble depuis 40.000 ans environ), mais on découvre aussi dans cet essai, des formes de morale très variées chez les animaux non humains, notamment celle des chimpanzés (dont G.

Chapouthier a longtemps étudié la vie et les interactions). Voilà un superbe sujet d'étude scientifique qui redonne de l'espoir à propos de la place et du rôle de l'Homme sur la planète Terre. ●

- › **André GORZ, Françoise GOLLAIN et Willy Gianinazzi, *Leur écologie et la nôtre : anthologie d'écologie politique***, Seuil, 2020, 376 pages, 22 €.
- › **Fabian SCHEIDLER, *La fin de la mégamachine : sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement***, Seuil, 2020, 611 pages, 23 €.
- › **Bruno DAVID, *À l'aube de la 6^e extinction : comment habiter la Terre***, Grasset, 2021, 251 pages, 20 €.
- › **Corine PELLUCHON, *Les lumières à l'âge du vivant***, Seuil, 2021, 323 pages, 23 €.
- › **Jean-Paul GAUDILLIÈRE, Caroline IZAMBERT et Pierre-André JUVEN, *Pandémopolitique : réinventer la santé en commun***, La Découverte, 2021, 300 pages, 15 €.
- › **Arnaud ZACHARIE, *La transition écologique et sociale : pour une prospérité soutenable et partagée***, Bruxelles, Centre d'Action laïque, 2020, 118 pages, 10 €.
- › **Georges CHAPOUTHIER, *Sauver l'homme par l'animal : retrouver nos émotions animales***, Odile Jacob, 2020, 240 pages, 23,90 €.

L'EXPÉRIENCE SENSIBLE DES BIBLIOTHÈQUES

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART

consultant en sciences de l'information

La collection « Papiers » des Presses de l'Enssib publie chaque année une étude produite par le service Études et recherche de la Bibliothèque publique d'information (Bpi) à Paris. Christophe Evans, responsable du service, est le directeur scientifique des volumes édités. Il a dirigé le présent ouvrage qui rassemble des textes d'une dizaine d'auteurs d'horizons différents, enseignants-chercheurs, sociologues, écrivains, chargés d'études ou de projets. La Bpi a une longue tradition – plus de quarante ans – d'étude des (de ses) publics, tradition qui remonte à sa création. Ce volume s'inscrit dans cette lignée, mais, comme l'indique Martine Poulain qui a rédigé la préface, les études se font plus « fines » et plus « inventives » avec le temps.

Dans son introduction, après un retour bienvenu sur les propriétés génériques des bibliothèques vues comme institutions ou dispositifs, Christophe Evans développe l'idée de « Comment lire la bibliothèque ? », ce qui engendre d'autres questions et notamment « Pourquoi et comment [...] sont-elles aussi des lieux de séjour sur place plus ou moins long, mais aussi des lieux

de rencontre et de drague ? Pourquoi deviennent-elles des "secondes maisons" pour certains et que d'autres les fuient ? ». Nous sommes donc bien dans le domaine du « sensible », d'où le titre de cet ouvrage. Trois grandes bibliothèques ont été choisies en vue de répondre aux questions posées précédemment : la Bpi, la Bibliothèque nationale de France et une bibliothèque mexicaine, la Biblioteca Vasconcelos de Mexico. Toutes trois sont de grandes institutions qui reçoivent un public nombreux et diversifié, ce qui permet d'avoir des panels étendus et différenciés de publics.

ESPACE RESTITUÉ

La première partie « Espace institué, espace restitué » comprend trois chapitres : Irène Bastard (cheffe de projet Publics et usages à la BnF) propose un modèle d'analyse de pratiques qui relie des usagers très différents que sont les étudiants et les chercheurs avec les touristes et les visiteurs culturels. En effet, le « souci du public » est une préoccupation ancienne à la BnF, présente chez toutes les catégories de personnels, du magasinier au directeur. Sont ainsi distinguées les activités studieuses et les

activités culturelles tout en notant qu'en ligne, loisirs et recherche s'entremêlent. L'institution BnF attire donc des publics hétérogènes et répond à des usages variés, elle n'est plus tout à fait la bibliothèque réservée à des chercheurs qu'elle a été. Elle est devenue « le trait d'union entre les usagers ». Agnès Vigué-Camus (chargée d'études à la Bpi) a interrogé vingt ans après des publics « habitués ». À l'époque, il s'agissait de mesurer leur attachement à la bibliothèque, attachement réel et qui n'a jamais totalement disparu, mais s'exprimant différemment : en 1997, les usagers

évoquent la notion d'élire domicile (d'un autre chez-soi donc), une facilité d'accès, une convivialité. Cela sous-entend que la bibliothèque traditionnelle avec ses rayonnages et ses collections ne correspond déjà plus à l'époque aux souhaits d'ouverture et de fluidité qui caractérisent la Bpi toujours maintenant. En 2018, A. Vigué-Camus interroge les nouvelles pratiques des usagers qui ont intégré celles d'Internet. Elle note que les usagers montrent toujours un attachement à la bibliothèque, qui reste un lieu symbolique du savoir et des connaissances. ►



- Dana Diminescu (sociologue, enseignante-chercheuse à Télécom Paris) et Quentin Lobbé (chercheur à l'ISCIPIF-CNRS) développent pour leur part une approche socio-technique de l'Internet libre à la Bpi : ils étudient, sous forme anonymisée, les logs de navigation des lecteurs sur le web. Cette exploration leur permet de dégager des communautés d'intérêts, ainsi que des thématiques récurrentes de recherche.

PROXIMITÉ

La deuxième partie intitulée « Paroles de proximité » donne la voix en premier à Daniel Goldin (directeur de la bibliothèque Vasconcelos à Mexico et de l'association mexicaine El Jardín Lac). Interviewé par Muriel Amar (maîtresse de conférences au Pôle Métiers du livre de l'Université Paris Nanterre et auteure bien connue des lecteurs des Presses de l'Esssib), il explique que « la bibliothèque publique est le lieu de "l'écoute radicale" » : il faut préciser que la bibliothèque Vasconcelos est une des grandes bibliothèques d'Amérique centrale, avec plus de 40 000 mètres carrés de surface et plus de 600 000 ouvrages dans sa collection. Elle reçoit quelque 5 500 visiteurs par jour. Située à proximité d'une région difficile (taux de féminicides élevé, violence, chômage, abandon scolaire), D. Goldin estime que la bibliothèque a un rôle à jouer et doit développer « une sensibilité de bibliothèque » : il faut « s'engager » auprès du public en organisant des animations parfois même complexes, en étant à son écoute de ma-

nière constante, en attirant des publics qui ne viennent pas forcément : il donne l'exemple d'une femme au foyer (pas une scientifique) qui vient assister à des conférences sur les mathématiques après une heure de transport ; un autre exemple est une cérémonie du thé organisée un lundi matin à 11 h ayant attiré 200 personnes. Hospitalité, accueil et silence sont d'autres termes qui apparaissent.

Une deuxième contribution à cette deuxième partie est celle de Caroline Raynaud (programmatrice culturelle à la Bpi) avec : « Un cinématon à la Bpi. Un film, un hommage, une archive ». Elle relate l'expérience menée en 2017 pour les 40 ans de la Bpi, expérience qui vise à donner la parole au public. L'idée finale est de rassembler des entretiens filmés de deux minutes par personne interviewée et d'en constituer un film d'une heure cinquante, le « Cinématon ». Trois questions sont posées :

- Pourquoi aimez-vous la Bpi ?
- Quel est votre meilleur souvenir à la Bpi ?
- Comment imaginez-vous le Centre Pompidou dans 40 ans ?

Le tournage dura trois jours, avec une liberté totale laissée au réalisateur, Gérard Courant. Les usagers du lieu, choisis au hasard, sont donc invités à se faire entendre au travers de ces entretiens et cela donne des résultats étonnants et parfois convergents. Une centaine de personnes répond, une première classe d'âge va jusqu'à 25 ans, une seconde, les 25-65 ans. De nombreux extraits d'entretiens figurent

dans ce texte. En conclusion à cet article, C. Raynaud indique que cette expérience, réussie au final, était loin d'être gagnée d'avance.

Le troisième et dernier article « Des mots sur mesure à la Bpi. Chronique de cinq ans à l'écoute des publics » est signé par Line Cognat-Bertrand (écrivain-conseil) et Stéphanie Fromion (écrivain-conseil). C'est une synthèse de cinq années de permanences d'écrivain-conseil auprès des publics de la Bpi, rare service offert dans les bibliothèques. Elles notent que 70 % de leur public est étudiant avec des besoins orientés vers leur vie future (C.V., lettre de motivation...). C'est donc un véritable accompagnement pour des besoins qui demandent une réponse précise. Ce sont bien sûr des Français, mais également beaucoup d'étrangers qui font appel à ce service, représentant de nombreuses nationalités. Quelques comptes rendus de permanences viennent étayer l'article.

Cet ouvrage est donc très complet et riche d'enseignements, il donne la parole au(x) public(s) avec une attention toute particulière à leurs remarques, leurs besoins. Même si – Christophe Evans l'indique dans son introduction – le choix de trois grands établissements, dont deux parisiens et un mexicain, n'est pas très représentatif du monde des bibliothèques. Mais est-il possible d'appliquer les mêmes méthodes dans des contextes plus restreints ? Ceci dit, les bibliothèques ont de plus en plus tendance

– qu'elles soient nationales, de recherche ou de grands établissements – à accueillir des publics hétérogènes, plus ou moins spécialisés, à l'image des composantes de la société qu'elles desservent. ●

► *L'expérience sensible des bibliothèques. Six textes sur les publics des grands établissements*, sous la dir. de Christophe Evans, préface de Martine Poulain, Presses de l'Esssib, Bibliothèque publique d'information, coll. « Papiers », 2020, 201 pages, 25 €. ISBN 978-2-37546-119-8.

TRANSFORMATION DES BIBLIOTHÈQUES : DES STRATÉGIES POUR UNE VISION GLOBALE

Article paru dans *Bibliothèques en Capitale*, n° 71, janvier-mars 2021

PAR MARIE-ANGÈLE DEHAYE

directrice générale, Bibliothèque centrale Riches-Claire de la Région de Bruxelles-Capitale

Si les bibliothèques s'adaptent depuis longtemps à l'évolution des besoins de leurs usagers, peu de bibliothécaires ont sans doute une vision globale des transformations à mettre en œuvre. C'est une synthèse des stratégies à adopter que propose Jean-Philippe Accart dans cette nouvelle étude sur le présent et l'avenir de nos bibliothèques. Collaborateur régulier de la revue *Lectures. Cultures*, Jean Philippe Accart est bibliothécaire documentaliste, formateur, enseignant et consultant, il a été chef de projet à la Haute École spécialisée de Suisse Occidentale et est depuis peu responsable de la bibliothèque du Campus de Sciences Po Reims. Il est l'auteur de nombreux livres sur le devenir des bibliothèques, dont plusieurs ont été présentés à la Bibliothèque des Riches Claires (Bruxelles) ces dernières années. Ce nouvel ouvrage s'inscrit dans la collection « Systèmes d'information, web et société, série Bibliothèques et collections numériques » coordonnée

par Fabrice Papy, aux éditions ISTE.

La société dans son ensemble est en cours de transformation en profondeur et entraîne de sérieuses modifications de comportement, notamment dans l'accès à l'information et aux supports mêmes de l'information, modifications qui imposent de repenser nos fonctionnements. Faire face à des innovations technologiques ou sociétales inéluctables implique pour les bibliothèques de multiples changements dans tous les domaines du travail : l'acquisition de nouveaux outils, la création de nouveaux services et de nouveaux espaces qui répondent davantage aux besoins des publics et entraînent l'adoption de règles, nouvelles elles aussi, dans la gestion du personnel.

Après une première partie consacrée aux mutations culturelles, économiques, juridiques dans la société, ce sont toutes les manières d'y répondre qui sont ici présentées, tant en ce qui concerne les ressources humaines et le management, les outils documentaires et la transformation numérique, la réalité augmentée et l'intelligence artificielle, le marketing enfin qui sont présentés de manière structurée et très claire. Les

grands domaines de la gestion de bibliothèques sont abordés, à commencer par l'organisation du personnel et les différents types de management qui rompent avec une tradition « verticale » et très hiérarchisée pour associer plus volontiers tous les agents aux projets et décisions à prendre, qui impliquent donc de nouvelles méthodes de communication. Autres transformations des bibliothèques, celles induites par le numérique et les technologies qui impliquent le recours à de nouveaux outils documentaires : plateformes numériques dont les plateformes de services documentaires ou de veille documentaire, intranets, portails, bibliothèques numériques, réseaux sociaux, archivage numérique. C'est en effet dans ce domaine que les transformations sont les plus évidentes et en constante évolution, débouchant sur la perspective de nouvelles utilisations dans le secteur des bibliothèques : le « blockchain » intéressant pour les transactions entre bibliothèques, la réalité augmentée, l'intelligence artificielle, la robotique...

Véritable défi pour les bibliothèques dont les équipes n'imaginaient pas de devoir y recourir, le développement des techniques de marketing devient lui aussi une réalité,



voire une obligation. Jusqu'à la création de la marque qui traduira l'identité de l'institution. C'est là aussi et surtout que s'inscrivent la démarche d'accueil des usagers et l'importance de la médiation sociale, documentaire, culturelle, numérique...

Cet ouvrage s'avère donc très dense. Il multiplie les informations sur les actions à mener dans les nombreux domaines qui font la vie d'une bibliothèque, étayé par une solide bibliographie qui permettra d'approfondir les pistes proposées par cet outil de référence. ●

› **Jean-Philippe ACCART,** *Les stratégies de transformation des bibliothèques*, London, ISTE Éditions, coll. « Systèmes d'information, web et société, série Bibliothèques et collections numériques », 2021, 160 pages, 49 €. ISBN 978-1-78405-699-5 (br.)

STARS DE LA MUSIQUE AU CHÂTEAU D'HÉROUVILLE

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

Il arrive que du malheur naisse une idée terriblement originale. Ainsi, après qu'un incendie a détruit l'œuvre de toute sa vie, toutes ses partitions, ses bandes, ses disques, Michel Magne qui a pensé qu'il aurait du mal à oublier, à s'en ficher, a rebondi et s'est aménagé un des endroits les plus accueillants du monde musical de l'époque.

C'est un petit format paru chez Delcourt. La couverture est bleue et les personnages nombreux et colorés attirent tout de suite le regard. Le volume est important (plus de 260 pages) et la curiosité prend le dessus. Encore quelques secondes et le piège se referme. On ne pourra plus lâcher *Les Amants d'Hérouville* avant la fin.

QUI EST MICHEL MAGNE ?

Pourtant, la plupart des lecteurs ne savent pas trop qui fut Michel Magne dont l'album raconte la vie. De même, peu de gens pourraient situer Hérouville sur une carte. C'est donc là que le génie de Yann Le Quellec et Romain Ronzeau intervient. À deux, ils déroulent l'histoire vraie du compositeur qui a accompagné la plupart des films français les plus vus. On songe à *Compartiment Tueurs* de Costa-Gavras ou à la série des *Angélique* de Bernard Borderie, *Les Chinois à Paris* de Jean Yanne et tant d'autres, tellement d'autres. Michel Magne ne s'est pas contenté de composer les bandes originales de plus de 110 films, il a également créé en environ trente ans près de 100 disques et 1.850 œuvres diverses dont des ballets, de la musique expérimentale, des chansons, des symphonies.

Le château d'Hérouville, quant à lui, se trouve dans le petit village du même nom, dans le Val d'Oise, pas très loin de Paris. De style néoclassique, il est com-

posé de deux ailes distinctes. Pendant les siècles qui séparent sa construction en 1740 jusqu'à nos jours, le château abritera quelques grands noms de l'histoire parmi lesquels Louis Armand 1^{er} de Bourbon, prince de Conti, Louis XVIII et Charles X, Frédéric Chopin et George Sand, Balzac, Colette de Jouvenel. En 1962, Michel Magne et un de ses amis achètent le château qu'ils se partagent. En 1965, la mort de l'ami fera de Magne l'unique propriétaire. À la fin de l'album, les auteurs consacrent quelques pages à analyser la chronologie exacte de l'histoire d'Hérouville, les moments de grâce et les douleurs, comme celle qui eut lieu le 26 mai 1969 quand un incendie a détruit l'ensemble des bandes magnétiques et des partitions de Magne.

D'ABORD EDDY MITCHELL EN 1970

L'histoire que racontent Yann Le Quellec et Romain Ronzeau commence quand Michel Magne prend en stop sur une route de campagne la jeune Marie-Claude Calvet. Très vite, il décide de l'engager comme jeune fille au pair pour s'occuper des deux enfants, Magali et Marin, puisque son métier, très prenant, ne lui permet pas de s'en occuper autant qu'il le voudrait. Les auteurs s'attachent à Marie-Claude et c'est à travers son regard et sa vision des choses qu'on suivra les années 1970 et 1980. Elle assiste au moment où Michel Magne décide de faire du

château le premier studio d'enregistrement résidentiel. Les artistes sont alors conviés à rester là, y manger et y loger quelques jours ou quelques semaines. Eddy Mitchell se rappelle : « J'étais un des premiers artistes à y enregistrer. Globalement, le studio était encore boiteux, mais l'endroit était sympa, le village qui l'entourait également et Michel Magne était un personnage incroyable, terriblement allumé. Il était encore meilleur hôte que musicien. » Les auteurs ont collecté plusieurs témoignages, des photographies aussi qui jalonnent l'album, ils ont travaillé les ambiances en utilisant des couleurs fortes qui font comprendre immédiatement l'état d'esprit de Marie-Claude. C'est d'un bout à l'autre de ce très beau roman graphique qu'elle apprend à connaître Michel Magne dont elle sera l'employée avant d'être la compagne puis la femme. On y sent la tendresse à la fois des auteurs pour cette jeune femme qu'ils présentent comme une incarnation de la douceur, de la patience, de la tolérance, et la tendresse qu'elle-même portait à cet homme qui deviendra son mari.

Entre les différents chapitres qui retracent les années qui s'étirent entre la rencontre avec Marie-Claude et la fin de l'histoire, les auteurs insèrent des chapitres biographiques assez complets. On rencontre Michel à Lisieux en 1930, il y naît cinquième enfant d'une famille de huit. Il a la chance d'avoir des parents attentifs qui comprennent son attirance pour la musique même s'ils souhaitent qu'il réussisse l'école.



En 1945, la libération amène le jazz dans sa vie et Michel devient un musicien professionnel dès l'âge de quinze ans.

AVEC JOHNNY HALLYDAY, ELTON JOHN, POLNAREFF, PINK FLOYD, ETC.

Le 21 juin 1971, Michel Magne accueille à Hérouville le groupe américain Grateful Dead qui devait jouer dans un festival pop à Auvers-sur-Oise. Malheureusement, ce jour-là, des trombes d'eau s'abattent sur la région, le concert est annulé et le piano que Magne a prêté a pris l'eau. Les musiciens décident alors de jouer sur place, ils feront leur concert à Hérouville : « Ouvert uniquement aux habitants du village. Pas plus de 200 personnes. Nous ne voulons pas de la police. Alors envoyez-nous les pompiers ! Les pompiers, pas la police. »

Romain Ronzeau va petit à petit dessiner des cases plus grandes, plus colorées et quand le concert bat son plein, l'architecture de la planche disparaît, le dessin se fait organique, sinueux, sensuel. Ronzeau dessine la musique, fait



virevolter les notes des Grateful Dead, la danse, l'alcool, le délire, l'amour, le sexe. Puis, au gré des couleurs qui se pastellent, des cases qui reprennent leur place, il aide le lecteur à redescendre sur terre. « Le temps d'une nuit, les paysans, les groupies, les pompiers, les dames du monde, tous unis dans un grand moment de communion sont rentrés chez eux, se sont retrouvés dans le petit bistrot du village, la tête pleine de sons, le souvenir d'une musique bizarre qui fait le même effet que quand on a trop bu. »

Très vite, le château commence à accueillir toutes les stars françaises et in-

ternationales qui viennent enregistrer, chanter, rire, manger. Marie-Claude et Michel vivent au centre d'une fête permanente remplie de Johnny Hallyday, d'Elton John, Magma, Michel Polnareff, Higelin qui y produit Champagne, Pink Floyd et tellement d'autres. En pendant ce temps-là, Magne crée les musiques des films d'Yves Boisset, de Roger Vadim (*Barbarella*), de Claude Autant-Lara, de Robert Hossein, etc. Toutes ces bandes-son les plus populaires, *Les Tontons flingueurs*, *Fantômas*, *Un singe en hiver*, *Belle de jour*... Il va chez Vadim faire chanter Brigitte Bardot, déguisé en prêtre.

► L'ARTISTE ET LE GESTIONNAIRE...

Malheureusement, Magne n'est pas un gestionnaire. Il se laissera déposer de son château, de son studio sans même s'en rendre compte. On lui parle croissance, synergie, économie, rentabilité, optimisation des profits, il signe. Et quand il signe, Ronzeau illustre la case en gris. Ils ne le savent pas encore, Marie-Claude et Michel qui se marient à l'église d'Hérouville au milieu de majorettes et d'une fanfare, en costumes traditionnels ukrainiens, au milieu des fleurs, mais ce bonheur-là sera de courte durée. Ronzeau change de palette, les couleurs deviennent plus sombres, la musique quitte la scène. Page 137, le dessinateur crée une sorte de balcon fait d'une portée musicale qui se vide pendant que les événements se bousculent.

L'art des auteurs est d'arriver à créer un lien parfait entre les éléments de la vie de Michel Magne, grâce notamment à une mise en page très étudiée, de la documentation, des photographies, des extraits de presse intégrés dans la planche et la perception pleine de grâce et de tendresse de Marie-Claude, soutenue par le trait de Ronzeau qui se fait parfois tout en rondeur et en sensualité et parfois en lignes nerveuses, dures. Plus on avance dans l'album, plus les photographies prennent de l'importance, jusqu'au témoignage final, le retour au château, quarante ans après.

Aujourd'hui, depuis 2015, les lieux ont été rachetés par le studio Val d'Orge. Ses membres y réinstallent le matériel de leur studio dans le lieu historique du deuxième étage de l'aile droite du château. Thierry Guarracino (créateur et producteur d'art plastique) s'installe à côté, dans les anciens appartements de Michel Magne. Après l'abandon, le château entame une vie nouvelle. ●

► **Yann Le Quellec et Romain Ronzeau,** *Les Amants d'Hérouville. Une histoire vraie*, éditions Delcourt, coll. « Mirages », février 2021, 265 pages, 26,70 €.

Playlist « Château d'Hérouville » : les 10 incontournables PointCulture

PAR DAVID MENNESSIER
réfèrent « rock » à PointCulture

Gong : Camembert électrique (1971)
https://www.youtube.com/watch?v=JgJb1R6W_n0

Dashiell Hedayat : Obsolète (1971)
<https://www.youtube.com/watch?v=JDimqdooGXE>

Elton John : Honky Château (1972)
<https://www.youtube.com/watch?v=6Uje4RDyumuQ>

Jean Yanne & Michel Magne :
Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil (1972)
<https://www.youtube.com/watch?v=dyj7bvnKN3s>

John McLaughlin : Inner Worlds (1975)
https://www.youtube.com/watch?v=qa_lpYTCw1A

Bee Gees : Saturday Night Fever (1977)
<https://www.youtube.com/watch?v=fNFzfwLM72c>

David Bowie : Low (1977)
<https://www.youtube.com/watch?v=EAD1j32TiiY>

Iggy Pop : The Idiot (1977)
<https://www.youtube.com/watch?v=EpECxE04uZM>

Jacques Higelin : Champagne et caviar (1978)
<https://www.youtube.com/watch?v=Id2mEnzoOTg>

Albert Marcœur : Armes et cycles (1979)
<https://www.youtube.com/watch?v=Joj4PipqZV0>

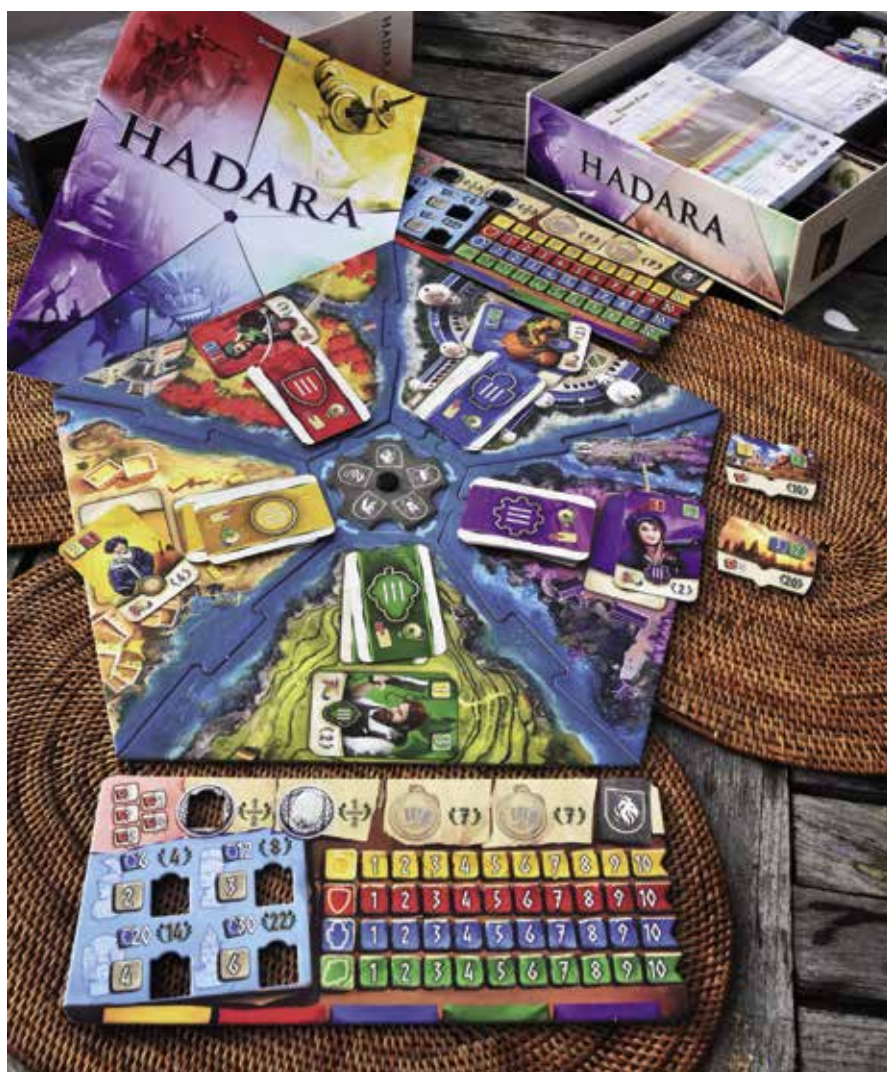
JAMAIS SANS ALLIÉS !

PAR PASCAL DERU
 formateur en ludothèques

C'est en fondant sa stratégie sur des enchaînements et des voisinages que *Hadara* et *Les Petites Bourgades* deviennent des jeux passionnants. Créez du lien entre vos acteurs et vos bâtiments et vous serez comblés !

HADARA

En cuisine, il n'est pas rare que des restes permettent de réaliser des mets inattendus et succulents. De manière semblable, dans le domaine des jeux de société, en mélangeant des mécanismes divers, il n'est pas rare de concevoir un jeu qui crée un rapport neuf et intéressant dans la manière de relier des cartes, des sous et des développements. *Hadara* en fait brillamment la preuve. Sur fond d'une civilisation dont la richesse, la culture et le territoire prospèrent – autre vieille recette ! –, ce jeu de Benjamin Schwer joue sur de nombreuses cordes en leur donnant chaque fois une note qui touche pleinement le plaisir des uns et des autres. Dans chacune des trois manches, des terres sont labourées, des régions soumises ou reconnues comme alliées, des hauts faits célébrés par des monuments ou des médailles. Toutes ces actions sont rendues possibles par des personnages représentés sous forme de cartes que les joueurs sélectionnent en payant des prix de plus en plus élevés. Leur découverte et leur choix se déroulent sous forme de draft (choisir une carte et passer le restant du tas à son voisin) mais un draft inhabituel, ce qui représente une première originalité. Les cartes non choisies ne passent pas au joueur suivant mais atterrissent sur des défausses qui serviront quelques minutes plus tard, ce qui représentera une belle aubaine pour certains ! Le draft – à supposer qu'on puisse encore l'appeler ainsi – en sort moins stressant, plus arrondi et presque plus savoureux, laissant à chacun davantage de temps pour construire sa stratégie.



Hadara emprunte également l'excellent mécanisme de *Splendor* qui équilibre les coûts des achats entre de patientes économies (une carte peut coûter le tiers de la fortune d'un joueur) et tout simplement la gratuité : en effet, plus un joueur possède de cartes dans une catégorie de même couleur, moins il

paie les suivantes : si vous achetez une carte jaune de valeur 7 et que vous détenez déjà sept cartes jaunes, vous ne payez rien.

Des stratégies très diverses peuvent être menées pour prétendre à la victoire et renouvellent bien des parties successives. Certains construiront une civili- ▶

- sation très équilibrée dans les différents domaines tandis que d'autres se spécialiseront en écartant sans cesse certains acteurs. Le jeu n'est par ailleurs jamais en impasse car celui qui ne peut acheter peut toujours vendre.

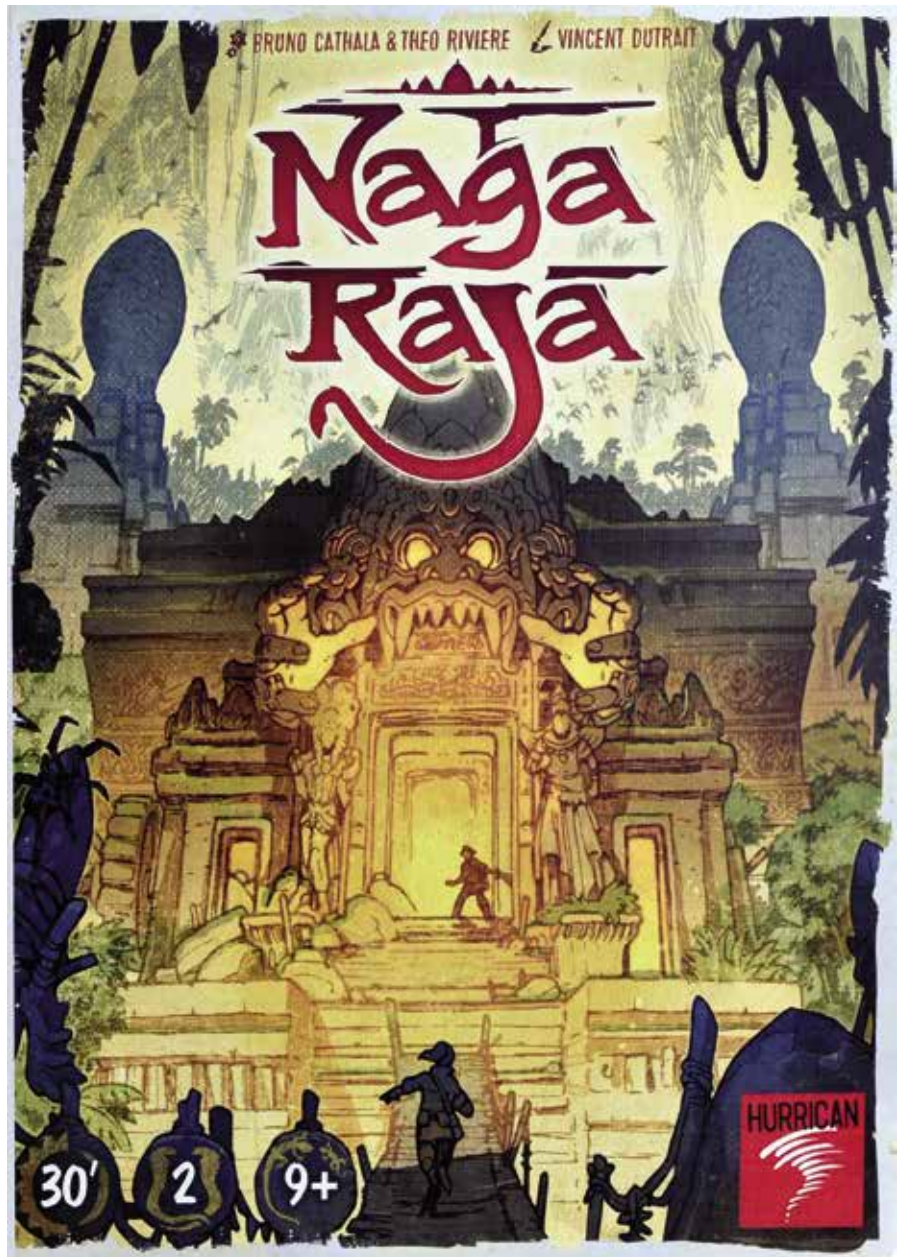
La boîte très sobre s'ouvre sur un beau matériel, un rangement tip top, une règle claire, des cartes événements qui surprennent les attentes et donnent d'excellentes accélérations dans le jeu. Pour 2 à 5 joueurs, à partir de 10 ans. Éditions Z-Man Games. Distribution Asmodée. Env. 36 €.

NAGARAJA

Dans *NagaRaja*, l'éditeur suisse Hurricane propose l'exploration de deux temples jumeaux, chacun doté de niches recelant des reliques. Chaque joueur construit dans le sien des couloirs au moyen des cartes qu'il gagne lors de combats avec son adversaire. Ces combats se jouent avec des baguettes qu'ils lancent et dont ils comparent les résultats. Les faces des baguettes affichent soit des points soit des serpents. La victoire revient, en principe, à celui ou celle qui totalise le plus de points mais c'est sans compter les serpents qui permettent d'introduire des cartes de sa réserve. Celles-ci révèlent le vrai pouvoir des joueurs : supprimer une baguette à l'adversaire, changer un résultat, modifier l'orientation d'un couloir... et bien d'autres sortilèges qui influent sur le développement de la partie.

Chaque carte gagnée illustre des couloirs qui, accrochés les uns aux autres, construisent des chemins vers les niches. Une niche atteinte signifie que la relique est acquise ainsi que sa valeur. Un joueur gagne la partie s'il totalise des reliques pour une valeur de 25 points et qu'il n'a pas ouvert trois niches maudites où se cachent des démons.

Hurricane est un éditeur qui sélectionne soigneusement ses jeux, propose souvent des scénarios pour 2 joueurs dont un des plus connus est *Mr. Jack*. Dans leur collection, *Augustus*, *Via Magica* et *Kero* sont d'excellents titres. À par-

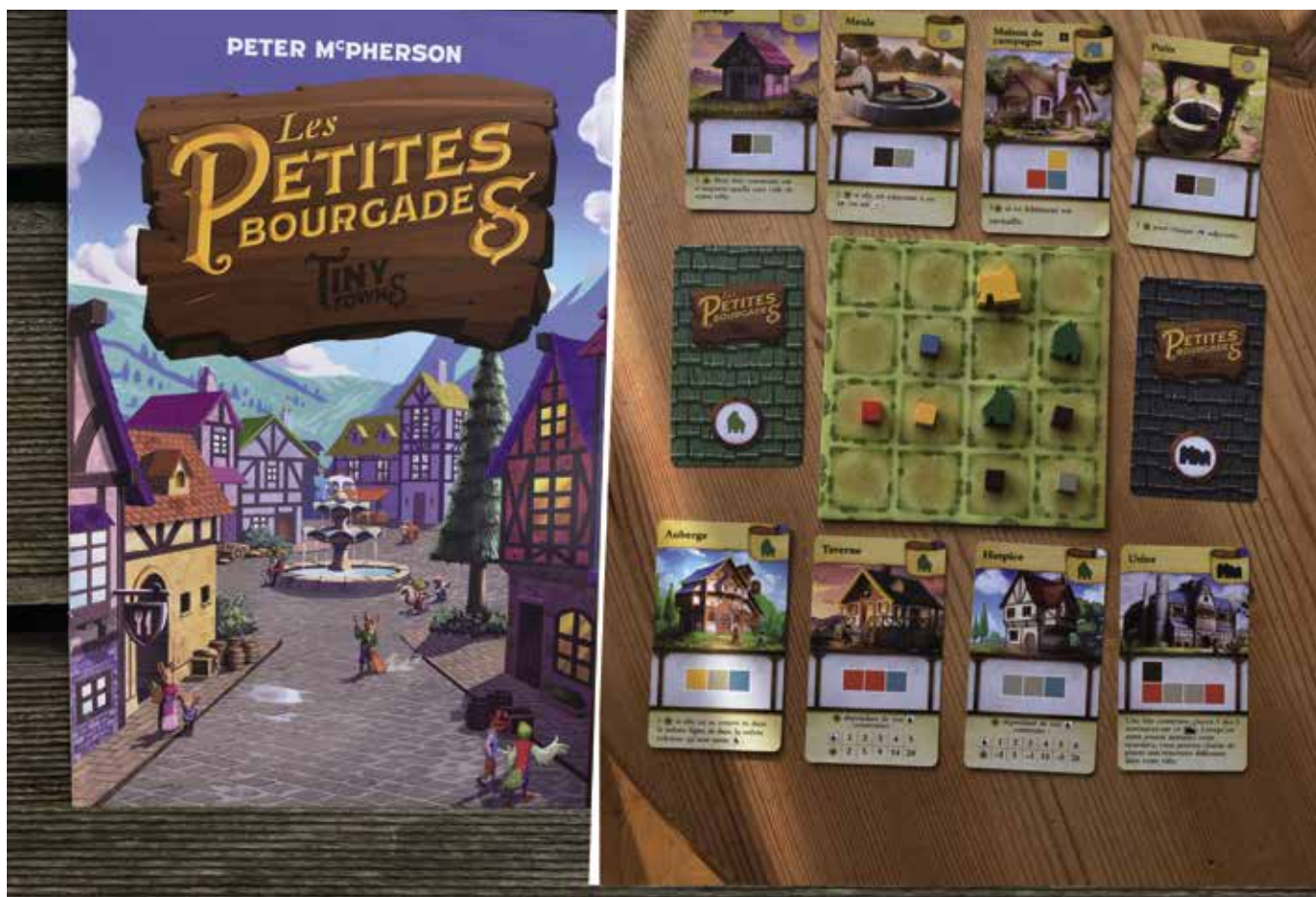


tir de 10 ans. Env. 30 minutes. Env. 27 €.

LES PETITES BOURGADES

Par son titre, les auteurs nous font un clin d'œil : « ne croyez pas qu'il va s'agir d'une construction de ville comme vous en connaissez dans *Caylus*, dans *Les Bâisseurs* et dans tant d'autres jeux où les étendards flottent sur les tours hautaines d'un château ! » *Petites Bourgades* ne jure ni par le prestige ni par les murailles. Ici tout est lien : une

maison sans ferme dans les environs ne garde pas ses habitants ; une boulangerie sans approvisionnement en blé ne produit rien ; un curé sans ouailles plie bagage... Sur le thème de l'interdépendance, chacun construit sur un carré d'herbe divisé en 16 cases et tire des plans pour y accumuler un maximum de voisins. Sympa et facile en début de partie, intelligent et plus nuancé quand la place vient à manquer pour le stockage des matériaux. En effet, si un bâtiment n'occupe qu'une seule des 16 cases, les matériaux nécessaires pour sa construction (bois, brique, blé,



pierre, verre) nécessitent souvent 2, 3, 4 voire 5 cases contiguës organisées selon un plan précis (en ligne droite, en angle, en forme de carré, etc.).

En jouant, j'ai pensé à *Puerto Rico* pour la très simple raison que lorsqu'un joueur prend un matériau, tous les autres joueurs font de même, que cela les arrange ou pas. J'ai également apprécié son étonnante rejouabilité car les sept catégories de cartes se combinent bien et réservent de fameuses surprises. Les bâtiments noirs (entrepôt, hospice, etc.) mêlent des avantages et des désavantages (points négatifs, magie, opportunité de mieux occuper les dernières cases de son plateau) que le joueur doit gérer le mieux possible. Le jeu n'est pas très interactif, s'apparente à une forme de puzzle et fait monter une tension de plus en plus grande jusqu'à son point final.

L'éditeur Lucky Duck Games est inconnu du grand public. Vous trouverez dans sa collection la réédition de l'ex-

cellent titre *Cléopâtre et la Société des Architectes* (anciennement chez *Days of Wonders*). *Petites Bourgades* est un jeu de Peter McPherson, convient pour 1 à 6 joueurs. Les parties durent env. 40 minutes. À partir de 10 ans. Env. 32 €.

AÏE AÏE BURRITO

Après un coup de maître, l'éditeur d'*Exploding Kittens* se trompe de cible en proposant un jeu qui mélange le registre des cartes et des attaques avec des coussinets. *Aïe Aïe Burrito* est plutôt un jeu pour enfants et ne peut que décevoir les fans d'*Exploding Kittens* qui attendent quelque chose d'aussi pétillant que le jeu de bombes, de menaces, de danger et de belles réparties qui leur a fait vivre des parties mémorables.

Dans ce nouveau jeu, les séquences d'attaque sont trop répétitives, peu fournies en action et pratiquées avec des deux

cylindres en mousse sans consistance qui évoquent les poches culinaires mexicaines. Ceci dit, entre enfants de 7 à 10 ans – parents admis –, le jeu se développe bien. Durant chacune des deux manches, les joueurs tentent de réunir des trios de cartes qui leur donnent soit des points soit des occasions de se lancer les burritos. Côté cartes, le jeu est très fluide car tous jouent en même temps et toute carte gênante s'accumule sur la réserve du voisin de gauche. Côté lancer des burritos – action jouée sous trois modes : bataille, guerre et duel –, c'est apprécié par les enfants mais peu embrasant pour des adultes : se lancer un objet mou à trois mètres de distance est parfaitement sans intérêt.

À mon sens, un bon jeu d'anniversaire entre enfants mais sans souffle pour des plus grands. Le jeu est édité et distribué par Asmodée. De 2 à 6 joueurs. Durée : 15 minutes. Env. 22,5 €. ●

LA SOLITUDE D'UNE TRIBU COLLECTIF

PAR LAURENCE BERTELS

auteure, journaliste à *La Libre Belgique*

Une invitation au théâtre ! La première depuis des mois. La possibilité d'assister, à la Balsamine, à la création de *Au pied des montagnes* par Une Tribu Collectif. Le tout, comme il se doit, masqué, distancié, désinfecté... Il n'empêche. Pas de lien pour une réunion zoom, pas d'écran, pas de virtuel, rien que du présentiel. Que du bonheur...



Au pied des montagnes © Theodor Markovic

En ce mardi de mars, atmosphère des grands jours, ou presque, à « La Balsa ». Même si l'on est loin des mémorables buffets tendance végétariens, de la fraternité inhérente au lieu et des chaleureuses retrouvailles, refroidies, il faut bien l'avouer, par le cache-sourire le plus efficace qui soit, l'incontournable masque, fût-il fleuri ou psychédélique. Un léger brouhaha, toutefois, quelques petites bouteilles en verre d'eau minérale, voire de limonade, des verres posés sur le bar et la possibilité, perchés sur un tabouret, de s'y accouder, comme si l'on était au bistrot. Il plane soudain, en ce théâtre, comme un parfum d'autrefois...

Mais les effluves se volatilisent rapidement, ventilation oblige.

À l'heure dite, quinze heures tapantes, chacun se dirige vers la salle et rejoint sagement son siège, en prenant le soin de laisser une place libre entre deux spectateurs. Que sont les entrées fracassantes, les accolades et les salles « bourrées massacre » devenues ? On a beau être heureux de retrouver les gradins, la pénombre et les joies du direct, l'ambiance n'est pas au rendez-vous.

Heureusement, grâce à la tension de son récit, Une Tribu Collectif capte d'emblée l'attention. Et le public clairsemé suivra avec intérêt ce conte philosophique sur fond de guerre de Bosnie, qui n'est pas, toutes proportions gardées, sans parallèle avec notre situation actuelle... Climat liberticide, dénonciations, mesures arbitraires, arrivée d'un nouveau président au pouvoir et épuration ethnique, les contagieux se nommant cette fois Triangles...

Du haut de ses dix ans, Kuzma vit au pays-Parallélogramme, dans un immeuble-Rectangle et regarde les infos dans une télé-Cube. Mais soudain, les soldats-oie capturent sa mère, qui la conjure de s'encourir, toujours devant, sans s'arrêter, puis de la retrouver au pied des montagnes et, surtout, de raconter son histoire. S'ensuit une épopée pleine de rencontres, de la sœur jumelle imaginaire Adna à Pierre devenu pierre, et de rebondissements, jusqu'à l'atterrissage de l'hélicoptère et l'arrivée au camp de réfugiés.



L'équipe Sarah Hebborn, Gwendoline Gauthier et Vincent Périlleux © L. Bertels

Ce conte philosophique se découvre grâce aux différentes techniques de narration choisies par Une Tribu Collectif, qu'il s'agisse de l'ombre, de l'objet ou de la marionnette. Autant de voies pour porter haut et loin ce récit sur la résilience au cœur d'une scénographie truffée d'inventivité pour mieux transmettre la magie du théâtre aux enfants. Un spectacle techniquement exigeant, qui aura exigé huit mois de travail, huit mois de création confinés, mais heureusement productifs, malgré la difficulté de la situation.

À l'issue de cette première, Gwendoline Gauthier, Sarah Hebborn et Valentin Périlleux échangent avec nous autour d'une des tables espacées de la cafétéria du théâtre de l'avenue Félix Marchal, producteur du spectacle. Les artistes nous parlent de cette fable géométrique où les ombres prennent toutes les formes, mais aussi du confinement, de ses doutes, de ses reports, de ses moments de désespoir, de ses éternels chauds froids.

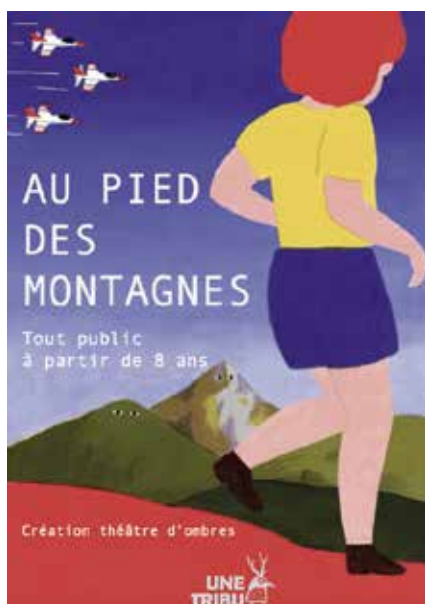
CRISE EXISTENTIELLE

Sortie de l'ombre avec *La Course* – coup de cœur du jury jeune au Festival Émulation 2017 et Prix de la Province de Liège aux Rencontres de Huy 2017 –, Une Tribu Collectif nous a également plongés dans le *Blizzard*, avant d'ouvrir *La Brèche*, toujours à livre ouvert. Créé au Festival mondial des marionnettes à Charleville-Mézières, en septembre 2019, *La Brèche*, qui avait déjà une belle tournée dessinée en France, devait se jouer une dizaine de soirs au Boson, en mars dernier, et espérait, à cette occasion, intéresser de nombreux programmeurs belges. Le Covid en aura décidé autrement. L'équipe a dû plier bagages. *La Brèche* reste grande ouverte aux propositions.

«Lors du premier confinement, on devait aussi partir jouer *La Course* à Madrid. Nous n'avons bien sûr pas pu y aller. L'annonce du confinement a été super déprimante. Tout le monde a traversé une crise existentielle, au point ▶



Au pied des montagnes © Theodor Markovic



parfois d'envisager de changer de métier. Moi, par exemple, j'ai songé à la pédagogie, mais j'ai réalisé que ce que j'aimais, c'était le théâtre. On s'est posé la question de savoir si on était essentiels ou pas », nous dit Sarah Hebborn. Valentin Périlleux se souvient, lui, de ces décisions qui tombaient au compte-gouttes : « Tout ce temps perdu à refaire des plans ». « À un moment donné, on parlait plus d'administratif que de créatif », renchérit Gwendoline Gauthier. Toute l'équipe a surtout souffert des chauds froids permanents et de la douche glaciale du comité de concertation du 26 février dernier. « On pensait qu'on allait pouvoir faire des scolaires. On est quelques-uns à y avoir cru et on s'est pris le mur. »

Durant tout ce temps s'était heureusement profilée la création de *Au pied des montagnes*, qui a demandé beaucoup de travail. « On a essayé d'apprendre le théâtre d'ombres, car le récit s'y prêtait

bien, avec sa dimension cathartique et ses références aux ombres de la guerre. Le Théâtre du Tilleul (spécialiste du théâtre d'ombres, ndlr), nous a donné un sérieux coup de main », explique S. Hebborn.

Une création, un apprentissage et un travail assidu qui ont malgré tout permis de mieux traverser le confinement. « D'autant qu'on a pu garder les répétitions. La Balsa a été très soutenante pour nous. On a beaucoup répété et les reports ont entraîné une surcharge de travail, non rémunéré. On a malgré tout profité de ces longs mois pour peaufiner le spectacle, car la marionnette est une technique qui exige beaucoup de temps. »

SORTIE D'HIBERNATION

Et aujourd'hui, à l'issue de cette première, comment se sentent les membres d'Une Tribu Collectif ?



Au pied des montagnes © Theodor Markovic

« On a l'impression de sortir d'hibernation, mais on ressent encore une sensation de tristesse, de tiédeur. Tout le monde se sent usé. Il a été compliqué, malgré tout, de travailler durant ces derniers mois, car nous n'étions jamais tous ensemble. Il y avait toujours quelqu'un en quarantaine parce qu'il avait été cas contact. Nous avons donc souvent dû nous réorganiser. »

Pour toute la tribu, le premier confinement a été plus difficile à vivre car personne ne pouvait répéter. Durant le deuxième, il a malgré tout été plus facile de s'organiser.

« Mais la nouvelle est tombée comme un couperet, le 31 octobre dernier. Le vendredi, on était censés pouvoir jouer, même devant seulement 35 ou 40 personnes. Et puis, les représentations ont de nouveau été interdites. C'était un véritable ascenseur émotionnel. À partir du 6 novembre, on devait donner une dizaine de représentations à La mon-

tagne magique. »

Seule, mais importante consolation durant cette période difficile pour l'équipe, le soutien des théâtres ; qu'il s'agisse du Boson, de la Balsamine, de La montagne magique ou de La Roseraie où ils ont pu répéter, cinq jours par semaine, pendant deux mois, grâce à Emma Vanovershelde, une véritable bénédiction pour les artistes. Wolubilis, le Quai 41 et même le musée de la Marionnette à Tournai, ont également accueilli Une Tribu Collectif pour des répétitions bienvenues.

« Malgré cela, c'était dur, en termes d'équipe. On n'a pas eu beaucoup de *teambuilding*. Il était difficile de savoir où chacun en était dans ces moments de déprime. Avec la perspective de cette semaine de représentations pour les professionnels à la Balsamine en ce mois de mars, on a au moins pu s'accrocher à quelque chose. Et cette représentation nous montre à quel point l'hu-

main est essentiel et prouve qu'on peut aller au théâtre en respectant les règles. Malheureusement, le secteur culturel est un des grands oubliés de la crise », poursuit Valentin Périlleux.

Financièrement, la situation a été difficile également et l'avenir ne s'annonce pas meilleur car la compagnie, qui devait présenter son spectacle à Noël au Théâtre, et qui espère que les Rencontres Théâtre jeune public à Huy auront bien lieu cet été, craint l'embouteillage annoncé. Et, peut-être pire encore, un manque de solidarité du secteur. Une des nombreuses conséquences, sans doute, de l'après-Covid, qui ne semble pas avoir fini de nous réserver des surprises. ●

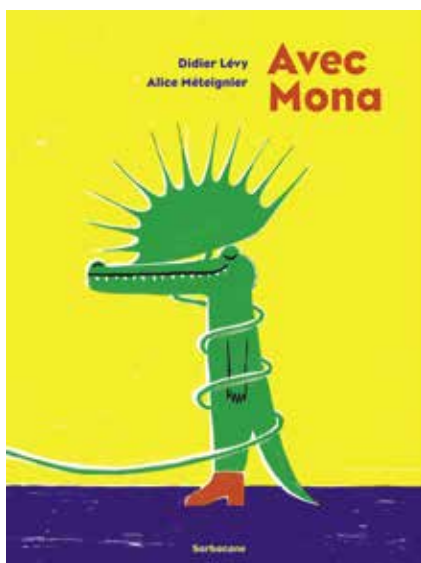
CROCODILE, MON HÉROS

MICHEL DEFOURNY
maître-conférencier à l'ULg

La parution de *Avec Mona* nous pousse à relire quelques albums dont le crocodile est le héros. Eh oui, le crocodile est une star dans les albums pour enfants, comme le loup et l'éléphant. Est-ce en raison de la crainte qu'il suscite et des frissons que celle-ci provoque ? Des ruses qu'il déploie pour piéger ses victimes ? Ou de sa morphologie qui a séduit de nombreux artistes ? Telle Julia Chausson dont les bois gravés illustrent la comptine *Ah ! les crocodiles*. Parfois, adoptant une conduite modèle, des crocodiles se démarquent. C'est le cas de Gaston !

AVEC MONA

Gaston est un petit crocodile du Nil qui vit à Paris dans un minuscule appartement. Son comportement est plutôt décalé. Plongeur dans un restaurant, il lui arrive de prendre un bain dans l'eau de vaisselle ! Et il a même croqué sa télé. Souvent, il rêve de retourner dans son pays natal, mais il renonce. Trop de soucis en perspective. Découragé, il feuillette son album de photos et ses souvenirs heureux le font pleurer. Pour échapper à la solitude, il a fait l'achat d'une plante carnivore originaire du Brésil. Elle s'appelle Mona. Avec ses deux lobes dentelés, elle ressemble à une dionée qui aurait trop grandi. Sa tige démesurée en dit long sur ses sentiments, elle ondule pour faire des câlins à son copain ; elle « s'accordéonise » lorsqu'elle partage son lit. Et Gaston en prend grand soin. Au retour du boulot, il lui prépare des petits plats qu'elle refuse de manger. À force de ne rien avaler, un soir, Mona chuta sur le plancher. L'ami et l'amie se serrèrent alors, cœur contre cœur. Gaston réfléchit toute la nuit. Au petit matin, il avait compris.

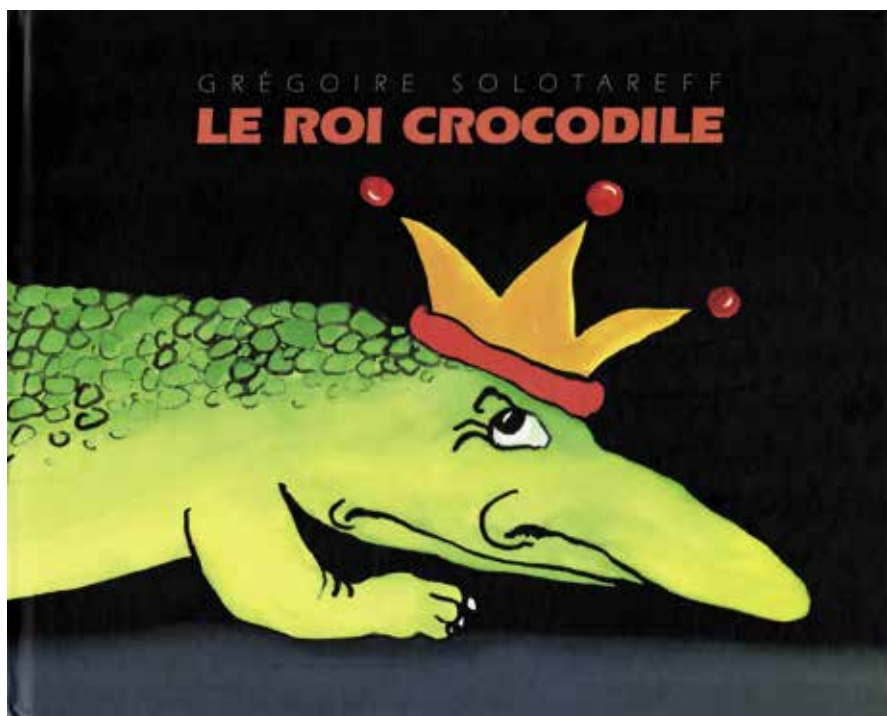


Tous deux devaient partir. Ils s'embarquèrent pour le Brésil. Au bord de l'Amazone, Mona retrouva l'appétit. Ce qu'il n'avait pu faire pour lui, larguer les amarres et retrouver son pays, Gaston le fit par amitié pour sa copine. Pour mettre en images le récit de Didier Lévy, à la fois farfelu et riche de sens, il fallait une imagination débordante. Alice Héteignier a relevé le défi. Elle émerveille par son inventivité, ses couleurs, sa poésie, son humour. Sa plante carnivore dont la tige, aussi

souple et expressive que la queue du Marsupilami, émeut le lecteur qui se prend immédiatement d'affection pour elle. Quant à son crocodile, tout vert évidemment, il est adorable.

LES LARMES DE CROCODILE

Autre crocodile sympa, celui qui, attrapé sur les bords du Nil, est arrivé en France dans une longue caisse en bois. L'animal s'est d'emblée montré serviable et conciliant. C'est ainsi qu'il véhicule le garçon de la famille et brille dans les salons de la bonne société en racontant de « jolies histoires ». Que l'on se méfie toutefois. Ne lui marchez pas sur la queue car, de colère, il vous mordra. Et si vous le réprimandez, il versera (hypocritement) des larmes de crocodile. Ce chef-d'œuvre, dessiné presque sauvagement par André François, également auteur du texte poétique et absurde, est paru en 1956, sous emboîtement, dans une « caisse à crocodile ». Depuis 2004, il est à nouveau disponible dans un cartonnage devenu colis postal.



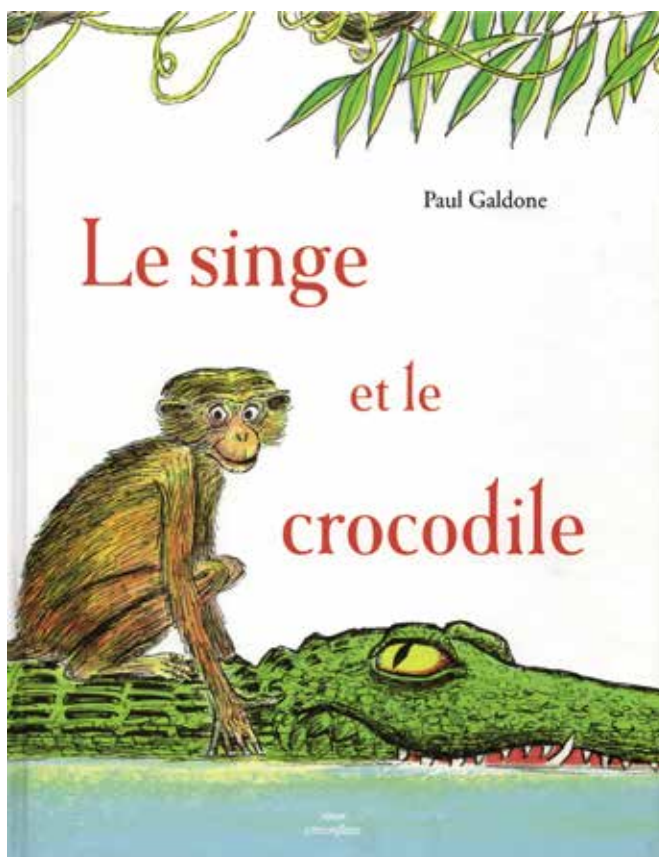
LE ROI CROCODILE

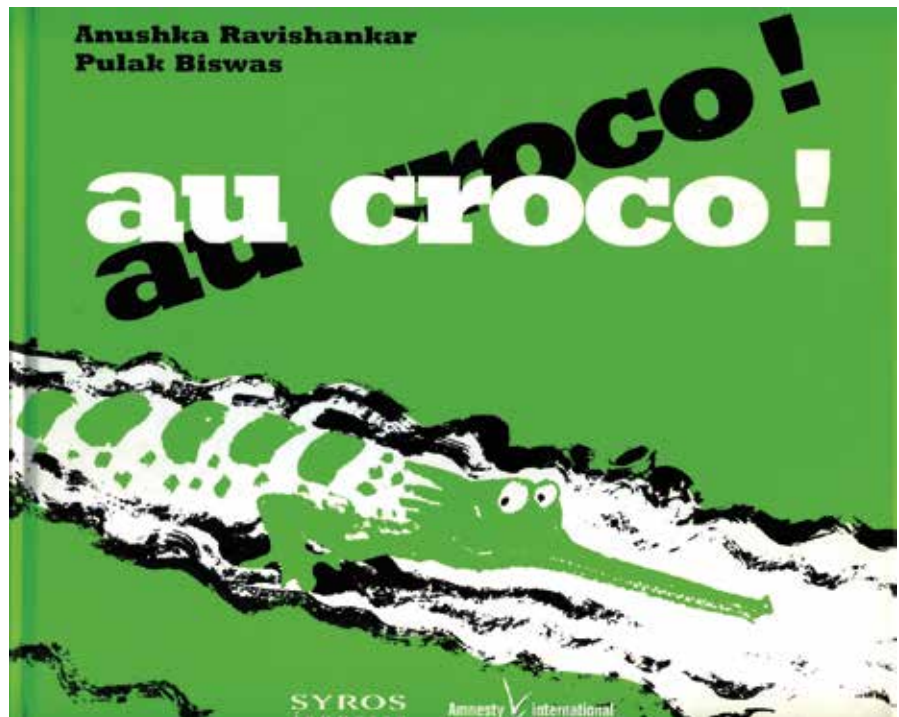
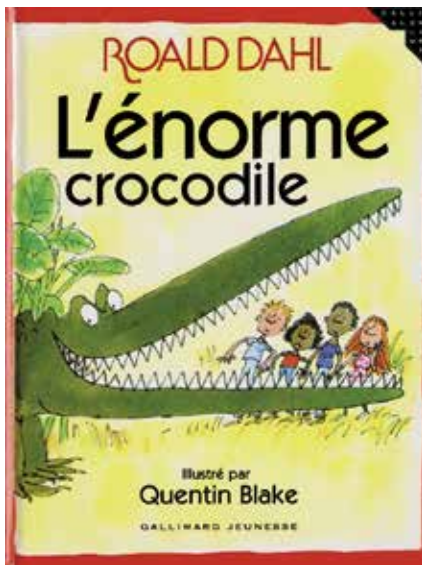
Dans cet album, Grégoire Solotareff raconte l'histoire d'un méchant croco. À peine sorti de sa coquille, il dévora un poussin, une tortue, un dindon et même, de rage, ses parents. Son seul but : manger l'animal le plus gros du monde. Devenu roi du village, il fut attrapé par une petite éléphante qui lui suggéra de l'engraisser avant de l'avaler. Chaque jour, le crocodile venait voir Lila. Et tandis qu'elle grandissait, prenait du poids et s'amusait avec les singes et les oiseaux des alentours, lui-même perdait l'appétit et maigrissait, gagné par la mélancolie. En jouant sur les mots, un jour, Lila fit sourire le prédateur ; transformé en rire aux éclats, celui-ci se communiqua à toute la jungle. Mais cette bonne humeur générale réveilla la folie carnassière du roi qui tenta de s'en prendre à un malheureux petit singe, aussitôt protégé par Lila. S'il s'avisait de toucher à l'un de ses amis, elle partirait bien loin et il n'entendrait plus parler d'elle. Cette nuit-là, le roi pleura toutes ses larmes de crocodile, tant il redoutait son départ. Le lendemain matin, à son réveil, il lui suffit de penser à Lila pour retrouver le sourire et l'appétit. Il était gué-

ri. Les dessins outranciers de Grégoire Solotareff, ses choix de couleurs, ses mises en scène audacieuses, ses personnages expressionnistes réjouissent le lecteur tout en le faisant frissonner.

LE SINGE ET LE CROCODILE

Que les crocodiles laissent échapper leurs proies relève d'une ancienne tradition. Dans l'un des recueils de fables les plus connus de l'antiquité indienne, le *Pancatantra*, on trouve le récit d'un crocodile qui avait convaincu un singe peu prudent de monter sur son dos pour traverser une rivière. Tous deux gagneraient une île où poussaient des fruits délicieux. Pressé de dévorer sa victime, le crocodile tenta de noyer le singe qui, beau parleur, lui fit croire n'importe quoi et se fit ramener sur la berge. Pas très malin le croco ! Il rata son coup une seconde fois. Paul Galdone a adapté librement ce récit, l'accompagnant d'images réalistes qui font la part belle aux somptueuses mâchoires de l'animal.





► L'ÉNORME CROCODILE

Roald Dahl et Quentin Blake se sont associés pour créer un vrai chef-d'œuvre. Un infâme crocodile voulait ce matin-là croquer à belles dents des enfants dodus et bien juteux. Sûr de lui, il se pavanait fièrement dans la forêt afin de gagner les abords d'une petite ville où se régaler de garçonnets et de fillettes. Pour arriver à ses fins, il avait « dressé des plans secrets et mis au point des ruses habiles », avait-il répété à Double-Croupe l'hippopotame, à Trompette l'éléphant, à Jojo-la-malice le singe et Dodu-de-la-plume, l'oiseau. Ceux-ci déjouèrent les pièges subtils de l'horrible goinfre qui, pour attirer les enfants, s'était déguisé en petit cocotier, en balançoire dans un terrain de jeux, en crocodile de manège, en long banc de bois sur une aire de pique-nique. Pour mettre un terme « définitif » à la malfaisance du répugnant personnage, Trompette enroula sa trompe autour de la queue de celui-ci. Le faisant tourbillonner de plus en plus vite, il l'envoya valdinguer jusqu'au soleil qui le grilla comme une saucisse. Construction littéraire parfaite, large place ménagée aux dialogues, équilibre entre répétitions et variations, truculence du langage, tension dans le rapport texte et images, illustrations caricaturales dessinées à l'encre... l'album est devenu un grand classique de la littérature de jeunesse.

► AU CROCO! AU CROCO!

À la vue d'un crocodile tapi dans le fossé, terrifiée, Falguni la marchande poussa ce cri : « Au croco ! au croco ! ». Aussitôt, fier de son « lathi », le policier du patelin fit face. Échec, un coup de dent brisa son bâton. Quant au docteur Dutta venu à la rescousse avec sa seringue, un coup de queue l'élimina. Pas de chance pour les habitants du village : lorsque le reptile a souri et montré ses belles dents, le lutteur aux biceps d'acier et à la gigantesque moustache a pris la poudre d'escampette. C'est alors que, bravant tous les dangers, Meena, une frêle petite fille, s'avança. Elle déposa un à un des petits poissons devant le reptile et l'aida à retrouver le chemin de la rivière. Tandis que le récit d'Anushka Ravishankar est enlevé, ridiculisant le pouvoir masculin, Pulak Biswas n'a pas son pareil pour donner forme à son crocodile, en évitant le contour et en utilisant le fond de la page blanche. ●

- › **Didier LÉVY, Alice MÉTEIGNIER**, *Avec Mona*, Sarbacane, 2020, 32 pages, 14,90 €.
- › **Julia CHAUSSON**, *Ah ! Les Crocodiles*, Rue du Monde, 2014, 20 pages, 8,50 €.
- › **André FRANÇOIS**, *Les Larmes de crocodile*, Delpire (1956), 2004, 40 pages, 15 €.
- › **Grégoire SOLOTAREFF**, *Le Roi crocodile*, L'École des loisirs (2005), Lutin poche, 2007 32 pages, 5 €
- › **Paul GALDONE**, *Le Singe et le crocodile*, Circonflexe, 2009, 32 pages, épuisé.
- › **Roald DAHL, Quentin BLAKE**, *L'Énorme Crocodile*, Gallimard (1978), 2010, 48 pages, 6,48 €.
- › **Anushka RAVISHANKAR, Pulak BISWAS**, *Au croco ! Au croco !*, Syros (2005), poche 2014, 48 pages, 5,50 €.

GRANDS ESPACES

PAR MAGGY RAYET

Après des mois d'immobilité forcée, de projets abandonnés, d'horizons rétrécis, n'a-t-on pas envie de se plonger dans des aventures où nature et grand air imposent leur place ? La réponse semble évidente. Et pourtant, à première vue, la production récente suit une tout autre voie : à côté de l'imaginaire foisonnant des sagas fantastiques, c'est le roman intimiste qui a la cote. Raison de plus pour s'arrêter sur des livres qui – sans être des documentaires – entraînent par exemple le lecteur à l'assaut du toit du monde, dans les profondeurs d'une immense forêt, voire en plein ciel au temps des biplans.

DANS LES NUAGES

Elisa Deroche fut la première femme à obtenir en France son brevet de pilote. C'était en mars 1910. Sandrine Beau s'est inspirée de ce personnage – Elisa devenant Élise – pour écrire *La cascadeuse des nuages*, un projet qu'elle dit avoir nourri pendant pas mal d'années. Comme Elisa Deroche, son Élise, à la fois peintre, sculptrice et comédienne, est une femme qui n'a pas froid aux yeux. Comme Elisa, elle rencontre Charles, un constructeur d'avions qui lui apprend le pilotage et qui devient son compagnon. Comme Elisa, elle est mordue, accro, conquise par l'aviation. « J'aime le calme là-haut. C'est bizarre de dire ça, quand on connaît le vacarme des machines volantes. Mais c'est comme si les bruits mécaniques s'effaçaient, devant la beauté du spectacle qui s'étend devant moi. Quand je pilote, mes oreilles se mettent en veilleuse et mes yeux s'écarquillent avec délectation, pour ne pas rater une miette du spectacle ». Sandrine Beau met l'accent sur les réactions que suscitent les exploits et le

mode de vie d'Élise. Elle en fait même le centre de son roman, lui donnant ainsi un petit côté polar : l'envie, la critique, la jalousie ne provoqueraient-elles pas des actes de malveillance ? Nous sommes au début du XX^e siècle, « la place de la femme n'est pas sur un terrain d'aviation » !

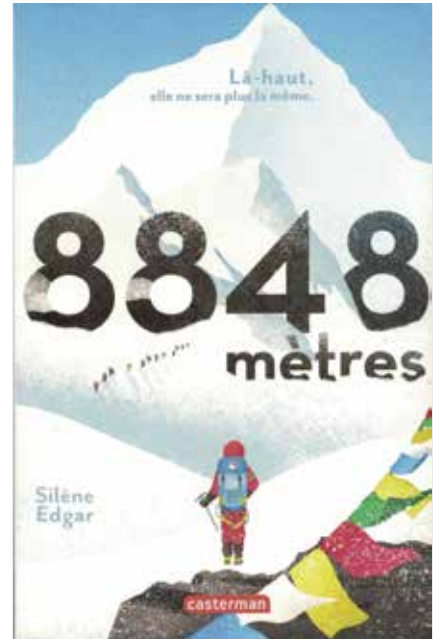
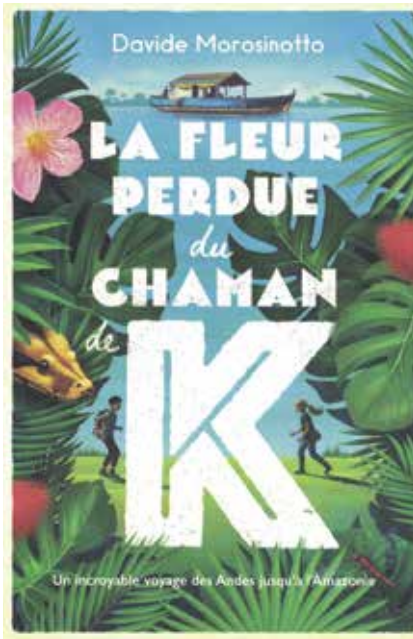
Le roman se construit à partir des carnets d'Élise et du récit d'Anatole, un petit frère de dix ans, lucide et observateur, qui veut comprendre le fonctionnement de tout ce qu'il touche et dont le rêve est de devenir inventeur. Seule illustration, la couverture signée Nicolas Francescon qui s'inspire d'une photo d'Elisa Deroche.

LE LONG DE L'AMAZONE

La fleur perdue du chaman de K est le dernier volume d'une étonnante trilogie dont l'origine remonte à 2016. À cette date en effet était sorti en Italie un roman épais et inclassable basé sur une idée toute simple : quatre enfants, qui avaient commandé un revolver dans un catalogue de vente, reçoivent à la place

une montre cassée. Cette erreur est le point de départ d'un incroyable périple à travers la Louisiane des premières années du XX^e siècle. Dans ce roman – *Le célèbre catalogue Walker & Dawn* en français –, le fleuve Mississippi joue un grand rôle. À l'époque, la décision de son auteur, Davide Morosinotto, fut d'écrire deux autres romans reliés au premier par la proximité d'un fleuve. Ce qui donna d'abord, en 2019 pour la version française, *L'éblouissante lumière des deux étoiles rouges*, transportant le lecteur au bord de la Neva dans la Russie de 1941. Et voici que nous découvrons le second, qui prend son départ dans le Pérou de 1986, non loin du fleuve Amazone. À nouveau, ce sont des enfants qui portent le récit. D'une part Leila, la fille d'un diplomate finlandais, admise à l'hôpital de Lima pour des problèmes aux yeux. D'autre part El Rato, un jeune garçon qui, pour une raison mystérieuse, est hébergé dans cet hôpital alors qu'il n'est pas malade. El Rato ne tarde pas à sympathiser avec Leila dont la maladie – le lecteur est mis au parfum dès les premières pages – est incurable. Mais les deux enfants découvrent dans un ancien journal d'expédition qu'il existe une fleur très rare utilisée par le chaman d'une tribu oubliée, quelque part en Amazonie, qui aurait des vertus miraculeuses. Ils décident alors de trouver cette fleur coûte que coûte. Et une nuit, en grand secret, ils fuient l'hôpital. Avec comme conséquence pour le lecteur une expédition le long d'un fleuve qui « coule jusqu'à l'océan, à l'autre bout de l'Amérique latine, sans interruption ». De longues marches, des trajets en train, en avion et en bateau, des dangers de toutes sortes, des rencontres, bref une formidable aventure. Et aussi, au bout du chemin, la découverte du chamanisme.

Dans la présentation de son projet de trilogie, l'auteur insistait sur le travail graphique « quelque peu expérimental » qu'il souhaitait y apporter. On avait découvert dans le deuxième volume ce que ces mots pouvaient signifier : pas d'illustrations au sens classique du terme mais bien un jeu avec le matériau typographique. Ici, les



- troubles visuels dont souffre Leila ainsi que les sons qui prennent pour elle de plus en plus d'importance vont se traduire dans le texte même, à l'aide de fondus, d'effacements, de calligrammes et de changements dans les polices de caractères.

JUSQU'AU SOMMET DE L'EVEREST

Le titre est explicite. *8848 mètres*, c'est la hauteur du point culminant de la planète. À quinze ans, Mallory est la plus jeune Française à avoir gravi une montagne de plus de 8.000 mètres. Le vide, le froid, la fatigue et le manque d'oxygène, elle connaît. Mais cette fois, c'est le sommet de l'Everest – *Qomolangma* – qu'elle va affronter en compagnie de son père. L'ascension que décrit Silène Edgar se fait par la voie tibétaine, les Népalais ne délivrant pas de permis pour les moins de 16 ans. Les différentes phases de l'expédition sont décrites avec la précision d'un film documentaire. Mallory y fait montre d'un sacré caractère. Mais la couverture dit vrai qui annonce « Là-haut, elle ne sera plus la même ». Parce que l'ascension est particulièrement dure. Parce qu'elle va rencontrer des personnes exception-

nelles. Et aussi parce que cet exploit va lui ouvrir les yeux aussi bien sur la fonte des glaces et sur la pensée bouddhiste que sur la pollution occasionnée non seulement par les alpinistes mais aussi par les pèlerins. Le récit est entrecoupé de documents – plannings, chroniques, extraits de presse – qui fournissent astucieusement une série d'informations et de précisions techniques. Une seule illustration, celle de la couverture, due au talent de Djohr.

8848 mètres s'inspire de situations réellement vécues. C'est Marion, la cousine de l'auteure qui vit depuis vingt ans au Tibet, qui a documenté Silène. « Des heures d'enregistrement et des cahiers qui se sont remplis peu à peu. » Marion est notamment à l'origine du projet *Clean Everest*. Chaque année, ce sont plusieurs tonnes de déchets qui sont évacuées par les soins de cette association.

L'évocation de *Clean Everest*, l'image de ces tonnes de détritiques qui s'accumulent sur des pentes que l'on rêve immaculées, m'a fait songer à un livre récent dans lequel la nature se venge. *Elle est le vent furieux* est un recueil de nouvelles fantastiques porté par six auteures sur une idée avancée par l'une d'entre elles, Marie Pavlenko : après une journée éprouvante dans la cohue

égoïste et violente d'une heure de pointe, *Dame Nature* décide que les humains ne méritent pas les beautés qu'elle leur offre. « Il est temps qu'ils goûtent à ma fureur », annonce-t-elle à son chambellan. Ce sont les modalités de cette fureur dont s'emparent Sophie Adriansen, Marie Alinho, Coline Pierré, Cindy Van Wilder et Flore Vesco. Dans leurs textes, horreur et violence sont au rendez-vous. Mais aussi poésie et imagination. Dernière à intervenir, l'amoureuse des mots qu'est Flore Vesco ajoute un ultime malheur, imaginant qu'un insecte parasite a dévoré tous les livres... ●

- › **Sandrine BEAU**, *La cascadeuse des nuages*, Alice Éditions, Tertio, 2019, 152 pages, 12 €.
- › **Silène EDGAR**, *8848 mètres*, Casterman, Ici/maintenant, 2020, 336 pages, 16 €.
- › **Davide MOROSINOTTO**, *La fleur perdue du chaman de K*, trad. de l'italien par Marc Lesage, L'École des loisirs, Medium, 2021, 534 pages, 18 €.
- › **Collectif** sur une idée de **Marie PAVLENKO**, *Elle est le vent furieux*, Flammarion jeunesse, 320 pages, 15 €.

MATHILDE BROSSET,

ARTISTE-ANIMATRICE

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Avec *La Ballade de Lino* et quatre ouvrages qui sortiront prochainement, Mathilde Brosset est une artiste comblée se nourrissant des nombreuses animations qu'elle continue avec grand plaisir. Lauréate d'une bourse de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2019 pour *J'aime la galette*.

Petite bio

Je suis née en 1985 à La Rochelle. Après trois ans aux Beaux-Arts de Bordeaux en arts visuels, je pars en échange universitaire à l'Université du Québec et j'y commence l'illustration. L'année d'après, je fais une spécialisation en illustration à l'Institut Saint-Luc de Bruxelles. Je décide ensuite de m'y installer pour animer des ateliers pour enfants.

Votre parcours dans le monde de l'illustration ?

Un jour, en me promenant le long des canaux de Bruges où sont construits plusieurs moulins, j'imagine l'histoire de *Meunier, tu dors ?* Un meunier n'arrive pas à dormir, gêné par de nombreux importuns. Pour les chasser, son moulin tournera de plus en plus vite. Deux autres albums suivront : *Le bout de la ligne*, réalisé dans le cadre d'une résidence au Musée de l'illustration jeunesse de Moulins, est un numéraire

peuplé de pieuvres géantes, de baleine et de pirates. Les paysages de bords de mer m'ont toujours fasciné et j'aime dessiner les minuscules cabanes de pêcheurs perchées sur leurs hauts pilotis. C'est dans ces paysages que j'ai grandi et j'aime y replonger à travers mes albums.

Dans *Me fais pas rire !*, deux armures commères regardent avec malice une nouvelle armure se faire fabriquer. C'est l'occasion pour elles de se moquer ouvertement et, pour moi, de mettre le lecteur tantôt dans la position du moqueur, tantôt dans celle du moqué. La moquerie est présente dans les cours de récré mais aussi dans le monde des adultes. Les enfants n'ont aucune pudeur à rigoler de cette histoire. J'aime l'idée que les enfants puissent rire des adultes le temps d'une histoire.

Ces trois albums sont parus à l'Atelier du poisson soluble, un éditeur que j'apprécie pour son engagement et l'originalité de ses publications et avec lequel je ressens une totale liberté de ton et d'humour.

En 2020, c'est la sortie de *La Ballade de Lino*, un projet imaginé il y a longtemps, juste après mes études mais abandonné dans mes cartons. C'est grâce à ma rencontre avec Fanny Deschamps et aux nombreux échanges que nous avons eus qu'est né Lino, le troubadour voyageur et les différents personnages qui croisent sa route. Fanny m'a aidé à travailler le récit afin que cet album intègre la collection « Les pétoches » des éditions Versant Sud. J'ai voulu donner au texte un rythme et un phrasé proches de la ballade afin de renouer avec une tradition du conte oral à laquelle je suis très attachée.

Le spectacle vivant a toujours été présent autour de moi. Ma mère était



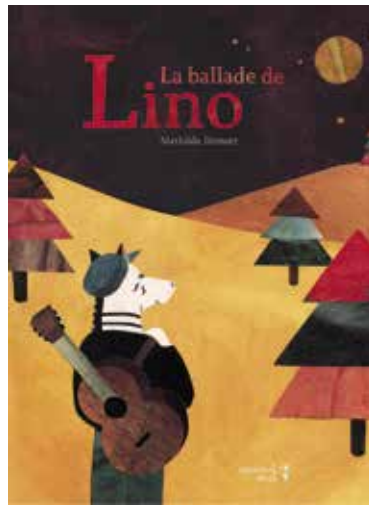
Mathilde Brosset ©

passionnée de théâtre et nous emmenait, ma sœur et moi, assister à toutes sortes de représentations. J'avais envie de parler de ces artistes de la scène et de la rue qui continuent de me fasciner. D'ailleurs, je réalise souvent mes livres comme une pièce de théâtre. Je dessine une scène sur laquelle les personnages entrent. Tantôt côté jardin, tantôt côté cour... Dans la plupart de mes albums, il y a un plan fixe sur lequel les personnages dialoguent.

Même si je crée des livres pour enfants, les personnages de mes albums ne sont pas nécessairement des enfants. Ce sont bien souvent des portraits critiques d'adultes, comme ce vieux meunier grognon et antipathique, qui veut qu'on le laisse tranquille dans *Meunier, tu dors ?*, ce grand-père trop terre à terre dans *Le bout de la ligne* ou les animaux travailleurs, superficiels, suiveurs de *La Ballade de Lino*. J'aime créer des personnages faillibles. Plus ils ont de défauts, plus je les aime.

Côté technique ?

En arrivant à Saint-Luc, je n'étais pas une grande dessinatrice. Le collage m'a décomplexé du trait. Je travaillais sans crayon. Simplement en découpant des aplats de peinture pour créer un univers de matières, de textures, de couleurs. Puis, le dessin est revenu doucement avec des crayonnés. Aujourd'hui, le collage me sert à « colorer » mes dessins. Pour *Lino*, je voulais créer une ambiance chaleureuse et festive. Des aplats ▶



- de peinture m'ont servi pour les décors. Pour les personnages, les maisons et la végétation, j'ai découpé des livres d'art reprenant les tableaux de Memling, Botticelli ou Velázquez. On peut apercevoir certains détails des tableaux dans mes dessins.

En fonction des projets, j'utilise différents nuanciers. Pour *Meunier, tu dors ?*, j'ai mêlé peinture, calques et crayons de couleurs pour une ambiance plus douce. Dans *Le bout de la ligne*, je suis partie d'une photo d'eau photocopiée sur papier bleu pour réaliser la mer. Certains éléments sont déchirés. D'autres, découpés méticuleusement avec des ciseaux de couture.

Pour plus de facilité, je travaille sur de très grands formats allant parfois jusqu'à un mètre de large pour certains décors. Je découpe les différentes textures grâce à une table lumineuse sur laquelle je superpose mes papiers colorés et mon croquis. Puis, je viens recoller toutes les pièces les unes à côté des autres. Certains éléments sont dessinés aux crayons de couleurs comme les visages et d'autres, retouchés à l'ordinateur, comme les ombres.

Des influences ? Des inspirations ?

L'un de mes premiers coups de cœur a été une adaptation théâtrale du recueil d'histoires *Crasse-Tignasse* d'Heinrich Hoffmann vue lorsque j'étais enfant. Je puise souvent mon inspiration dans les contes et les comptines qui font par-

tie de notre imaginaire collectif. C'est comme ça qu'est né *Meunier, tu dors ?* ou *J'aime la galette*, un album à venir.

La Pêche à la baleine de Jacques Prévert est le premier texte que j'ai illustré durant mes études. L'adaptation des Frères Jacques et un album illustré par Henri Galeron m'avaient fortement marquée. C'est un poème qui oscille entre univers enfantin et inquiétant.

Il est difficile de choisir les auteurs/illustrateurs qui m'inspirent car ils sont nombreux mais je dirais que Philippe Corentin, Beatrice Alemagna, Wolf Erlbruch, Albertine ont une place de choix dans ma bibliothèque. J'aime aussi les histoires de Roald Dahl et sa liberté de ton.

Pour son côté « scène de théâtre », je citerai *Une soupe au caillou* d'Anaïs Vaugelade où la limite du décor est apparente et suggère un décor de cinéma. J'adore !

Beaucoup d'animations avec des enfants ?

J'ai commencé à 17 ans comme animatrice arts plastiques dans un village de vacances ! Aujourd'hui, j'interviens dans les écoles, les bibliothèques, les centres culturels et au Musée du masque et du carnaval de Binche... Je réalise aussi des stages sur différentes thématiques, où je propose des ateliers dessin, sculpture, peinture et, toujours, la lecture d'albums en lien avec mes animations. Avec « Auteur en classe »,

j'axe mes interventions sur le métier d'auteur/illustratrice et je propose une initiation au collage. La sortie d'un album est importante mais la rencontre avec les enfants l'est encore plus. J'y puise des idées lors des dialogues avec les enfants ; l'un nourrit l'autre. C'est un public avec lequel j'aime travailler. Quand je réalise un album, je pense presque toujours aux ateliers qui vont en découler.

Prochains projets ?

Un album pour les éditions Versant Sud, où l'on découvrira l'origine du costume d'Arlequin à travers un imagier d'enfants déguisés en baleine, oiseau ou Colombine ; un autre album à partir d'un texte de Ludovic Flamant aux éditions Pastel, intitulé *La dame aux 40 chats*, l'histoire d'une dame qui rêve du chat parfait et accueille dans sa maison toutes sortes de chats : chat magicien, chat cuisiner, acrobate ou jardinier ; encore un autre, *J'aime la galette*, prévu aux éditions L'Étagère du bas. Enfin, je pars deux mois en résidence en Provence pour la création d'*Abel et Nour*, l'histoire d'amitié entre une ourse et un troubadour sur fond de châteaux forts et de hautes forêts de pins pour une plaquette Fureur de lire. ●

INFOS :

mathildebrossat@gmail.com



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. *Une partition symphonique, des actions partagées*, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020*
- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse (Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire*, 2019, 5,00 €
- *Incontournables 2018-2020*, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 23



10



25



60

03 ÉDITORIAL

03 Le tango des non essentiels
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Le financement des reconnaissances
des bibliothèques : une avancée certaine
par Diane Sophie Couteau
08 La culture, c'est d'abord une question
de dignité humaine !
par Lapo Bettarini

10 ICI ET AILLEURS

10 Centre culturel Eden à Charleroi :
sur le pavé, le vivre-ensemble
par Liliane Fanello

14 MÉTIER

14 Comment maintenir le cap en pleine
tempête ? Entretien avec de nouveaux
directeurs/trices de centres culturels et
bibliothèques
par Alain Thomas

18 NUMÉRIQUE

18 Outils pour une belle communication
en bibliothèque
par Cynthia Empain

22 PORTRAIT

22 Laurence Ris : notre cerveau en confinement
par Bernard Lobet

25 ACTION

25 Au CCBW, (a)ménager le territoire
passe par la culture
par Thomas Casavecchia
29 Le Comptoir des Ressources créatives
(CRC), pour l'art et l'artisanat
par Catherine Callico

33 AUVIO

CD
33 Les échos familiaux
par Benoit van Langenhove

DOCU
35 BPI (Paris) : une bibliothèque-monde
par Philippe Delvosalle

38 LECTURE

SOCIÉTÉ
38 Populisme et démocraties
par Bernard Lobet
41 Vrais médias versus fake news
par Thomas Casavecchia
44 L'Homme, un animal (pas) comme les
autres ?
par Michel Bougard
47 Planète Terre : stop ou encore ?
par Catherine Renson

PROFESSION

51 L'expérience sensible des bibliothèques
par Jean-Philippe Accart
53 Transformation des bibliothèques :
des stratégies pour une vision globale
par Marie-Angèle Dehaye

BANDE DESSINÉE

54 Stars de la musique au Château
d'Hérouville
par Marianne Puttemans

57 JEU

57 Jamais sans alliés !
par Pascal Deru

60 JEUNESSE

ACTION
60 La solitude d'Une tribu Collectif
par Laurence Bertels

ENFANT
64 Crocodile, mon héros
par Michel Defourny

ADO
67 Grands espaces
par Maggy Rayet

PORTRAIT
69 Mathilde Brosset, artiste-animatrice
par Isabelle Decuypere